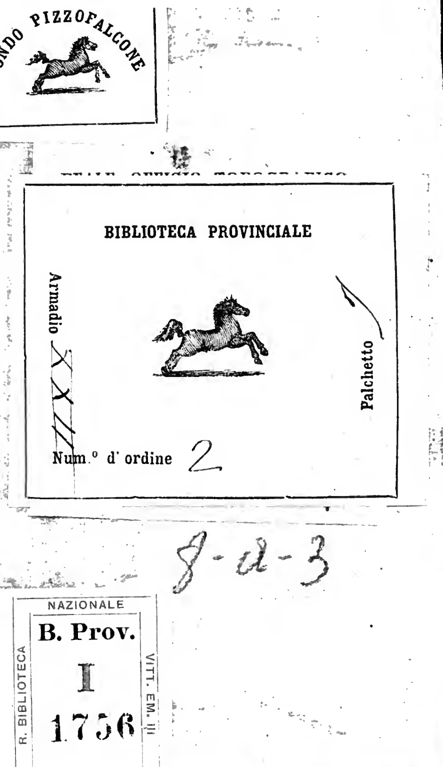
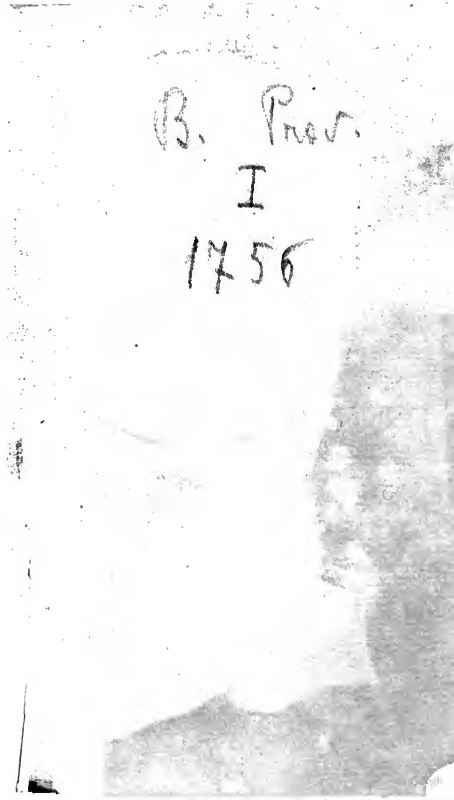





B. Prov.
I
1756

ÉLÉMENS
D'HISTOIRE
GÉNÉRALE.

PREMIÈRE PARTIE.

HISTOIRE ANCIENNE.

Par M. l'Abbé MILLOT, de l'Académie Française, et des Académies de Lyon et de Nancy.

TOME SECOND.

NOUVELLE ÉDITION, AUGMENTÉE.



A AVIGNON,

Chez FRANÇOIS CHAMBEAU, Imprimeur-Libraire.

1808.

ÉLÉMENS D'HISTOIRE GÉNÉRALE.

SUITE DE L'HISTOIRE GRECQUE.

CHAPITRE V.

Agésilas en Asie. — Il est rappelé.. — Traité honteux avec les Perses. — République de Thèbes, jusqu'à la bataille de Leuctres.

RIEN n'est plus propre à inspirer de grands desseins, que la gloire des grandes actions. La retraite des Dix-mille ayant échauffé le courage des Grecs, (des Spartiates en particulier,) ils prirent

Guerre contre les Perses.

de nouveau les armes pour la liberté des colonies asiatiques, et ils se livrèrent plus que jamais au desir d'humilier les Perses. Sparte étoit d'autant plus animée contre eux, qu'ils se montroient favorables aux Athéniens. Agésilas fut le principal héros de cette guerre. Frère du roi Agis, il avoit été élevé comme un simple citoyen, dans toute la rigidité des mœurs lacédémoniennes, parce qu'il n'avoit aucun droit à la couronne. Après la mort d'Agis, il la disputa à Léotychide, regardé comme fils naturel d'Alcibiade, quoiqu'Agis l'eût reconnu pour légitime en mourant. Il obtint la préférence; et il la méritoit par des qualités héroïques, jointes au talent de gagner les cœurs. Tel étoit pour lui l'amour de la nation, et tel fut son crédit à Sparte, que les éphores l'avoient condamné à une amende, uniquement parce qu'*il s'approprioit les citoyens, qui appartiennent à la république*. Ses prédécesseurs avoient eu des disputes continuelles avec les éphores et le sénat : il n'en eut point pendant

Agésilas roi de Sparte.

tout son règne. Il les respecta toujours; et loin d'affoiblir son autorité, il l'augmenta en obéissant aux lois. Etant boiteux, un mérite extraordinaire pouvoit seul le rendre si cher et si respectable, dans un état où l'on ne pardonnoit pas le moindre défaut corporel.

Chargé de la guerre contre les Perses, il demanda trente capitaines pour composer son conseil. On mit à leur tête Lysandre, qui avoit contribué à le faire roi. Agésilas promit en partant, ou de conclure une paix glorieuse, ou de pousser les ennemis de façon qu'ils ne pussent inquiéter la Grèce. En peu de tems, il remplit l'Asie de la terreur de ses armes. Les satrapes tremblèrent devant lui; la discipline et la vertu de Sparte se firent admirer dans sa personne; le faste et l'orgueil des Perses semblèrent lui rendre hommage, dans les conférences qu'il eut avec les officiers du grand roi. Insensible à leurs offres, comme à leurs menaces, il voyoit déjà les provinces prêtes à lui obéir; et il se proposoit de

Avant J. C. 396: Agésilas fait trembler les Perses.

porter ses armes jusques dans le cœur du royaume, quand il fut rappellé subitement pour défendre sa patrie.

Ligue des Grecs contre Sparte.

Les intrigues et sur-tout l'or des Perses avoient formé contre Sparte une ligue dangereuse. Thèbes, Argos et Corinthe se soulevèrent, ne voulant plus lui être soumises. Athènes suivit leur exemple, à la sollicitation des Thébains, à qui elle étoit en partie redevable de sa liberté. Lysandre commandoit sur l'Hellespont. Il accourut pour étouffer la ligue dans sa naissance; il attendit en vain du secours, et fut tué dans un combat inégal.

Mort de Lysandre.

Son ambition.

Ce fameux Spartiate s'étoit brouillé avec Agésilas, par ses hauteurs et ses prétentions. Il joignoit à de grands talens tous les vices d'un ambitieux. Injuste, fourbe, perfide, il se jouoit des hommes et des sermens. On découvrit, quelque tems après sa mort, un projet qu'il avoit conçu de s'emparer de la couronne. Il vouloit abolir le droit de succession; il avoit corrompu des prêtres, afin de faire parler en sa

faveur les oracles ; le dieu devoit prononcer, qu'*il étoit plus utile aux Spartiates de n'élire pour rois que les plus vertueux de leurs citoyens* : Lysandre auroit dirigé en sa faveur l'application de cet oracle ; ou peut-être il auroit fait valoir le droit du plus fort, comme dans une occasion où les Spartiates et les Argiens se disputant sur leurs limites, il dit en montrant son épée : *Voilà le moyen d'avoir raison.*

Il éto pauvre, quoiqu'il eût intr duit les r chesses dans sa patrie.

Lysandre fut toujours pauvre, après avoir introduit à Sparte les richesses : preuve singulière de l'influence qu'avoient encore les mœurs, même sur des ames corrompues. Quand on sut l'état de ses affaires, deux citoyens considérables, qui devoient épouser ses filles, refusèrent de remplir leurs engagemens. Cette bassesse les rendit infâmes, et les fit condamner à une amende.

Agésil rappelé d'Asie obéit au lois.

Dans l'embarras où se trouvoit la république, les éphores rappelent Agésilas. Il obéit sans hésiter, malgré les attraits de la victoire. *Je sais*, dit-il, *qu'un commandant ne mérite ce nom, que*

lorsqu'il se laisse conduire par les lois et obéit aux magistrats. Avant son arrivée, Conon, un des généraux athéniens défait par Lysandre à Ægos-Potamos, augmenta les inquiétudes de Sparte. Avec une flotte des Perses qu'il commandoit, il attaqua la flotte ennemie près de Cnide, lui enleva cinquante galères, dissipa le reste, et fit révolter presque tous les alliés de Lacédémone. Agésilas apprend cette nouvelle en Béotie, où il se disposoit à une bataille. Il dissimule, il feint qu'on a remporté la victoire; il anime les troupes par un sacrifice d'actions de graces. La bataille se donne dans les plaines de Coronée; il la gagne, malgré ses blessures, et malgré la vigoureuse résistance des Thébains de retour à Sparte, il ne se distingue que par sa modestie, sa frugalité, sa tempérance et son économie, comme s'il n'avoit pas même l'idée des mœurs asiatiques.

Conon, vainqueur à Cnide.

Agésilas, vainqueur à Coronée.

Cependant Conon, après avoir ravagé les côtes de Laconie, vient relever les murs d'Athènes avec

Conon relève les murs d'Athènes.

l'argent des Perses. Les Spartiates voient avec dépit leur rivale prête à recouvrer son ancien pouvoir. Une lâche envie leur fait trahir l'honneur et la justice. Ils envoient Antalcide au satrape de Lydie, Téribaze, non-seulement pour calomnier Conon, mais pour offrir des conditions de paix, les plus capables de déshonorer la Grèce. Antalcide, ennemi d'Agésilas, ne voyoit que ce moyen d'affoiblir son autorité, et d'arrêter le cours de sa gloire. Le satrape fit arrêter, comme un traître et un voleur, l'illustre Athénien qu'accusoit honteusement le Spartiate : on croit qu'il mourut en prison. La paix fut cependant signée après cet acte d'injustice.

Lâche jalousie de Sparte.

Ici, les Perses donnent la loi en vainqueurs. Le traité porte « que » toutes les villes grecques de » l'Asie demeureront soumises au » grand roi, que toutes les autres » seront libres, et se gouverne- » ront elles-mêmes; que le roi » retiendra les îles de Chypre et » de Clazomène, qu'il laissera » celles de Scyros, de Lemnos » et d'Imbros aux Athéniens, à

Avant J. C. 387. Les Spartiates font un traité honteux avec les Perses.

» qui elles appartenoient depuis » long-tems ; enfin qu'il fera la » guerre à ceux qui refuseront » ces articles. » Les Thébains seuls s'y opposèrent d'abord avec courage ; mais l'exemple des autres les entraîna.

Effets de la division parmi les Grecs.

Ainsi, les passions et la mauvaise politique des Grecs anéantirent tout d'un coup les fruits de tant de victoires et de vertus. Réunis pour l'intérêt commun, ils avoient triomphé de la puissance la plus formidable, ils lui avoient imposé la loi ; ils avoient senti tous les avantages d'une confédération, dont ils tiroient en même tems leur gloire et leur sûreté. Divisés ensuite par de folles jalousies, et par l'ambition du commandement, ils s'étoient livrés à tous les excès de la haine, de la fureur ; plus cruels les uns envers les autres, que ceux qu'ils traitoient avec mépris de barbares. Enfin, après la ruine des principes, des lois et des mœurs, occasionnée par leurs discordes, ils se trouvent avilis, jusqu'à ramper devant ces barbares, sans avoir même été vaincus ; jusqu'à

leur sacrifier solemnellement la liberté des colonies qu'ils avoient tirées de l'esclavage. Tel fut l'effet de la rivalité de Sparte et d'Athènes. Quelle différence entre l'émulation qui excite aux grandes choses, et l'ambition qui conduit au malheur par l'injustice.

Ava J. C. 3

Les Spa tiates s'emparent de citadelle de Thèbes, en pleinepa

Sparte ayant recouvré son empire sur la Grèce, n'en usa pas mieux qu'autrefois. Elle l'exerça tyranniquement, sans prévoir, après tant d'expériences, que cette tyrannie causeroit sa perte. Phébidas, un de ses généraux, conduisoit des troupes en Thrace, pour subjuguer Olynthe, dont on craignoit la puissance depuis qu'elle avoit secoué le joug d'Athènes. Campé près de Thèbes, où deux factions se déchiroient, il seconda les vues d'un des principaux factieux, et s'empara par surprise de la citadelle, qu'on nommoit Cadmée. Cette violence, en pleine paix, étoit un attentat énorme contre la foi publique.

Jugemen injuste prononc à Sparte sur cette affaire.

Lorsqu'on s'en plaignit à Sparte, Agésilas, malheureusement trop porté à la guerre, soupçonné même de connivence avec Phébi-

das, se contenta de dire qu'il falloit examiner si la chose étoit utile ; qu'on pouvoit, qu'on devoit même faire de son propre mouvement, tout ce qui convenoit aux intérêts de la patrie. L'événement prouvera bien que le véritable intérêt, (nous l'avons déjà observé,) est inséparable de la justice. Agésilas se démentoit lui-même, lui qui avoit dit au sujet du roi de Perse : *Ce roi, que vous appelez* grand, *peut-il l'être plus que moi, à moins qu'il ne soit plus juste ?* Le jugement des Spartiates, sur l'affaire de Thèbes, est une contradiction plus choquante. Ils prononcent que Phébidas sera privé du commandement, et payera une amende de cent mille drachmes ; mais que l'on retiendra la citadelle, et que l'on y mettra une forte garnison.

Thébains fugitifs à Athènes. Après de pareilles démarches, il falloit être invincible, ou s'attendre à de cruelles révolutions. Plus de quatre cents Thébains s'étoient refugiés à Athènes, la vengeance dans le cœur. Un décret de bannissement les irrita

Pélopidas davantage. Pélopidas étoit du nom-

bre des bannis. Sa naissance, ses richesses, mais sur-tout son activité, son courage, sa vertu, le mettoient au premier rang des citoyens. Il eut pour ami Epaminondas, aussi noble et aussi courageux; mais pauvre, philosophe, livré à l'étude, et que les oppresseurs de Thèbes avoient laissé dans la ville, comme un particulier dont ils ne devoient rien craindre. Nous voulons voir ces deux héros venger leur patrie sur les ruines de l'orgueilleuse Lacédémone.

Pélopidas, encore très-jeune, entreprend la délivrance de Thèbes. Il inspire son ardeur à tous les bannis; il se ménage des intelligences dans la ville, il y entre secrètement avec onze compagnons; et quoique le secret de la conspiration transpire, il execute son dessein avec autant de bonheur que d'intrépidité. Les principaux magistrats étoient assemblés dans un festin. L'un d'eux reçut une lettre d'Athènes, par laquelle il eût été instruit du complot. Il refusa de l'ouvrir, en disant : *A demain les affaires sérieuses*. Ces

magistrats sont égorgés ; tandis qu'ils oublient les affaires. On force ensuite les prisons ; on invite les Thébains à être libres.

Epaminondas se joint à lui.

Epaminondas, qui jusqu'alors avoit contenu son zèle, de peur de verser le sang des citoyens, se joint aux libérateurs de la patrie. Tous les bannis arrivèrent le lendemain, et sont suivis d'une armée athénienne de cinq mille cinq cents hommes ; les villes de Béotie se hâtent d'envoyer aussi

On chasse les Spartiates.

du secours. Enfin, la citadelle est assiégée ; les Spartiates sont forcés par le reste de la garnison d'en ouvrir les portes ; ils demandent, et on leur permet de se retirer où ils voudront. L'armée de Sparte approchoit avec sa lenteur ordinaire. Elle auroit sauvé la place, sans ce défaut de diligence.

Les Athéniens abandonnent les Thébains, et renouvellent bientôt leur alliance avec eux.

Les Athéniens de leur côté, avec leur légéreté ordinaire, se repentent d'avoir secouru généreusement les Thébains, et les abandonnent lâchement. Mais Pélopidas trouve le secret de les ramener malgré eux. Il fait proposer au spartiate Sphodrias, général imprudent, une entreprise sur le

Pirée, dont le succès rendroit Sparte maîtresse d'Athènes. Comme l'ambition justifioit tout, Sphodrias saisit ardemment le projet; mais il prend de mauvaises mesures, et manque son entreprise. Athènes se plaint vivement; les Spartiates lui refusent satisfaction : aussitôt elle renouvelle l'alliance avec Thèbes ; elle équipe une flotte qui, sous les ordres de Timothée, fils de Conon, insulte la Laconie, et enlève l'île de Corcyre à Lacédémone.

Agésila fait mal la guerre en Béotie.

On envoie Agésilas en Béotie. Appesanti par la vieillesse : il n'y fait qu'une guerre d'escarmouches, moins propre à soumettre les Thébains qu'à les aguerrir. Antalcide, le voyant de retour couvert de blessures, lui dit d'un ton railleur : *Vous voilà bien payé d'avoir enseigné aux Thébains le métier de la guerre, qu'ils ne vouloient ni ne pouvoient apprendre avant vous.* En effet, Pélopidas prouva qu'il avoit profité de ses leçons ; puisque, au combat de Tégyre, il se fit jour à travers l'armée ennemie, trois fois plus forte que la sienne. Il étoit inoui auparavant

Les Spartiates son battus à Tégyre, quoique plus nombreux qu les Thébains.

que les Spartiates eussent été battus à forces égales. Leur insolente fierté dut sentir alors, qu'un peuple libre peut devenir redoutable aux tyrans les plus belliqueux.

Les Thébains abandonnés par les Grecs.

Cette guerre, allumée par l'ambition, faisoit gémir et murmurer toute la Grèce. On vouloit une paix générale. On envoya des négociateurs à Sparte. Epaminondas, député de Thèbes, y soutint fortement l'intérêt public et les droits de la liberté. Agésilas lui demandant d'un air impérieux, *s'il falloit donc laisser la Béotie indépendante?* Il répondit par une question semblable, *s'il falloit donc laisser la Laconie indépendante?* Le Spartiate, trop aigri contre les Thébains, effaça leur nom du traité qu'on alloit faire. Les autres Grecs le signèrent par crainte, abandonnant le peuple qui méritoit alors le plus d'estime.

Fermeté d'Epaminondas.

CHAPITRE VI.

Thèbes puissante du tems de Pélopidas et d'Epaminondas. — Sa chute. — Etat de la Grèce avant Philippe de Macédoine.

THÈBES, selon toute apparence, étoit perdue sans ressources. Sparte venoit fondre sur elle avec la Grèce entière. Mais deux hommes, tels qu'Epaminondas et Pélopidas, suffisent à la patrie, quand le patriotisme est dans les cœurs. Le premier fut nommé général avec plusieurs collègues. Le second, alors sans charge, commandoit le bataillon *sacré*, troupe formidable composée de trois cents jeunes héros, qui s'engageoient par serment à se défendre jusqu'au dernier soupir. Quand Pélopidas sortit de chez lui, sa femme tout en larmes le conjura de se conserver; *Voilà ce qu'il faut recommander aux jeunes gens*, répondit-il; *mais il ne faut recom-*

Epaminondas, général.

Bataillon sacré.

mander aux chefs que de conserver les autres.

Sa prudence au sujet des augures.

Epaminondas se mettoit en marche, lorsqu'on vint lui annoncer de mauvais augures. Il répondit par ce vers d'Homère : *Défendre sa patrie est le meilleur presage.* Supérieur aux foiblesses de la superstition, il savoit combien elle a de forces sur le vulgaire; pour en prévenir les effets, il fit supposer des augures favorables, que les soldats reçurent avec une vive confiance.

Avant J. C. 370. Bataille de Leuctres.

La bataille de Leuctres décida cette grande querelle. Les Spartiates et leurs alliés avoient vingt-cinq mille six cents hommes, contre six mille quatre cent, qui faisoient toute l'armée thébaine. Cette inégalité n'empêcha point Epaminondas d'attaquer l'ennemi. Ce qu'on appelleroit témérité dans certaines circonstances, est sagesse dans d'autres. Les alliés de Sparte étoient mécontens; les Thébains étoient aguerris, et respiroient l'enthousiasme de la liberté; il falloit d'ailleurs prévenir l'arrivée de nouvelles troupes, que les ennemis attendoient. Le général fit

de si belles dispositions, et fut si bien secondé, qu'il remporta une victoire complette. Jamais les Spartiates n'avoient perdu tant de monde. Leur roi (Cléombrote) fut tué avec quatorze cent citoyens.

Magnanimité des Spartiates après leur défaite.

On vit alors à Sparte un reste frappant des anciennes mœurs. La nouvelle du désastre y arriva lorsqu'on célébroit les jeux gymniques. Les éphores ne permirent pas de les interrompre, et envoyèrent seulement la liste des morts dans les maisons. Il seroit difficile d'imaginer les différentes impressions que cette liste produisit. Les uns se félicitoient de la mort glorieuse de leurs enfans; les autres ne pouvoient se consoler de ce que les leurs avoient survécu à la défaite. Les femmes sur-tout se distinguèrent par ces sentimens, où il entroit peut-être autant de férocité que de courage.

Ils suspendent la loi contre les fuyards.

Comme plusieurs des combattans avoient pris la fuite, et que les lois portoient des peines infamantes contre les fuyards; il étoit à craindre qu'une sévérité rigide ne devînt funeste, dans un tems où

la république ne pouvoit avoir assez de guerriers. On donne donc pouvoir à Agésilas de changer les lois comme il le jugeroit à propos. Ce prince trouva un tempérament plein de sagesse. Il dit à l'assemblée, qu'*il falloit laisser dormir les lois pour un jour, et leur rendre ensuite toute leur force*. L'esprit de la législation doit se prêter aux conjectures; mais un état risque beaucoup de perdre ses lois, quand il se trouve dans le cas de les violer en faveur de ceux qu'elles condamnent. Peut-être auroit-on besoin alors d'un nouveau législateur.

Epaminondas pénètre en Laconie. C'étoit une sorte de proverbe, que *jamais femme de Sparte n'avoit vu la fumée d'un camp ennemi*. Agésilas le répétoit lui-même souvent. Il eut le chagrin d'être témoin du contraire. On venoit de nommer gouverneurs de la Béotie Epaminondas et Pélopidas. Sous leurs ordres, les Thébains dont le parti grossissoit tous les jours, par la défection des alliés de Sparte, pénétrèrent en Laconie, y portèrent le ravage et la désolation. La prudence d'Agésilas

sauva la ville. Il s'y tint renfermé ; il évita de combattre, parce qu'une défaite auroit eu des suites sans remède. Sparte, manquant de fortifications, ne pouvoit résister long-tems. Mais Epaminondas craignit d'exciter l'envie et la haine, s'il détruisoit une république dont le nom imprimoit toujours le respect. Content d'avoir abattu sa tyrannie, il se retira couvert de gloire, après avoir délivré les Messéniens du joug des Spartiates.

Il ménage Sparte.

Peu s'en fallut qu'Epaminondas, et Pélopidas son collégue, n'éprouvassent, comme tant d'autres, l'ingratitude républicaine. Pour cette expédition du Péloponnèse, ils avoient gardé le commandement, quatre mois au-delà du terme prescrit. Ce fut, à leur retour, un sujet d'accusation capitale. Le bien public est la suprême loi. Il parloit trop haut en leur faveur, pour n'être pas entendu. **Epaminondas se défendit lui-même, en disant qu'il acceptoit volontiers la mort, si l'on** vouloit lui laisser toute la gloire de ses dernières actions, et déclarer

Il est accusé à son retour avec Pélopidas.

Il se justifie en grand homme.

qu'il les avoit faites sans l'aveu de la république. On l'admira, au lieu de le condamner. Ce héros étoit si fort au-dessus des petitesses de la vanité, qu'il remplit avec le plus grand soin un emploi subalterne, que ses ennemis lui firent donner comme par insulte. *Les charges*, dit-il, *honorent le citoyen; mais le citoyen honore aussi les charges.*

Ligue des Grecs contre Thébes.

Cependant, les Spartiates humiliés implorent le secours des Athéniens. Soit compassion pour leurs malheurs, soit plutôt jalousie contre la nouvelle république, Athènes promet de n'avoir qu'un intérêt commun avec eux. Plusieurs autres peuples entrent dans cette confédération. Les alliés cherchent la protection du roi de Perse; car tout sentiment de gloire cédoit aux vues d'une misérable politique. Thèbes députe Pélopidas pour déconcerter leurs mesures. Sa gloire, ses talens, lui procurent l'estime d'Artaxerxès Mnémon, et il lui persuade sans peine de favoriser un état, qui, n'ayant jamais été en guerre avec les Perses, pouvoit tenir la balance

Les Perses leur refusent du secours.

entre Sparte et Athènes, leurs ennemis.

L'illustre général s'acquitta ensuite d'une commission plus digne d'un Grec. On l'envoya contre Alexandre, tyran de Phères en Thessalie, dont tous les peuples du pays craignoient l'ambition et la cruauté : ce tyran ne l'attendit point, et prit la fuite. La Macédoine étoit alors déchirée par les dissentions des fils du dernier roi, Amyntas II. Ils se disputoient la couronne. Ils appelèrent Pélopidas pour juger le différent. Le calme se rétablit à son arrivée, et il emmena comme otages trente enfans de la première noblesse, entre autres Philippe frère du roi Perdiccas, que l'on verra bientôt sur le trône.

Pélopidas, juge d'un différend au sujet du trône de Macédoine.

Quelque tems après cette affaire, plus glorieuse pour lui et pour sa patrie que des victoires sanglantes, il tomba, par un excès de confiance, entre les mains d'Alexandre de Phères ; mais, quoique prisonnier, il le menaça de punir ses crimes. Le tyran lui ayant fait demander, pourquoi il cherchoit la mort ? *C'est*, répon-

Il brave le tyran de Phères ; étant prisonnier.

Sa mort.

dit-il, *afin que tu périsses plutôt, en méritant davantage la haine des dieux et des hommes.* Délivré par Epaminondas, il se livra sans précautions au desir de la vengeance; il s'exposa imprudemment dans un combat, pour tuer le tyran de sa propre main; et expira de ses blessures, tandis que ses troupes remportoient la victoire. Le cruel Alexandre fut assassiné dans la suite; sa propre femme, qu'il aimoit et tyrannisoit, fut l'ame du complot. Des hommes enterrés tout vivans, d'autres, revêtus de peaux de bêtes, chassés et mis en pièces par des chiens; c'étoient les amusemens de ce monstre, s'il faut en croire les historiens, souvent exagérateurs.

Avant J. C. 363. Nouvelle expédition d'Epaminondas en Laconie.

Toute la Grèce voyoit d'un œil jaloux les Thébains, auparavant méprisés; devenu en si peu de tems les arbitres de la nation. Leur supériorité dépendoit d'une seule tête, et bientôt ils la perdirent. Une guerre civile s'étant allumée en Arcadie, entre Mantinée et Tégée, Thèbes se déclara pour les Tégéens, Sparte et Athènes pour

pour leurs adversaires. Epaminondas, chargé du commandement, fit une seconde tentative contre Sparte. Il pénétra jusques dans la place publique ; mais Agésilas, qui avoit été heureusement averti de son dessein, sauva la ville par sa valeur et sa prudence. Dans cette occasion, un jeune homme, le corps nu et frotté d'huile comme pour la lutte, sans autres armes qu'une pique et une épée, se jeta sur les ennemis, en tua plusieurs, et ne reçut aucune blessure. Les éphores lui décernèrent une couronne pour prix de sa valeur, et le condamnèrent à une amende pour punir sa témérité.

Bataille de Mantinée.

Le Thébain retourne promptement sur ses pas, de peur d'être bientôt entre deux armées ennemies. Les alliés le suivent de près. On donne la fameuse bataille de Mantinée. Epaminondas y déploie toute la science militaire, et combat en héros. Il est blessé d'un javelot dans la poitrine ; blessure qui devoit finir et couronner une vie si glorieuse.

Mort d'Epaminondas.

Transporté au camp, tandis que l'action continue, les chirurgiens annoncent qu'il mourra, quand on tirera le fer de sa plaie. Son unique soin pour-lors est de s'informer du succès de la bataille, et de ce que sont devenues ses armes. Il voit son bouclier; il entend dire que les Thébains sont vainqueurs; il console ses officiers désespérés : « Ne regar- » dez pas ce jour, leur dit-il, » comme la fin de ma vie; c'est » plutôt le commencement de mon » bonheur et le comble de ma » gloire. Je laisse Thèbes triom- » phante, Sparte humiliée, et la » Grèce délivrée de la servitude. » Comme on gémissoit sur-tout de le voir mourir sans enfans, il ajoute que Leuctres et Mantinée lui en tiennent lieu, et ne laisseront pas périr son nom. Il arrache lui-même le javelot; il expire sur le champ.

Beaux traits de ce héros.

Epaminondas fut un des plus grands hommes de l'antiquité. La philosophie, dont il faisoit ses délices dans la retraite, ne l'empêcha point de se livrer aux affaires publiques, dès que sa pa-

trie l'y appeloit. Son ame, formée par l'étude de la sagesse, en parut plus propre à toutes les fonctions de général et de citoyen. Les honneurs ne le tentèrent jamais; il ne travailloit que pour la gloire de Thèbes. Pénétré des sentimens de la piété filiale, il dit après la bataille de Leuctres: *Ma joie est celle qu'éprouveront mon père et ma mère en apprenant notre victoire.* Modeste dans la science, il méritoit l'éloge qu'on fit de lui, que *personne ne savoit plus ni ne parloit moins.* Pauvre avec tant de moyens de s'enrichir, on peut juger par ce trait de l'usage qu'il auroit fait des richesses. Il envoya un de ses amis demander de sa part un talent à un autre citoyen; celui-ci étant venu pour en savoir la raison : *C'est*, répondit-il, *que cet honnête homme est dans le besoin, et que vous êtes riche.* En un mot, Cicéron le met à la tête des grands personnages de la Grèce *. Quel éloge !

* *Epaminondas, princeps, meo judicio, Græciæ.* Tusc. I. 4.

Thèbes retombe dans l'obscurité.

Avant Epaminondas, Thèbes ne jouoit aucun rôle ; il la tira en quelque sorte du néant, avec le secours de Pélopidas, et en fit la merveille du siècle. Après lui, elle retomba dans l'obscurité. Cette puissance s'évanouit tout-à-coup comme elle s'étoit élevée tout-à-coup. Les Thébains conservèrent leur réputation de peuple stupide ; on l'attribue à la grossièreté de l'air. Cependant outre Epaminondas et Pélopidas, la Béotie a eu son Pindare et son Plutarque ; mais de l'aveu même de ces auteurs, l'idée que tout le monde avoit des Béotiens n'étoit pas sans fondement. C'est du moins une preuve qu'un sol ingrat peut donner naissance au génie. La culture manque souvent plutôt que le fonds.

Avant J. C. 361. Paix générale en Grèce, excepté du côte des spartiates.

La bataille de Mantinée inspira aux Grecs le desir de la concorde, qu'ils n'auroient jamais rompue s'ils avoient été sages. Ils se réunirent pour que chaque ville conservât sa liberté, conformément au traité d'Artaxerxès Mnémon. Comme les Messéniens étoient compris dans cette paix générale, Lacédémone refusa d'y

accéder, et envoya du secours aux Egyptiens révoltés contre le roi de Perse. Elle s'engageoit imprudemment dans une guerre étrangère, au lieu de réparer ses derniers malheurs. Agésilas, plus qu'octogénaire, partit à la tête des troupes. Tachos, roi d'Egypte, ne l'ayant pas fait généralissime, comme il s'y attendoit, il s'attacha par dépit à Nectanébus, cousin et ennemi de Tachos. Après avoir mis ce prince sur le trône, il mourut en Afrique, où les vents le jetèrent quand il retournoit en Grèce.

Agésilas en Egypte.

Sa mort.

Agésilas étoit lié avec Xénophon. Il l'avoit engagé à faire élever ses enfans à Sparte, *pour y apprendre*, disoit-il, *la plus belle des sciences, celle d'obéir et de commander.* Aussi l'historien paroît-il trop prévenu en sa faveur. Les éloges outrés qu'il lui donne, ne couvrent point les défauts de cet illustre Spartiate, quelquefois injuste, colère et hautain, toujours passionné pour la guerre. Plutarque rapporte qu'en Asie, il faisoit dresser sa tente dans les bois sacrés, afin d'avoir les dieux

Xénophon outre son éloge.

Particularités sur ce héros.

pour témoins de ses actions les plus secrètes. Le motif est admirable ; mais qu'avoit-il besoin pour cela des bois sacrés ? Ce héros si fier étoit enfant avec ses enfans ; il folâtroit avec eux. Quelqu'un l'ayant pris sur le fait, il le pria de n'en rien dire, qu'il ne fût père lui-même.

Etat de la Grèce, jusqu'au règne de Philippe de Macédoine.

Jusqu'aux entreprises ambitieuses de Philippe, les affaires de la Grèce méritent d'attention. C'est, pour ainsi dire, une machine dont les ressorts usés et mal unis doivent se rompre au premier choc. Par-tout l'esprit de parti, l'intérêt particulier forment des cabales et anéantissent les grandes idées. Chaque ville voudroit dominer sur les autres, sans pouvoir maintenir l'ordre parmi ses citoyens. Sparte languit ; Thèbes n'est plus rien ; Athènes s'affoiblit tous les jours. Chio, Cos, Rhodes, Byzance, se révoltent contre elle.

Chabrias, Iphicrate et Timothée, généraux d'Athènes.

Trois habiles capitaines qui lui restent, Chabrias, Iphicrate et Timothée fils de Conon, disparoissent en peu de tems. Le premier est tué devant l'île de Chio ;

les deux autres sont accusés par la faction de Charès, leur collégue, homme vain et indifférent pour le bien public. Timothée quitte sa patrie, ne pouvant payer une amende qu'il ne meritoit point. Iphicrate se fait absoudre, en armant une troupe de jeunes gens, dont les poignards intimident ses juges. *Je serois bien fou*, disoit il ensuite, *de faire la guerre pour les Athéniens, et de ne la pas faire pour moi-même.* Ce mot est d'un rebelle qui insulte aux lois. Il s'étoit montré plus grand, lorsqu'un accusateur lui reprochant la bassesse de sa naissance, il répondit: *La noblesse de ma famille commence en moi; celle de la tienne finit en toi.* Enfin, Athènes échoue dans ses entreprises, parce qu'elle n'a plus d'autres guides que les orateurs; et les peuples qui s'étoient soulevés contre son empire, sont maintenus par la paix en possession de leur liberté.

Mausole et Artémise.

Rhodes et Cos n'en jouirent pas long-tems. Mausole, roi de Carie, les soumet à sa domination. Artémise, sa femme, est célèbre par les honneurs qu'elle rendit à

la cendre de ce prince. La critique pourroit s'exercer sur le récit qu'en font quelques écrivains ; car tandis que les uns la peignent dans un deuil affreux, les autres la représentent à la tête d'une armée et remportant des victoires. On perdroit un tems infini à insister sur ces détails, où il y a peut-être autant de fiction que de vérité.

Objets peu dignes de nous arrêter.

Pour ne pas perdre de vue les affaires générales, auxquelles se rapporte principalement notre étude, j'ai supprimé beaucoup d'autres particularités inutiles. Evagore et Nicoclès, rois de Salamine en Chypre, célébrés par Isocrate, que Nicoclès combla de bienfaits, furent, sans doute, des princes estimables ; mais ils seroient presque inconnus sans la rhétorique d'Isocrate. La cour de Perse fut long-tems un théâtre d'intrigues, de révolutions et de crimes ; mais nous ne verrons que trop de spectacles pareils dans des cours plus intéressantes. Passons légèrement sur l'antiquité, quand elle nous

arrêteroit inutilement dans une si longue carrière. Les seuls noms propres entassés dans les histoires anciennes, écrites par des modernes, sont un fardeau accablant pour la mémoire.

QUATRIÈME ÉPOQUE.

Depuis le règne de Philippe, jusqu'à la domination des Romains en Grèce.

CHAPITRE PREMIER.

Règne de Philippe de Macédoine jusqu'à l'établissement de sa puissance dans la Grèce.

La Macédoine méprisée avant Philippe. DANS l'état de la décadence où étoit la Grèce, il ne falloit pour la subjuguer qu'un prince aussi habile que guerrier. Ce prince parut. Nous allons voir s'élever insensiblement au comble de la grandeur une monarchie, presque inconnue jusqu'alors, foible, méprisée, et méprisable tant qu'elle n'eut pas pour maître un grand homme. Quoique les rois de

Macédoine prétendissent descendre d'Hercule, les Grecs ne les regardoient point comme de leur nation, et les traitoient de barbares. Depuis plus de quatre cents ans que ce royaume subsistoit, il avoit presque toujours eu besoin de la protection ou de Sparte ou d'Athènes, sans partager la gloire de ces républiques. Mais lorsque les circonstances sont favorables, un seul génie fait des révolutions: Thèbes venoit de l'éprouver.

Avant J. C. 360. Philippe élu roi à la place de son neveu.

Après la mort d'Amyntas II, (375 ans avant Jesus-Christ.) la Macédoine fut en proie aux troubles et à la discorde. Perdiccas, un de ses fils, à qui le trône appartenoit, ayant péri dans une guerre contre les Illyriens; deux concurrens, Pausanias et Argée, vouloient régner à la place du jeune Amyntas, enfant de ce prince. Philippe, frère de Perdiccas, avoit été, comme nous l'avons vu, conduit en ôtage à Thèbes, lorsque Pélopidas eut pacifié le royaume. Il s'enfuit alors dans sa patrie, gouverna quelque tems en qualité de tuteur de son neveu, et fut élu roi par les Macédoniens, qui

avoient besoin d'un enfant, pour rétablir leurs affaires.

Il discipline les Macédoniens.

Agé de vingt-quatre ans, élève d'Epaminondas, Philippe ne parut pas plutôt sur le trône, qu'il se montra digne de le remplir. Un de ses premiers soins fut de discipliner son peuple, et de le former à la guerre. Il inventa la

Sa Phalange.

phalange. C'étoit un corps de six à sept mille hommes, sur seize de profondeur, armés de longues piques tellement proportionnées, que celles de la dernière ligne débordoient de deux pieds celles de la première et que toutes ensemble formoient un front inaccessible et impénétrable. Philippe traitoit les soldats avec bonté, les appeloit ses camarades, et leur donnoit l'exemple en tout : ils devinrent autant de héros sous ses ordres. Pausanias et Aigée furent bientôt contraints d'abandonner leurs prétentions à la couronne.

Sa politique profonde et artificieuse.

Le courage et la science militaire n'etoient pas les seules qualités par lesquelles Philippe se frayoit le chemin de la gloire et celui de la grandeur. Il y joignoit une politique profonde, plus ca-

pable encore de servir son ambition. Athènes se laissa surprendre par ses promesses, conclut avec lui un traité, et le vit bientôt s'emparer d'Amphipolis, colonie athénienne, dont il se fit une barrière contre la Grèce. Déjà il vouloit s'agrandir et dominer. La ruse, la corruption, l'art de semer la discorde, de faire ou de rompre des alliances pour son intérêt, de négocier avec avantage et de n'employer les armes qu'à propos; enfin, tout ce que le génie peut inventer de moyens, légitimes ou non, pour arriver à son but, faisoit la principale force de ce prince.

Il achète par-tout des traîtres et des partisans.

Philippe trouva des mines d'or en Macédoine, qui rapportèrent plus de mille talens de revenu. Il en fit le grand instrument de sa politique : il acheta par-tout des partisans et des traîtres. *Aucune forteresse*, disoit-il, *n'est imprenable, pourvu qu'un mulet chargé d'argent y puisse monter.* S'il est vrai que l'oracle de Delphes lui répondit dans une occasion, comme le rapporte Suidas : *Combats avec l'argent; et tu dompteras*

tout; assurément cet oracle n'étoit pas inspiré par la justice.

Il n'entreprend qu'après avoir pensé à tout.

« La plupart des entreprises » échouent, (c'est une remarque » de M. l'abbé de Mably,) parce qu'on commence à les exécuter, dans le moment même » qu'on en conçoit le projet. » N'ayant pas prévu d'avance les » obstacles, rien ne se trouve » préparé pour les vaincre. Hors » d'état de résister aux premiers » accidens qui surviennent, on » s'en trouve souvent accablé; on » obéit aux événemens, au lieu » d'en être le maître; et la poli» tique, aussi incertaine que la » fortune, n'a plus de règle. »

Cette réflexion se vérifie chaque jour. Philippe, en méditant ses projets, en combinant les moyens avec les obstacles, en liant toutes les parties de son système, sut maîtriser la fortune : les hommes d'état ne pourroient se proposer de meilleur modèle, si sa politique n'avoit eu pour ame l'ambition.

Philippe de Macédoine s'attache les

Il délivre la Thessalie des tyrans qui l'opprimoient, et s'attache enfin un peuple dont il espère

de grands services. La cavalerie thessalienne, jointe à sa phalange, lui donna en effet une grande supériorité. Pour mettre son royaume à couvert. Il s'empare de quelques villes de Thrace. Olynthe, colonie d'Athènes, étoit pour lui une conquête fort importante. Il l'assiège, après avoir trompé les Olynthiens. Ceux-ci implorent le secours d'Athènes. Philippe y avoit des pensionnaires vendus à ses intérêts.

Thessaliens; il attaque les Olynthiens.

Mais il avoit contre lui un homme capable d'entraîner la multitude. Le fameux Démosthène, qui dominoit dans la tribune aux harangues, se récria sur les dangers dont il menaçoit la Grèce, le peignant, tantôt comme un ambitieux redoutable, comme un despote insolent, comme un politique rusé et courageux, qui ne mettoit point de bornes à ses entreprises; tantôt comme un téméraire qui creusoit lui-même son tombeau, et qui violant toutes les lois, s'attiroit l'exécration du genre humain. Tantôt il inspira des alarmes et des soupçons, tantôt de la haine et du mépris,

Démosthène s'élève contre lui.

pour engager la république à prendre les armes. Les sentimens de patriotisme parurent se ranimer, et la guerre fut résolue.

Avant J. C. 347. Les Athéniens n'envoient pas des secours suffisans.

On envoie des secours à Olynthe, mais insuffisans ; on y en ajoute d'autres, qui ne suffisent pas encore : au lieu de ces troupes mercénaires, dont les Olynthiens se plaignoient, on fait partir des Athéniens, qui ne réussissent pas mieux. Olynthe est livrée par deux traîtres. Philippe profite de la trahison, et en méprise les auteurs. Ces traîtres, outragés par les Macédoniens eux-mêmes, demandèrent justice au roi, et ne reçurent de lui que cette réponse piquante : *Que vous importent les propos d'hommes grossiers, qui nomment chaque chose par son nom ?*

Combien Démosthène avoit d'influence.

Si Démosthène étoit né dans un meilleur siècle, où sa patrie eut conservé toute l'ardeur qu'elle avoit montrée pour la gloire et pour les grandes entreprises, il eût vraisemblablement opposé une barrière insurmontable aux progrès de l'ambitieux Macédonien. Orateur véhément, nerveux, in-

trépide, il lançoit des foudres sur ses adversaires; il embrasoit ses auditeurs du feu dont il étoit animé; il pulvérisoit, pour ainsi dire, les raisons qu'on lui objectoit: les noms de gloire, de liberté, de bien public, avoient dans sa bouche une force presque irrésistible. Sa haine contre Philippe fut sans bornes; il prévit ses desseins, il ne pensa qu'à les traverser.

Les Athéniens étoient devenus incapables de grandes choses.

Malheureusement Athènes avoit dégénéré, au point d'être à peine reconnoissable. La mollesse et l'indolence enchaînoient l'amour de la liberté; une foule d'ames vénales se livroient à la corruption: les magistratures et les emplois étoient la récompense de l'intrigue ou de la bassesse; des soldats mercenaires combattoient à la place des citoyens; le peuple, jouet de la flatterie des harangueurs, étoit content, pourvu qu'on lui prodiguât des louanges et des plaisirs; enfin, la fureur des spectacles épuisoit le trésor public.

Le théâtre absorboit les fonds de la guerre.

Périclès, en faisant distribuer pour ces jeux mille talens, qu'on mettoit en réserve chaque année,

avoit du moins excepté les tems de la guerre. Mais Eubule, opposé à Démosthène, fit défendre, sous peine de mort, d'en interrompre la distribution; et les fonds de la guerre devinrent, par une loi singulière, l'aliment de la frivolité. Deux fois Démosthène attaqua indirectement cet abus, en demandant qu'on nommât des commissaires pour examiner et abolir les lois pernicieuses à l'état. Vaines tentatives! les Athéniens vouloient s'amuser; et le théâtre les intéressoit plus que la patrie. *

Politique imprudente de Démosthène.

Quand un peuple est ainsi corrompu, on ne peut attendre de lui des efforts magnanimes et constans, tels qu'il en falloit pour vaincre Philippe. L'orateur devoit se diriger sur les conjectures. Plus ardent que sage, il agit comme si Athènes avoit été la même

* Selon Plutarque (*de glor. Athen.*), les représentations de quelques tragédies coûtoient plus d'argent, qu'il n'en avoit fallù pour la défense de la Grèce contre les Perses. Il se récrie contre l'imprudence de sacrifier le bien de l'état au théâtre.

qu'au tems des Aristides et des Thémistocles. Nous verrons les tristes effets de son zéle. Il parut déjà mauvais politique dans l'affaire d'Olynthe : car on avoit besoin de coups décisifs ; et il proposa seulement d'envoyer un corps de deux mille hommes, pour faire de simples courses. C'étoit le moyen d'irriter un ennemi puissant, et de ne pas l'empêcher de faire ce qu'il vouloit. Déjà Philippe avoit tenté de s'emparer des Thermopyles, la porte de la Grèce. Il trouva enfin l'occasion d'y établir sa puissance.

Guerre *sacrée* contre les Phocéens.

Une guerre, qu'on appela *sacrée*, parce qu'elle avoit une fausse couleur de religion, et qu'elle étoit mêlée de fanatisme, déchiroit la Grèce depuis environ dix ans. Les Phocéens, voisins du temple de Delphes, ayant labouré quelques terres sacrées au dieu qu'on y adoroit, les autres peuples du voisinage, soit pour venger Apollon, soit par quelque motif secret d'animosité, prirent d'abord les armes contr'eux. Le conseil des Amphictyons les condamna ensuite comme sacrilèges. Ils sou-

avant J. C. 455.

Le conseil

des Amphictyons les condamne comme sacrilèges.

tinrent leur démarche, prétendant user de leurs droits, et s'autorisant même d'un oracle. Presque toute la Grèce prit parti; Sparte et Athènes en leur faveur, Thèbes et plusieurs autres peuples, en faveur du temple. On se battoit en furieux. Les Phocéens que les Thébains faisoient prisonniers, étoient mis à mort comme des impies exécrables. Les prisonniers thébains étoient massacrés par droit de vengeance. Philippe voyoit de loin cet acharnement, et s'applaudissoit d'une division si favorable à sa politique. Plus les Grecs s'affoibliroient eux-mêmes, plus il étoit sûr de les dompter. En paroissant neutre, il pensoit à tirer avantage de leurs querelles.

Fureur des deux partis.

Philippe se déclare, et trompe les Athéniens.

Les Thébains, trop foibles contre leurs ennemis, lui demandent enfin du secours; et il se déclare. Les Athéniens, fatigués de la guerre de Thrace, lui envoient une ambassade pour négocier la paix : il corrompt les ambassadeurs ; prend des villes, pendant qu'ils s'amusent en chemin ; signe le traité, quand il ne lui reste plus de conquête à faire; et refuse d'y

comprendre les Phocéens, dont le sacrilége lui fournit un motif spécieux d'invasion. Il arrive bientôt aux Thermopyles, il se rend maître du passage, il entre dans la Phocide; les Phocéens, jusqu'alors indomptables, mettent bas les armes; il finit sans combat la guerre sacrée, et acquiert une brillante réputation de prince religieux, réputation qu'il ambitionnoit pour arriver à son but.

Avant J. C. 346. Il finit la guerre sacrée.

Ayant assemblé le conseil des Amphictions, il lui dicte une sentence qui ordonne de ruiner toutes les villes de la Phocide, et de proscrire tous les sacriléges. Les Phocéens sont exclus du conseil amphictyonique, et il demande leur place. Outre l'avantage d'y être admis, il obtient encore l'intendance des jeux pythiques, enlevée aux Corinthiens parce qu'ils avoient soutenu les profanateurs. Jamais prince ne sut mieux tourner à son profit la superstition des peuples.

Il est admis au nombre des Amphictyons.

Il y avoit eu autrefois une première guerre *sacrée*; que les Spartiates entreprirent pour ôter aux Phocéens la garde du temple de

Ancienne guerre sacrée.

Delphes, et pour la donner aux Delphiens. Périclès rétablit les premiers dans leur privilège; et cette guerre fit peu de mal, parce que le fanatisme ne s'en mêla point. Je l'indique seulement ici par occasion.

CHAPITRE II.

Fin du règne de Philippe de Macédoine.

Philippe ferme de nouvelles entreprises.

PHILIPPE n'étoit plus étranger parmi les Grecs. La qualité d'Amphictyon le faisoit membre de leur corps; ils avoient commencé à le respecter, à lui obéir; l'opinion applanissoit les voies à ses entreprises: c'étoit beaucoup: l'intrigue et la force pouvoient en peu de tems achever l'ouvrage. Ce prince habile dissimula encore, de peur d'inspirer de la défiance, et d'effaroucher les esprits au moment qu'il importoit de les ménager. Il retourna en Macédoine, non pour y attendre en repos les occasions, mais pour s'y préparer

par des conquêtes. Il porta ses armes en Illyrie, en Thrace, dans la Chersonnèse. Plus entreprenant à mesure qu'il se fortifioit davantage, il s'empara d'une partie de l'île d'Eubée (Négrepont), qu'il appeloit les *entraves de la Grèce*, parce qu'elle touche presque au continent de cette côte-là. Démosthène tonna contre lui, les *Philippiques* réveillèrent les Athéniens. Philippe ne laissa pas d'assiéger Périnthe et Byzance, dans la vue d'affamer Athènes, qui tiroit de Thrace la plus grande partie de ses vivres.

Les *Philippiques* de Démosthène réveillent les Athéniens.

En même tems le roi de Macédoine, par une lettre fort éloquente, s'efforça de persuader qu'il respectoit religieusement les traités, et qu'on les violoit à son égard; reprochant sur-tout aux Athéniens de solliciter contre lui la cour de Perse. « Vos pères, » leur dit-il, reprochoient aux » fils de Pisistrate, comme un » crime irrémissible, d'avoir ap» pelé les Perses contre les Grecs; » et vous ne rougissez pas de » faire vous-même ce que vous » condamnâtes toujours dans nos

Philippe reproche aux Athéniens d'avoir imploré le secours des Perses.

» tyrans. » Il est vrai que Démosthène les avoit excités à cette démarche.

Démosthène fait prendre les armes.

L'orateur ne cessa point d'invectiver, jusqu'à ce qu'il eût armé Athènes. Il annonça la victoire : il promit la ruine totale de Philippe. Le général Charès, homme décrié, avare, voluptueux, qu'on avoit envoyé au secours de Byzance et de Périnthe, n'ayant eu aucun succès ; les alliés n'ayant pas seulement voulu le recevoir, tant il étoit indigne du commandement ; on nomma l'illustre

Phocion est nommé général.

Phocion pour le remplacer. Les Athéniens parurent d'autres hommes sous ce chef, aussi vertueux que grand homme de guerre. Philippe eut la prudence de se retirer. Les Périnthiens, les Byzantins, les peuples de la Chersonnèse, signalèrent leur reconnoissance, en décernant des couronnes d'or aux Athéniens.

Portrait de ce grand homme.

Phocion, disciple de Platon, vrai philosophe par ses mœurs, ainsi que par ses principes, mérite une des premières places parmi les héros de la Grèce. Il réunissoit toutes les vertus à tous les talens.

talens. Son éloquence laconique, où les mots étoient, pour ainsi dire, autant de raisons, terrassoit souvent Démosthène dont il n'approuvoit pas la politique périlleuse; et cet orateur l'appeloit *la cognée de ses discours*. Ennemi de la guerre, parce qu'il en prévoyoit les suites, il fut chargé quarante-cinq fois du commandement des troupes : rien ne prouve mieux la confiance que l'on avoit en son zèle et sa capacité. Cependant sa probité rigide sembloit être la censure des mœurs d'Athènes. Loin de flatter jamais le peuple, il heurtoit presque toujours ses sentimens. Un jour qu'il avoit harangué, se voyant applaudi de tout le monde ; *n'ai-je point lâché quelque sottise*, dit-il à un de ses amis ? tant il étoit convaincu de l'imprudence des Athéniens.

Sa politique préférable à celle de Demosthène.

Ne respirant que le bien réel de la patrie, Phocion conseilloit toujours la paix, quoique l'on eût continuellement besoin de lui pour la guerre. Démosthène, lâche dans les combats et hardi dans la tribune, souffla toujours le feu de la guerre, et persuada que le

salut et l'honneur de la patrie en dépendoient. On peut juger par leur caractère, lequel méritoit plus de confiance. On en jugera mieux par les faits. Tourreil, que Rollin a copié, devoit-il prendre les harangues de Démosthène pour base de sa belle préface historique? C'est à-peu-près comme si l'on rapportoit une cause d'après le plaidoyer d'un seul avocat.

Nouvelle guerre de religion en Phocide.

Un sacrilège réel ou supposé, commis par les Locriens d'Amphisse, qu'on accusa d'avoir labouré des terres sacrées près du temple de Delphes, ralluma la guerre sous prétexte de religion. Philippe vouloit être élu général des Grecs, contre les profanateurs et leurs partisans. Ses pensionnaires agirent avec succès; le conseil des Amphictyons lui donna cette qualité, et ne pouvoit mieux servir sa politique. Bientôt Philippe est en Grèce; il prend Elatée, la plus importante place de la Phocide: il semble menacer Thèbes par cette conquête.

Démosthène fait conclure

Du moins c'est ce qu'annonce Démosthène, qui enflamme sur le

champ les Athéniens, et les engage à proposer une alliance aux Thébains, leurs ennemis et les alliés de Philippe. Choisi pour ambassadeur, Démosthène vole à Thèbes. Malgré l'éloquence de Python, ambassadeur du roi, il inspire aux Thébains son enthousiasme : les deux peuples se liguent contre le Macédonien. C'est alors que Phocion fit cette réponse à un fougueux citoyen, qui lui demanda, s'il osoit bien encore parler de paix : *Oui, je l'ose, et je sais pourtant que tu m'obeirois pendant la guerre, et que je t'obéirois pendant la paix.* Démosthène s'applaudissoit de ce que, par l'alliance de Thèbes, la guerre se feroit hors de l'Attique. *Il faudroit penser*, répondit sagement Phocion, *aux moyens de vaincre, plutôt qu'au lieu où l'on combattra : c'est ce qui éloigneroit de nous la guerre; car si nous sommes vaincus, tous les malheurs sont à nos portes.*

Une alliance avec les Thébains contre Philippe.

Phocion l'en blâme avec raison.

La prudence n'étoit plus de saison. Une chaleur incroyable permettoit à peine de fléchir sur le danger. En vain, on répandit

Avant J. C. 338. Bataille de Chéronée

gagnée par Philippe.

quelques oracles de mauvais augure. Démosthène les tourna en ridicule, disant que la Pythie *philippisoit*. Les Athéniens hâtent leur marche, et les Thébains se joignent à eux. Philippe, après avoir inutilement offert la paix, pénètre en Béotie, accompagné de son fils Alexandre. On combat près de Chéronée, avec des forces presque égales. Le bataillon *sacré* de Thèbes est enfoncé par le jeune Alexandre, qui n'ayant au plus que dix-sept ans, s'étoit déjà montré plusieurs fois digne de son père. Un des généraux athéniens enfonce de son côté quelques troupes, et les poursuit comme si la bataille étoit gagnée. *Les Athéniens ne savent pas vaincre*, dit Philippe à la vue de cette imprudence. Il fait avancer sa phalange contre ce corps en désordre, le défait, remporte une victoire décisive. Démosthène jeta ses armes pour se sauver. Phocion avoit été pour cette fois exclu du commandement; et Athènes eut à se reprocher une double faute, de n'avoir pas profité de ses conseils, et de s'être privée de ses services. Il

Bataillon sacré.

inspira du moins le courage dans l'infortune. —

On raconte que Philippe, échauffé de vin et énivré de sa victoire, mit en chant, par manière d'insulte, les premières paroles du décret que Démosthène avoit fait passer contre lui. On ajoute que l'orateur Démade, un de ses prisonniers, lui dit avec une généreuse liberté : *La fortune t'ayant donné le rôle d'Agamemnon, comment n'as-tu pas honte de jouer celui de Thersite ?* et que le vainqueur en sut bon gré à Démade. Ce trait de modération lui fait encore moins d'honneur, que la manière dont il traita les vaincus. Il renvoya les prisonniers athéniens sans rançon ; il renouvella l'ancien traité avec la république. Belle réponse aux injures qu'on avoit vomies contre lui de la tribune aux harangues ! Il accorda la paix aux Béotiens, mais en laissant garnison dans Thèbes. Les uns et les autres connurent que s'il étoit un politique dangereux, il n'étoit pas un barbare. Ces républicains auroient-ils

Ce prince use de la victoire avec modération.

été capables de tant d'humanité et de prudence ?

Procès de Démosthène et d'Eschine.

L'inconstante Athènes se livra comme auparavant à l'orateur, qui l'avoit entraînée dans le précipice. Elle chargea Démosthène du soin de rétablir les murs, et de veiller aux approvisionnemens de la ville. Une couronne d'or fut la récompense de ses travaux. C'est ce qui donna lieu au fameux procès qu'il eut à soutenir contre Eschine. Leurs plaidoyers sont connus de tous les amateurs de l'éloquence. On y admire la manière dont Démosthène justifie la dernière guerre. *Non, Athéniens, s'écrie-t-il, non, vous n'avez point failli en vous exposant pour la liberté et le salut de la Grèce. J'en jure par nos ancêtres, par ses braves guerriers qui combattirent à Marathon, à Platée, à Salamine, à Artémisium, par tant d'autres héros dont les cendres reposent dans les monumens publics.* Il ne manquoit à cet argument que de rendre les Athéniens dignes de leurs ancêtres. Mais Phocion avoit raison de leur dire : *Je vous conseillerai la guerre*,

Justification de Démosthène sur la dernière guerre.

quand vous pourrez la soutenir ; quand je verrai les jeunes gens pleins de courage et d'obéissance, les riches contribuer volontiers aux besoins de l'état et les orateurs ne pas piller le public.

Philippe entreprend la guerre contre les Perses.

Arbitre de la Grèce, comme il l'avoit toujours desiré, Philippe, soit pour conserver cet empire, soit pour étendre ses conquêtes, soit pour s'immortaliser par l'entreprise la plus glorieuse et la plus propre à dissiper la haine et les préventions, résolut de tourner ses armes contre le roi de Perse, dont il espéroit ébranler, peut-être même renverser le trône. Il se fit nommer général des Grecs pour cette expédition. Il consulte l'oracle, qui répondit à l'ordinaire en termes ambigus, applicables à tous les événemens : *Le taureau est déjà couronné, sa fin approche, et il va bientôt être immolé.* Il court, ou plutôt il persuada que le Dieu lui annonçoit la victoire. Il hâta le mariage de sa fille Cléopâtre, afin de n'être plus occupé que de ses projets de conquêtes. Mais le terme de ses jours étoit fixé. Au milieu des fêtes du

On consulte l'oracle.

Avant J. C. 336.

Il meurt assassiné.

mariage, il fut assasiné publiquement par Pausanias, jeune seigneur, qu'Attale, oncle de Cléopâtre, avoit brutalement déshonoré, et à qui le roi avoit réfusé justice. Philippe mourut, victime de cette vengeance, après un règne de vingt-quatre ans, dans la quarante-huitième année de son âge.

Joie indécente de Démosthène et des Athéniens.

Démosthène, averti secrètement de sa mort, courut au conseil, feignant d'avoir eu un songe mystérieux qui annonçoit quelque bonheur extraordinaire. Dès que la nouvelle de l'événement fut répandue, une joie indécente éclata dans toute la ville. L'orateur en donna l'exemple, quoique sa fille fût morte depuis peu de jours. Ils fit remercier les dieux par des sacrifices, et décerner une couronne à Pausanias, le meurtrier de Philippe. Un excès si honteux démasque le caractère de Démosthène. Ces grandes maximes, qu'il étaloit dans la tribune, étoient moins l'expression de ses sentimens, que le ressort par lequel il faisoit triompher ses passions.

L'histoire reproche à Philippe des vices indignes de l'honnête homme, l'intempérance, la débauche, la perfidie. Il disoit qu'on *amuse les enfans avec des jouets, et les hommes avec des sermens*; mot qu'on attribue aussi à Lysandre. Sa première règle étoit toujours l'intérêt, et personne ne porta plus loin toutes les ruses d'une politique artificieuse. Mais sans des qualités éminentes, il n'auroit point réussi. En le condamnant d'un côté, on doit l'admirer de l'autre. La profondeur de son génie, les ressources de sa prudence, l'intrépidité de son courage, l'humanité et même la justice, dont il donna souvent des preuves font reconnoître en lui l'élève d'Epaminondas.

Vices de Philippe mêlés de grandes qualités.

Il avoit trop bien éprouvé les avantages d'une excellente éducation, pour ne pas les procurer à un fils; né avec les dispositions les plus heureuses. C'étoit peu d'en faire un guerrier; il voulut en faire un homme éclairé. Le premier philosophe du siècle, Aristote, devoit être l'instituteur d'Alexandre. Dès que prince fut

Ses soins pour l'éducation d'Alexandre.

au monde, Philippe s'estima heureux s'il pouvoit lui procurer un tel maître. La lettre qu'il écrivit à ce philosophe est une leçon pour tous les rois : *J'ai un fils, je remercie les dieux, moins de me l'avoir donné, que de l'avoir fait naître du tems d'Aristote. Je me flatte que vous le rendrez digne de me succéder et de gouverner la Macédoine.* Alexandre étoit né d'Olympias, répudiée depuis pour épouser Cléopâtre. Les autres enfans de Philippe lui donnant de l'inquiétude sur ses droits à la succession, il reçut un jour cet avis de son père : *Ayez patience, mon fils, et conduisez-vous si bien à la vue de vos frères, que la couronne paroisse être pour vous l'effet de votre mérite plutôt que de mon choix.*

Sa lettre à Aristote.

Avis à son fils.

Le père et le fils avoient eu cependant une violente querelle, dont nous parlerons comme d'un exemple des excès où la débauche de table peut entraîner. Olympias venoit d'être répudiée. On célébroit le mariage de Philippe avec Cléopâtre. Pendant le festin de noces, Attale, oncle de la nou-

Querelle singulière qu'il avoit eue avec lui.

velle reine, échauffé par le vin, dit qu'il falloit demander aux dieux un légitime héritier de la couronne. *Me prends-tu donc pour un bâtard ?* s'écrie Alexandre ; et il jette sa coupe à la tête de l'imprudent Attale, qui lui répond de la même manière. Le roi se lève transporté de colère, met l'épée à la main, oublie qu'il est boiteux, court sur son fils, et tombe. Alexandre oubliant de son côté le respect dû à son père : *Vraiment*, dit-il d'un ton railleur, *nous avons un chef bien capable de passer d'Europe en Asie ! il ne peut faire un pas sans risque de se rompre le cou.* Aussitôt il emmène sa mère et se retire hors du royaume. Quelque temps après, le roi lui envoya un homme de confiance pour l'engager à revenir. Pouvoit-il y avoir une leçon plus forte que cette expérience, contre les dangers de la débauche ? Et l'on verra néanmoins Alexandre s'y livrer en furieux !

Parmi un grand nombre de traits singuliers que l'on rapporte de Philippe : Ceux-ci sont vraiment mémorables. Un homme à ses gages

Son amour pour la vérité.

lui répétoit tous les jours, avant qu'il donnât audience : *Souviens-toi que tu es mortel.* Connoissant le prix de la vérité, lors même qu'elle blesse l'amour-propre, il disoit que les orateurs d'Athènes lui avoient rendu un grand service, en le corrigeant de ses défauts à force de les lui reprocher. Un prisonnier l'ayant blâmé hardiment, sur le point qu'il étoit d'être vendu ; *Qu'on mette cet homme en liberté*, dit-il, *j'ignorois qu'il fût de mes amis.*

Sa modération.

On le pressoit de chasser un honnête homme qui lui faisoit des reproches. *Voyons auparavant*, répondit-il, *si nous ne lui en avons pas donné sujet.* Ce hardi censeur étoit pauvre : il le secourut ; les reproches se changèrent en louanges, et Philippe dit alors avec beaucoup de sagesse, qu'*il dépend des princes de se faire aimer ou haïr.* J'ajouterois volontiers que se faire aimer, est pour eux la chose la plus facile.

Sa justice.

Une femme qu'il avoit condamné au sortir d'un grand festin, s'écria qu'elle en appelloit *à Philippe à jeun.* Il examina de nou-

veau l'affaire, et répara son injustice. Une autre femme du peuple, renvoyée de jour en jour, sous prétexte qu'il n'avoit pas le tems de lui donner audience, lui dit enfin. *cesse donc d'être roi.* Il la satisfit sur le champ, et fut, désormais plus exact au premier devoir de la royauté.

Mépris injuste que Démosthène témoignoit pour lui.

Tel étoit ce prince dont Démosthène parloit en termes si méprisans. Où est, « disoit-il, l'indi» gnation que vous faites éclater » au sujet de Philippe, qui loin » d'être grec, de tenir aux Grecs » par aucun endroit, loin même » d'avoir une origine illustre par» mi les barbares, est un misé» rable macédonien, sorti d'un » lieu d'où il ne vint jamais un » bon esclave * ? » On reconnoît ici la vanité athénienne. Philippe se montroit bien supérieur, lorsque plaisantant sur l'usage absurde d'élire chaque année dix généraux, il disoit : *Je n'ai pu en toute ma vie trouver qu'un seul*

---

* IVe. Philip. *traduction de d'Olivet.*

général, (Parmenion) *mais les Athéniens en trouvent à point nommé dix tous les ans.*

CHAPITRE III.

Règne d'Alexandre jusqu'à la bataille d'Arbelles.

Jeunesse d'Alexandre, présage de grandes choses.

POUR remplacer Philippe, il falloit un Alexandre. La jeunesse de ce dernier annonçoit de grandes choses. Les leçons de son père jointes à celles d'Aristote *, avoient formé son génie à la politique, à la guerre, à la philosophie et aux lettres. Son goût pour l'Illiade d'Homère étoit le goût d'un héros. Sa passion pour la gloire étoit éclairée sur le genre de gloire qui lui convenoit; et ses amis lui demandant, s'il ne disputeroit pas le prix des jeux

Sa passion pour la gloire.

* Il disoit être *redevable à l'un de vivre, et à l'autre de bien vivre.* Ce n'étoit pas reconnoître tout ce qu'il devoit à son père. Mais il étoit jaloux de la gloire de Philippe; et se souvenoit de son divorce avec Olympias.

olympiques, dont Philippe avoit été trop jaloux, il répondit, qu'*il le feroit sans doute, s'il devoit avoir des rois pour antagonistes.*

Son entretien avec des ambassadeurs de Perse.

Rien ne dévoilà mieux son caractère et son ame, que la manière dont il entretint un jour des ambassadeurs du roi de Perse. Au lieu de les questionner sur les merveilles de la pompe asiatique, objet de la curiosité de tant d'hommes faits, il s'informa du chemin de la haute Asie, de la distance des lieux, des forces de la nation, de la nature du gouvernement, de la conduite du monarque. On raconte que les ambassadeurs tout étonné se disoient entre eux: *Ce jeune prince est grand : le nôtre est riche.* Les esprits pénétrans pouvoient à ces traits présager ses entreprises et sa grandeur.

Son ambition.

Il ne dissimuloit pas l'ambition dont il étoit dévoré. A la nouvelle de quelque action d'éclat ou de quelque exploit de Philippe: *Mon père prendra tout*, disoit-il à ses amis, *et ne nous laissera rien à faire.* De pareils hommes sont ou la gloire ou le fléau du genre humain, selon qu'ils em-

ploient bien ou mal leurs talens e leur pouvoir.

Avant J. C. 336. On le méprise, et il se rend redoutable.

Lorsqu'Alexandre monta sur le trône, âgé de vingt ans, tous les peuples soumis par son père crurent être libres. Les barbares prirent aussi-tôt les armes. Démosthène, plus expert dans l'art de convaincre, que dans celui de connoître les hommes, anima les Grecs à se réunir contre *un enfant, un imbécille*, (c'est ainsi qu'il l'appeloit) dont la foiblesse mettoit en danger son propre royaume. Les Macédoniens, effrayés de ces mouvemens, conseilloient au jeune prince d'employer les voies d'insinuation et de douceur. Il jugea devoir plutôt atterrer ses ennemis par des coups d'éclat. Les Triballes, les Illyriens, les Thraces, les Gètes, et d'autres barbares, furent punis de leur audacieuse imprudence. Le vainqueur fondit sur la Grèce, après cette essai de fermeté et de courage.

Il détruit Thèbes.

Thèbes avoit massacré une partie de la garnison macédonienne. Il se présente devant ses murs; il offre le pardon, pourvu qu'on

lui livre les coupables ; il défait les Thébains malheureusement obstinés, prend la ville, l'abandonne au pillage et la détruit. Il conserva la liberté aux prêtres, et aux descendans du fameux poëte Pindare ; mais environ trente mille citoyens furent vendus. Terrible punition de la révolte !

Courage d'une femme de Thèbes.

Timoclée, dame de Thèbes, ayant été violée par un capitaine, voulant venger son honneur, conduisit ce brutal à un puits, où elle avoit, disoit-elle, jeté son argent et ses joyaux. Il s'approche du puits ; la courageuse femme l'y précipite, et l'accable de pierres. Alexandre, loin de la punir, lui accorda la liberté.

Il pardonne à Athènes.

Athènes, tremblante à la nouvelle des malheurs de Thèbes, envoya demander la paix. Démosthène étoit de l'ambassade. La peur le saisit en chemin : il se sépara de ses collègues. Quel contraste de ses sentimens avec ses discours ! Alexandre, qui vouloit d'abord qu'on remît entre ses mains dix orateurs, des plus ardens contre lui, se contenta du bannissement de Caridème : il signala sa clé-

mence envers Athènes, comme il avoit signalé sur Thèbes sa vengeance.

Il se fait déclarer généralissime contre les Perses.

Maître de la Grèce en une seule campagne, il assemble à Corinthe les députés de toutes les villes, leur propose le grand dessein de subjuguer l'empire des Perses, et se fait nommer généralissime de cette expédition. Philippe étoit à peine parvenu jusques-là dans tout son règne. Les principaux citoyens, et même les philosophes, vinrent alors le féliciter. Diogène le cynique ne paroissant point, il fut curieux d'aller voir un homme si singulier, qui affectoit le mépris de tout ce que les autres recherchent. Il fut témoin de son altière indépendance au sein de la pauvreté, et ne put s'empêcher de dire : *Si je n'étois Alexandre, je voudrois être Diogène.*

Il visite Diogène.

Préparatifs de l'expédition de Perse.

De retour en Macédoine, il hâta les préparatifs et le départ. Il refusa de se marier, pour ne pas perdre le tems à des noces. Il prodigua les largesses aux officiers, dont l'attachement lui étoit si nécessaire. Un d'eux lui demanda ce qu'il se réservoit donc

L'espérance, répondit-il. Antipater fut chargé de garder la Macédoine avec environ treize mille hommes. L'armée du roi étoit de trente cinq mille seulement, mais excellentes troupes, sous les ordres de vieux capitaines. Il partit, sans autres fonds pour la guerre, que soixante et dix talens, avec des vivres pour un mois.

Témérité de cette entreprise.

Selon toutes les règles de la prudence, c'étoit une folle témérité que d'entreprendre ainsi la conquête de l'Asie. Un revers pouvoit causer la perte de la Macédoine. Mais Alexandre comptoit sur sa fortune, et sur la foiblesse du monarque dont il vouloit envahir le trône, sous prétexte de venger la Grèce tant de fois insultée par les Perses.

État de l'empire de Perse.

Depuis long-tems l'empire de Cyrus menaçoit ruine. Aux inconvéniens inséparables d'une excessive étendue, se joignoient tous les vices du gouvernement, l'esclavage des peuples et la dépravation des princes. Les satrapes, trop éloignés de la cour, étoient presque autant de rois indépendans. Une multitude de peuples,

qui n'avoient de commun que la servitude, formoient un corps sans harmonie, toujours prêt à se dissoudre. Le grand roi n'étoit qu'un despote amolli, dans une cour pleine de crimes, où les intrigues des femmes et des eunuques préparoient sans cesse des révolutions, et devenoient les grandes affaires d'état.

Ochus, tyran assassiné.

Après la mort d'Artaxerxès Mnémon, Ochus; son fils et son successeur, souillé du sang de deux frères, avoit fait enterrer vive sa sœur Ocha, dont il avoit épousé la fille. Sa fureur insatiable s'étoit exercée sur toutes les têtes les plus illustres. La Phénicie et l'Egypte se révoltèrent. Sidon fut brûlée par ses propres citoyens; l'Egypte vaincue essuya d'horribles barbaries : elle vit ses dieux insultés et ses archives enlevées des temples. Bagoas, eunuque égyptien, devenu le confident et le ministre d'Ochus, vengea quelque tems après sa patrie, par le meurtre de ce tyran. Il lui donna pour successeur Arsès, un des fils du roi, et l'assassina bientôt.

Darius-Codoman.

A la place d'Arsès, il mit Da-

rius-Codoman, prince de la maison royale, qu'il auroit de même assassiné, si Darius n'avoit prévenu son dessein en le punissant à propos. Ce prince, avec de bonnes qualités, manquoit de politique et de courage. Ses fautes contribuèrent au succès du roi de Macédoine; mais il est de fatales circonstances, où les fautes paroissent inévitables même pour des hommes supérieurs.

Avant J. C. 334. Alexandre en Asie.

Bientôt Alexandre passe l'Hellespont. Arrivé en Phrygie, il honore le tombeau d'Achille; il témoigne envier le double bonheur de ce héros, d'avoir eu pendant sa vie un ami fidèle, et après sa mort un chantre admirable, un Homère. Plein de l'enthousiasme qu'inspire la gloire des grands hommes, il passe le Granique en présence de l'armée ennemie et la met en fuite. Cette action hasardeuse, outre qu'elle convenoit à l'impétuosité de son courage, lui parut nécessaire pour inspirer la terreur aux Perses. Il savoit que l'opinion décide souvent du succès, et que tout dépend quelquefois du premier pas.

Sagesse conseils de Memnon, qui ne sont point suivis par les Perses.

Si l'on s'étoit réglé sur l'avis de Memnon de Rodes, le meilleur général de Darius, on auroit évité le combat; et en ruinant le pays, on auroit affamé les Grecs, dont l'armée manquoit de provisions. Le satrape de Phrygie s'y opposa pour épargner les terres de sa province. Sans lui, Alexandre échouoit infailliblement. A quoi tient le sort des empires ! un conseil peut les perdre ou les sauver. Memnon conseilla ensuite à son maître de porter la guerre en Macédoine, pour obliger le vainqueur d'aller défendre ses propres états : projet d'autant plus judicieux, que Sparte, et d'autres peuples de la Grèce, desiroient la ruine du Macédonien. Darius l'approuva, et chargea de l'exécution Memnon lui-même. Mais ce général ayant péri au siége de Mitylène, sa mort fit abandonner le seul moyen qui restât d'éloigner l'orage.

Alexandre prend Tarse.

Déjà l'Asie-Mineure étoit soumise, quoique Memnon eût défendu en personne Milet et Halicarnasse. Alexandre avoit envoyé la plus grande partie de la flotte,

soit que la dépense en fût trop considérable, soit pour mettre ses soldats dans la nécessité de vaincre ou de périr. Ses rapides succès justifièrent cette hardiesse. Revenant de la Cappadoce vers Tarse, il franchit les défilés étroits de la Cilicie, que l'ennemi abandonna sans oser l'attendre, quoiqu'on pût l'y accabler à coups de pierres. Il s'empara de toutes les richesses de Tarse, avant qu'elles fussent consumées par le feu : les Perses commençoient à brûler la ville.

Sa maladie et sa force d'ame.

C'est là qu'après s'être baigné, couvert de sueur, dans le Cydnus, il eut une maladie mortelle, dont son médecin Philippe le guérit. Parménion, un de ses principaux capitaines, trompé par des rapports infidèles, lui avoit écrit que ce médecin étoit corrompu, et devoit l'empoisonner. L'avis étoit faux, mais capable de l'agiter cruellement. Il montra la lettre à Philippe, et avala en même tems une potion qu'il lui présentoit. *La seule grace que je vous demande*, lui dit le médecin, *est de calmer votre esprit : votre*

guérison me justifiera. Alexandre étoit perdu, s'il avoit eu l'ame moins ferme. La crainte ou la défiance l'auroit tué : son courage d'esprit le sauva.

Avant J.C. 332.

Imprudence de Darius.

Darius s'avançoit imprudemment pour combattre. Au lieu d'attendre les Grecs, comme on le lui conseilloit, dans les vastes plaines d'Assyrie, où il auroit pu déployer contre eux toutes ses troupes, il entra en Cilicie par le pas d'Amanus, et s'engagea dans un défilé, où la plus grande partie de son armée ne pouvoit agir. Les despotes souffrent impatiemment tout conseil qui mortifie leur orgueil. Charidème, athénien réfugié en Perse, avoit été mis à mort pour en avoir donné un, qu'on auroit dû suivre.

Bataille d'Issus.

La bataille d'Issus confondit bientôt la présomption du grand-roi. Il apprit, à ses dépens, qu'une armée innombrable, mal disciplinée et plus mal conduite, n'est rien contre d'excellens soldats commandés par un héros. Trente mille Grecs qu'il avoit à sa solde, pouvoient seuls disputer la victoire. Alexandre les enfonça, après

après avoir dissipé le reste. Darius montra du moins de la valeur et ne prit la fuite qu'après avoir vu les chevaux de son char percés de coups. On fait monter sa perte à cent dix mille hommes ; mais Quinte-Curce réduit celle des Macédoniens à quatre cent cinquante.

Observations sur les historiens d'Alexandre.

Nous devons observer ici combien cet auteur élégant est peu digne de foi. Ses descriptions et ses harangues étudiées suffiroient pour inspirer de la défiance ; elles tiennent plus du roman que de l'histoire.

Quinte-Curce peu croyable.

Outre ce défaut essentiel, on trouve dans son livre des erreurs palpables. En décrivant, par exemple, la marche pompeuse de Darius, qu'on prendroit pour une fête, il fait paroître un char consacré à Jupiter, et il orne le char du roi des statues qui représentent les dieux ; comme si les Perses avoient connu Jupiter ; comme s'ils n'avoient pas eu en horreur l'idolâtrie. Il est étrange que Rollin ait copié Quinte-Curce, dans un siècle éclairé par la critique, et dans un ouvrage destiné à de solides instructions.

Arrien plus judicieux.

Parmi les contradictions fréquentes des historiens d'Alexandre, le bon sens d'Arrien devroit toujours prévaloir, quand on ne sauroit pas d'ailleurs qu'il a écrit d'après Ptolémée et Aristobule, capitaines d'Alexandre même. Il rapporte la visite que fit le vainqueur aux princesses, ses prisonnières ; la méprise de Sysigambis, en se jetant aux pieds d'Héphestion, qu'elle prit pour le roi de Macédoine, dont il étoit le favori ; les belles paroles de ce roi : *Non, ma mère, vous ne vous êtes point trompée ; car il est aussi Alexandre.* Mais sans assurer le fait, comme les autres historiens, il se contente de dire, « qu'il y a dans ce trait tant de » dignité, que nous devons, si- » non le croire, du moins en sou- » haiter la certitude. »

Aventure d'Abdolonyme, probablement fabuleuse.

Arrien ne parle point d'Abdolonyme, qu'Alexandre tira de son jardin pour le faire roi de Sidon. Un fait si remarquable lui auroit-il pu échapper ? Son silence est une preuve négative, d'autant plus forte, que les auteurs qui en parlent se contredisent entre eux. Les

paroles que Quinte-Curce met dans la bouche d'Abdolonyme, n'en sont pas moins instructives. Alexandre lui demandant avec quelle patience il a supporté la misère : *Plaise aux dieux*, répondit-il, *que je puisse soutenir la royauté avec la même force ! Ces mains ont fourni à tous mes desirs : sans rien avoir, rien ne m'a manqué.*

Trésors de Darius, pris à Damas.

Je reviens à la suite de l'histoire, dont il falloit s'écarter quelques momens pour éviter les écueils où nous exposent d'infidèles historiens. Alexandre, après la bataille d'Issus, passe en Syrie. Parménion s'empare de Damas, où les trésors de Darius étoient renfermés. On raconte qu'il s'y trouva de quoi charger de butin sept mille bêtes de somme : qu'il y avoit trois cent vingt-neuf concubines du roi de Perse, et quatre cent quatre-vingt-douze officiers destinés à son luxe et à ses plaisirs ; équipage de guerre, qui seul pouvoit annoncer une défaite. Darius écrivit au vainqueur avec fierté, pour lui redemander sa mère, sa femme et ses enfans,

et pour l'exhorter à finir une guerre injuste. La réponse fort différente dans Arrien et dans Quinte-Curce, respire l'orgueil de la victoire : Alexandre y parle en souverain de l'Asie, et veut être reconnu pour tel.

Alexandre marche vers Tyr, au lieu de poursuivre Darius.

Il auroit dû poursuivre l'ennemi, sans lui donner le temps de respirer. Au lieu de prendre ce parti, il marche vers Tyr; il demande à y entrer pour faire un sacrifice à Hercule. Les Tyriens soupçonneux lui ferment leurs portes; la colère lui inspire le dessein de les forcer. D'autres raisons l'invitoient à cette grande entreprise. Il vouloit se rendre maître de la mer, soit pour conquérir l'Egypte, soit pour contenir les Grecs, dont il avoit sujet de se défier ; car on avoit trouvé à Damas des ambassadeurs de Sparte, d'Athènes et de Thèbes, chargés d'une négociation avec les Perses. Ce conquérant leur donnoit alors plus d'inquiétude que le grand-roi.

Siége et prise de Tyr.

La nouvelle Tyr, bâtie dans une île vis-à-vis de l'ancienne, paroissoit imprenable sans flotte. Alexan-

dre, qu'aucun obstacle ne rebutoit, entreprend de joindre l'île au continent par une chaussée. Des travaux infinis avancent l'ouvrage ; mais les Tyriens et les flots le détruisent. On recommence avec ardeur. Les Sidoniens et d'autres peuples, qu'Alexandre avoit traités favorablement, lui procurent enfin des vaisseaux. Il presse le siége. Toutes sortes de machines de guerre sont employées de part et d'autre. Assiégeans et assiégés signalent également leur habileté et leur courage. Après sept mois de résistance, la ville fut prise d'assaut. Environ huit mille Tyriens furent égorgés ; les prisonniers au nombre de trente mille furent vendus, et le conquérant fit son sacrifice à Hercule sur les ruines de Tyr.

Récit de Josephe sur le voyage d'Alexandre à Jérusalem.

Selon Josephe, l'historien des Juifs, il marcha ensuite à Jérusalem, résolu de la traiter de même ; parce qu'elle lui avoit refusé des vivres, sous prétexte du serment qu'on avoit prêté au roi de Perse. Le grand prêtre Jaddus s'avança vers lui en habits pontificaux. Alexandre, frappé à sa vue,

se prosterna pour adorer le nom de dieu, qu'il portoit écrit sur une lame d'or; il assura que ce même pontife lui étoit autrefois apparu en songe, et lui avoit promis la conquête de l'Asie. Un fait si merveilleux devroit être confirmé par quelque autre témoignage. L'écriture n'en parle point, non plus que les historiens profanes, qui cependant ont débité bien d'autres prodiges.

Prise de Gaza. La ville de Gaza, vaillamment défendue par Bétis, ayant succombé sous les efforts d'Alexandre, il y donna un spectacle de barbarie, qui suppose des mœurs étrangement dénaturées par la fortune. Dix mille hommes passés au fil de l'épée, tout le reste vendu, même les femmes et les enfans; le brave Bétis attaché par les talons à un char, et traîné autour de la ville jusqu'à ce qu'il expire dans ce tourment : voilà les atrocités dont le vainqueur souille son triomphe, en se glorifiant d'imiter Achille.

Alexandre en Egypte. Après cette expédition, il passa en Egypte, et y fut reçu avec joie. Les Perses s'y étoient rendus odieux, sur-tout en méprisant la

religion du pays. Il permit aux Egyptiens de vivre selon leurs coutumes et leurs lois : c'étoit le moyen de leur faire aimer son empire.

Une folle vanité le conduisit au temple de Jupiter Ammon, à travers des sables brûlans, où cinquante mille hommes de l'armée de Cambyse avoient été ensevelis. Tous les historiens assurent qu'il s'en tira par une espèce de miracle. Il vouloit, dit-on, être reconnu pour fils de Jupiter; l'oracle lui en donna le titre; car qui pouvoit lui résister ? Mais sa mère Olympias lui écrivit en plaisantant, de ne la point brouiller avec Junon. Il fonda en Egypte la ville d'Alexandrie, qui devint célèbre de jour en jour, entreprise digne d'un grand homme, et plus glorieuse sans doute que la sacrilège flatterie du prêtre de Jupiter.

Il va au temple de Jupiter Ammon.

Alexandrie, bâtie par son ordre.

CHAPITRE IV.

Bataille d'Arbelles. — Fin du règne d'Alexandre. — Mort de ce prince.

Alexandre rejete les offres de Darius.

LA fortune est un poison terrible pour les ames : on en vit d'étranges effets dans un héros, qui sembloit destiné à faire l'admiration de l'univers. Darius, par une seconde ambassade, avoit offert à Alexandre dix mille talens, sa fille en mariage, avec tous les pays situés entre l'Euphrate et l'Hellespont. La sagesse ne permettoit pas de balancer. Parménion dit qu'il accepteroit ces offres s'il étoit Alexandre. *Et moi aussi*, répliqua le roi, *si j'étois Parménion*. Il les rejeta avec dédain ; voulant tout avoir, et s'exposant ainsi à tout perdre. Quinte-Curce lui fait dire que *le monde ne peut souffrir deux soleils*, *ni deux maîtres*. Mais ce sont les paroles d'un déclamateur, qui enfle tout pour briller.

Avant J. C. 331.

Darius eut le tems de rassembler sept ou huit cent mille hommes.

Alexandre, toujours accompagné de la fortune, passa l'Euphrate et le Tigre sans obstacle, et se présenta devant l'ennemi. Il mettoit sa confiance en la valeur de ses troupes. Le conseil que lui donna Parménion, d'attaquer pendant la nuit, lui auroit fait perdre cet avantage. Il répondit avec autant de prudence que de grandeur d'ame, qu'il ne lui convenoit pas de dérober la victoire. La fameuse bataille d'Arbelles mit le comble à ses succès. L'aile gauche que commandoit Parménion fut en danger; la cavalerie de Darius pilloit déjà le camp: Alexandre, vainqueur de l'autre côté, envoya ordre à Parménion de ne point s'inquiéter du bagage, et de ne penser qu'à vaincre. Cet ordre produisit le meilleur effet; bientôt la victoire fut complète. Arrien compte près de trois cent mille morts de l'armée ennemie, et moins de douze cents dans celle des Macédoniens. Parmi une infinité d'hommes, Darius avoit très-peu de soldats. Ce fut la cause de ses malheurs. Le courage ne lui manqua point dans l'action; mais il fut entraîné par la fuite de l'armée.

Bataille d'Arbelles

Mort de Darius.

On ne peut refuser des louanges, non plus que de la piété, à ce prince malheureux, victime de l'ambition d'autrui, généreux, pacifique, et réduit au sort que méritent les tyrans. Après avoir passé une rivière en fuyant, il refuse d'en rompre le pont, et de conserver sa vie aux dépens de celle de ses sujets, qu'il laisseroit exposés au fer des ennemis. Trahi ensuite par Bessus, un de ses satrapes, il refuse de confier la garde de sa personne aux Grecs qui lui étoient attachés, de peur de déshonorer les Perses. Toujours poursuivi par Alexandre, assassiné pas Bessus, il meurt, en chargeant un Macédonien, (s'il faut en croire Plutarque,) de remercier son ennemi des bontés qu'il avoit eue pour sa mère, sa femme et ses enfans.

Qualités de ce prince.

Les Macédoniens corrompus par leurs conquêtes.

Babylone, Suse, Persépolis, Ecbatane, étoient déjà entre les mains du conquérant. Les richesses immenses qu'il y trouva corrompirent bientôt ses troupes ; et l'incendie du palais de Xerxès, à Persépolis, doit être regardé comme un prélude des excès où il alloit se plonger lui-même. Arrien ne dit

mot de la courtisane Thaïs, qui, selon d'autres écrivains, lui inspira cette barbarie dans une partie de débauche, pour venger la Grèce des maux que les Perses lui avoient causés.

Excès d'Alexandre.

A peine désormais trouvera-t-on quelques vestiges des sentimens vertueux, dont il avoit donné tant de preuves. La débauche, la cruauté, l'ingratitude, ternissent toute sa gloire. Il passe les jours et les nuits dans les festins, lui qu'on avoit vu auparavant ne vouloir d'autres cuisiniers que l'exercice et la sobriété. Il affecte le luxe, les ornemens de ces rois de Perse, si méprisables à ses yeux. Il dédaigne l'habillement et les mœurs des braves Macédoniens, instrumens de ses victoires. Il veut se faire adorer, et il s'expose aux murmures et à la révolte.

Conspiration dans le camp.

Une conspiration se trame dans son camp. Philotas, fils de Parménion, en est averti, et néglige d'en parler, parce qu'il la croit fausse : Philotas est livré au supplice comme un traître. Son véritable crime étoit d'avoir blessé l'orgueil du roi par une fierté imprudente. L'illustre Parménion, si estimé de Philip-

Mort de Parménion et de son fils.

pe, et sans lequel Alexandre n'avoit rien exécuté de considérable, est assassiné par l'ordre du roi, apparemment de peur qu'il ne venge son fils. Telle étoit cependant l'admiration des soldats pour Alexanare, qu'il désarmoit d'une parole les séditieux.

Nouveaux exploits. Il pousse ses conquêtes dans la Bactriane et dans la Sogdiane. Bessus y avoit pris le titre de roi : il est puni de ses crimes. Les Scythes sont battus, malgré leur réputation d'invincibles. Je supprime une infinité de détails, en observant que les fleurs, dont Quinte-Curce les a chargés, dégradent la dignité de

Fable des Amazones. l'histoire. Il raconte que Thalestris, reine des Amazones, fit un long voyage par le desir de connoître le conquérant, et d'avoir de sa postérité; se croyant digne, lui dit-elle, de lui donner des héritiers. L'existence des Amazones est plus que douteuse, et le récit de l'historien n'est qu'une fable.

Meurtre de Clitus. Ce qui nous intéresse davantage, ce qui est une grande leçon pour tous les hommes, c'est l'affreux spectacle que presente le meurtre de Clitus. Ce vieux officier, chéri

du roi qu'il avoit sauvé dans un combat, conservoit la fière liberté des anciennes mœurs. Un festin, où il la poussa trop loin, fut l'occasion de sa mort. Alexandre dans la chaleur du vin, s'étant mis à vanter ses exploits, et à déprimer ceux de Philippe son père, Clitus s'oublia jusqu'à l'offenser par des traits d'indignation et de mépris. L'orgueilleux monarque le tue d'un coup de javeline. Les remords, le désespoir suivent de près cette action; mais les courtisans viennent à bout de les dissiper. On décida, par un décret, que le meurtre de Clitus étoit un état de justice; et dès-lors la liberté fut presque anéantie dans tous les cœurs.

Callisthène puni pour avoir dit la vérité.

Les Macédoniens cependant ne s'abaissoient pas, comme d'autres Grecs rampant, jusqu'à prostituer au roi les honneurs divins. Un courtisan leur ayant proposé de le faire, Callisthène, philosophe courageux et inflexible, le réfuta par un discours plein de vérité, dans lequel Alexandre ne trouva qu'un esprit de révolte. Callisthène éprouva bientôt sa vengeance. On le supposa complice d'une conspiration,

dont l'auteur, Hermolaüs, avoit eu des liaisons avec lui. On le jetta dans un cachot sans aucune preuve, et il mourut pour ce crime imaginaire, laissant au roi la honte éternelle d'une injustice méditée.

Avant J. C. 327. Ambition excessive d'Alexandre.

Si Alexandre avoit eu la politique et la prudence de son père, il auroit cherché moins à étendre ses conquêtes qu'à les affermir, et n'auroit embrassé que ce qui peut être retenu par la force humaine. Mais plus la fortune le favorisoit, plus il se livra au délire de l'orgueil. Les bornes de la monarchie de Cyrus lui parurent trop étroites : il s'imagina devoir marcher sur les pas d'Hercule et de Bacchus; il entreprit de subjuguer l'Inde. Nous ne le suivrons point dans sa marche. Les dangers qu'il essuya, ajouteroient peu de chose à l'idée que nous avons prise de sa valeur. Taxile, un des rois du pays, vint le trouver de lui-même, et lui tint, selon Plutarque, ce discours très-singulier : « Qu'avons-nous besoin » de nous battre, Alexandre, si » vous ne prétendez pas nous ravir » notre eau et notre nourriture, » les seules choses pour lesquelles

Il veut conquérir l'Inde.

Discours de Taxile.

» des hommes sensés doivent en » venir aux armes ? Quant à ce » qu'on nomme richesses, si j'en » ai plus que vous, je suis prêt à » vous en faire part ; si j'en ai » moins, je consens à vous avoir » obligation. » Alexandre reçût ses présens, le combla de largesses, et lui accorda son amitié.

Porus vaincu.

Mais Porus, autre roi indien, plus fier et plus courageux, se disposoit à repousser le conquérant. Celui-ci passe l'Indus, arrive au bord de l'Hydaspe, au-delà duquel l'attendoit Porus avec une nombreuse armée. Il trompe l'ennemi par un stratagème; il traverse heureusement ce grand fleuve; il défait les Indiens, malgré leurs éléphans et le courage de leur roi. Vainqueur, il ordonne d'épargner ce prince, qui se défendoit en héros. On le lui amène; il lui demande comment il veut être traité? *en roi*, répond Porus. *J'y consens pour l'amour de moi-même*, réplique Alexandre. Il tint parole, et y gagna un fidèle allié.

Alexandre obligé de revenir, visite l'Océan

Après des fatigues et des exploits incroyables, obligé de revenir sur ses pas, les troupes refusant de le

suivre dans ces pays inconnus, il s'embarqua sur l'Indus pour voir l'Océan. Le flux et le reflux épouvanta les pilotes, qui ignoroient ce phénomène. Il visita deux petites îles, afin de pouvoir se vanter d'une expédition inouie. C'est tout ce qu'il remporta de cette entreprise sur l'Inde.

Réflexions sur ses conquêtes.

S'il est vrai, comme on le dit, qu'Alexandre s'écria en passant l'Hydaspe : *O Athéniens, croiriez-vous que je m'exposasse à tant de périls pour mériter vos louanges?* s'il désiroit de se survivre quelque tems à lui-même pour être témoin de l'impression que feroit la lecture de son histoire; la raison devoit lui apprendre à s'immortaliser par d'utiles monumens, et à préférer une gloire solide au vain bruit d'une renommée, qui éternise le blâme comme les éloges. Erostrate avoit brulé le temple d'Ephèse pour rendre son nom immortel : un conquérant destructeur n'étoit-il pas un autre Erostrate?

Ce qu'il fit en Perse à son retour

De retour en Perse, il s'efforça de remédier aux désordres, que son absence avoit occasionnés. Il punit des gouverneurs corrompus;

il réprima des séditions de troupes : il épousa deux princesses du sang royal ; et pour unir les deux peuples, il engagea les Macédoniens à de semblables alliances. On le vit descendre encore jusqu'à l'Océan par le fleuve Eulée ; il forma de nouveaux projets de conquêtes, entreprit de nouvelles courses ; mais il touchoit au terme fatal. La mort d'Héphestion son favori *, causée par un excès de vin, ne l'avoit pas rendu plus tempérant et plus sage : il mourut de la même manière, à Babylone, âgé de trente-trois ans. On dit que ses capitaines lui demandant à qui il laissoit l'empire, il répondit, *au plus digne* ; et ajouta qu'il prévoyoit qu'on lui feroit de sanglantes funérailles. Tant de conquêtes n'aboutirent, en effet, qu'à des guerres civiles, et

Avant J. C. 323. Sa mort

* *Héphestion aime Alexandre*, disoit ce prince ; *et Cratère aime le roi.* Cratère étoit un courtisan vertueux, qui conserva les mœurs macédoniennes, et qui avoit à cœur la véritable gloire de son maître. Aussi l'employoit-on à traiter avec les Macédoniens, tandis qu'Héphestion traitoit avec les Perses.

qu'au déchirement inévitable d'un empire, beaucoup trop vaste pour rester entre les mains d'un seul homme.

Faux bruits de poison.

Les bruits de poison, répandus quelques années après la mort d'Alexandre, étoient, comme l'observe Plutarque, des fictions de gens qui s'imaginoient devoir ajuster *un dénouement tragique à ce grand drame.* Sa maladie avoit duré trente jours; le journal en existoit. Le même auteur observe qu'il étoit entré à Babylone, en bravant les prédictions sinistres des Chaldéens; et que, néanmoins les terreurs de la superstition le saisirent dans la maladie, au point que le palais fut bientôt rempli de prêtres et de devins. Tant les esprits forts sont quelquefois abattus par le danger.

Foiblesse superstitieuse.

Les passions avoient corrompu Alexandre

Alexandre est une grande leçon pour les hommes et pour les rois. Ils y voient tout ce que peut l'ivresse de la fortune sur une ame généreuse, magnanime, qui auroit servi de modèle aux héros, si le vice ne l'avoit pas infectée. Ce passage rapide du bien au mal, de la sagesse à la folie, de la modération à la

fureur, de la gloire à l'opprobre, fera trembler l'homme raisonnable, au bord de l'abîme que creusent les passions. Le héros macédonien méritoit en partie la réponse de ce pirate, auquel il demanda quel droit il avoit d'infester les mers : *le même que toi d'infester le monde. Mais on m'appelle brigand, parce que je le fais avec un petit navire ; et l'on te nomme conquérant, parce que tu le fais avec une flotte.*

Je ne dois pas dissimuler que le célèbre Montesquieu est le panégyriste d'Alexandre. « S'il est vrai, » dit-il, que la victoire lui donna » tout, il fit aussi tout pour se procurer la victoire. Dans le commencement de son entreprise, il » mit peu de chose au hasard : » quand la fortune le mit au dessus » des événemens, la témérité fut » quelquefois un de ses moyens... » Il résista à ceux qui vouloient » qu'il traitât les Grecs comme » maîtres, et les Perses comme esclaves : il ne songea qu'à unir les » deux nations, et à faire perdre » les distinctions du peuple conquérans et du peuple vaincu..... » il prit les mœurs des Perses, pour

Eloge de ce prince, par Montesquieu.

» ne pas désoler les Perses en leur
» faisant prendre les mœurs des
» Grecs..... Il sembloit qu'il n'eût
» conquis que pour etre le monar-
» que particulier de chaque nation,
» et le premier citoyen de chaque
» ville..... Sa main se fermoit pour
» les dépenses privées; elle s'ou-
» vroit pour les dépenses publi-
» ques. Falloit-il régler sa maison?
» c'étoit un Macédonien. Falloit-il
» payer les dettes de ses soldats,
» faire part de sa conquête aux
» Grecs, faire la fortune de chaque
» homme de son armée? il étoit
» Alexandre. Il fit deux mauvaises
» actions : il brûla Persépolis, et
» tua Clitus. Il les rendit célèbres
» par son repentir, de sorte qu'on
» oublia ses actions criminelles,
» pour se souvenir de son respect
» pour la vertu *. »

Il mérite plus de blâme que d'éloges. Quelque imposant que soit le nom de Montesquieu, la plupart de ces idées paroissent plus ingénieuses que solides. Le génie d'Alexandre étoit vaste sans doute; mais la fougue de son ambition

* Esprit des Lois, *liv.* 10, *chap.* 14.

étoit peu capable d'un système de prudence. Il réussit toujours ; mais il eut souvent besoin d'un bonheur qu'on ne peut se promettre sans témérité. Il subjugua les Perses, que le despotisme de leurs rois avoit préparés à un autre joug ; mais il lassa la patience des Macédoniens, malgré l'enthousiasme que leur inspiroient ses victoires. La fondation de plusieurs villes en différens pays, surtout d'Alexandrie en Egypte, prouve qu'il avoit de grandes vues, mais ces villes, dit M. l'abbé de Mably, « il ne les regar» doit que comme les trophées que » les Grecs avoient coutume d'éle» ver dans les lieux où ils avoient » gagné une bataille. « Sa continence, son respect pour la famille de Darius, lui font beaucoup d'honneur ; mais peut-on douter que la suite de sa vie n'ait terni entièrement l'eclat de ces premières vertus ? Enfin, s'il méditoit de porter la guerre en Afrique, en Sicile, en Espagne, après avoir conquis l'Inde jusques près du Gange ; n'est-ce pas une preuve qu'il ne connut point les bornes où doivent se renfermer les entreprises humaines ?

Il fit plus de mal que de bien.

Estimons les choses par leur utilité réelle. Louons Alexandre d'avoir voulu dessécher les marais de la Babylonie, et creuser à Babylone un bassin pour une flotte nombreuse; louons ses projets de marine et de commerce; mais avouons qu'il fit beaucoup plus de mal que de bien, non-seulement aux peuples vaincus, mais à ses propres sujets qu'il laissa en proie à la discorde. Son empire fut bientôt divisé; sa famille dépouillée et éteinte: il sembla n'avoir travaillé que pour la fortune de ses généraux.

Leçon qu'il reçut des Brachmanes.

Tandis qu'il parcouroit l'Inde, des Brachmanes, dit-on, le voyant passer à la tête de son armée, frappèrent tous la terre du pied. Il voulut savoir la raison de ce mouvement, concerté sans doute entre eux. Ils lui firent entendre que chaque homme ne possédoit de la terre que ce qu'il en pouvoit occuper: que sa nature n'étoit pas différente des autres, quoique l'ambition le transportât aux extrémités du monde, pour faire de mal à autrui et à lui-même; qu'enfin il mourroit et n'auroit plus que l'espace nécessaire à sa sépulture. Il prit en bonne

part cette leçon de philosophie ; mais toutes les moralités sur le néant des grandeurs humaines, échouent contre la force des passions : l'ambitieux poursuivra toujours sa chimère, tant que ses désirs lui en feront une réalité.

Projet de tailler en statue le mont Athos.

On raconte que Stasicrate, ou Dinocrate, son architecte, lui proposa un jour de tailler le mont Athos en statue, qui le représenteroit tenant de la main droite une ville, où il y auroit dix mille habitans : et versant, de la gauche, une rivière dans la mer. Alexandre répondit que c'étoit bien assez d'un prince dont le mont Athos éternisât la folie. (Il parloit de Xerxès.) L'idée gigantesque de l'artiste semble néanmoins répondre aux projets immenses du conquérant. Selon quelques écrivains, il approuva l'idée, et n'y renonça que par la difficulté de fournir des subsistances à la ville.

CHAPITRE V.

Troubles à Athènes. — Fin de Démosthène et de Phocion. — Démétrius de Phalère.

Ligue du Péloponnèse contre les Macédoniens.

PENDANT les conquêtes d'Alexandre, la Grèce, quoique dans une espèce de léthargie, se donna quelques mouvemens pour la liberté. Sparte souleva le Péloponnèse; mais Antipater, qui commandoit en Macédoine, étouffa cette ligue par une grande victoire, et ôta aux alliés toute espérance de secouer le joug.

Harpale veut corrompre les Athéniens.

Quelques années après, Harpale gouverneur de Babylone, craignant qu'Alexandre, au retour de l'expédition de l'Inde, ne le punît de ses injustices et de ses concussions, passa la mer avec cinq mille talens, se retira d'abord à Athènes, et y employa ses trésors à gagner les orateurs, dont l'ame vénale n'avoit plus guère pour mobile que l'intérêt. Il trouva Phocion incorruptible.

Ce

Ce grand homme, au sein de la pauvreté, faisant lui-même dans sa maison, avec sa femme, les fonctions ordinaires des domestiques, avoit déjà refusé cent talens d'Alexandre. *Il vous chérit comme le seul homme de bien*, lui disoient les envoyés du monarque. *Qu'il me laisse donc être tel et le paroître*, répondit Phocion; plus riche, selon la pensée de judicieux Plutarque, en pouvant se passer d'une telle somme, que le prince qui la lui donnoit. Phocion incorruptible.

Démosthène, dont l'ame foible et mercenaire dégradoit les talens, ne résista point à l'argent d'Harpale. Sa prévarication indigna le peuple; l'aréopage le condamna. Mis en prison pour le payement de l'amende, il s'évada, et fit paroître dans son exil une pusillanimité méprisable. Les Athéniens chassèrent Harpale, lorsqu'Alexandre se préparoit à venir en personne les châtier. Démosthène corrompu.

Athènes conservoit encore, malgré son abaissement, l'inquiétude, la pétulance, et la fougue qui lui avoient attiré tant de malheurs. Elle vouloit toujours être libre, Avant J. C. 323. Conduite folle des Athéniens après la mort d'Alexandre.

sans avoir la vertu ni le courage que demande la liberté. Il ne falloit qu'un transport de passion, pour lui faire prendre les armes, et qu'un revers, pour l'accabler de terreur. L'imprudence de ses démarches devoit achever sa ruine. Au premier bruit qu'Alexandre est mort, les Athéniens font éclater leur joie, ils se croient affranchis du joug de la Macédoine, ils ne respirent que la guerre et la vengeance. Les harangueurs soufflent sans cesse le feu. Le sage Phocion s'efforce en vain d'arrêter la violence de l'incendie. Il a beau dire : *Si Alexandre est mort aujourd'hui, il le sera demain, et encore après demain; nous avons le tems de délibérer avec prudence.* On ne l'écoute point, on députe à tous les peuples de la Grèce pour les engager à faire une ligue. Démosthène, encore exilé, se met en campagne, et soulève le Péloponnèse; on le rappelle glorieusement de son exil, on le comble d'honneurs, on lève l'étendard de la guerre.

Phocion ne peut les détourner de la guerre.

Il ne restoit à Antipater qu'environ treize mille combattans, tant la Macédoine étoit épuisée

Antipater les subjugue.

par les recrues qu'en avoit tirées Alexandre. Il s'avança néanmoins contre les Grecs. Il fut battu, et se renferma dans la ville de Lamia en Thessalie *, attendant que les généraux d'Asie vinssent à son secours. Léonatus, qui arriva le premier, fut tué dans une bataille. Le général athénien, Léosthène, étoit triomphant. On railloit Phocion; on lui demandoit s'il ne voudroit pas avoir exécuté de si belles entreprises? *Oui*, répondit-il, *et avoir conseillé le contraire.* Il prévoyoit les suites d'une confiance présomptueuse; il disoit, *quand cesserons-nous de vaincre?* En effet, ces commencemens de bonheur ne servirent qu'à émousser la discipline. Cratère se joignit à Antipater. Un échec atterra les alliés, ils abandonnèrent les Athéniens, pour traiter séparément. Bientôt Athènes reçut la loi. Antipater y abolit la démocratie, rétablit le gouvernement aristocratique, mit garnison dans le port de Munychia, et exigea tous les frais de la guerre.

---

* C'est de là que vient le nom de guerre *Lamaïque*.

Mort de Démosthène.

Démosthène, qui lui devoit être livré, avoit pris la fuite; et il s'empoisonna par la crainte de tomber entre ses mains. Cet orateur avoit vaincu la nature, pour acquérir la perfection de l'éloquence. Il gouverna long-tems sa patrie par le talent de la parole; mais l'enthousiasme funeste qu'il y alluma, peut-il être mis en parallèle avec la prudente politique de Phocion? et quand Rollin lui attribue *une sagacité merveilleuse qui lui montroit les événemens futurs et éloignés, comme s'ils eussent été présens*; ne diroit-on pas que la défaite de Philippe et d'Alexandre avoit vérifié ses prédictions? Les Athéniens lui érigèrent une statue avec cette inscription: *Démosthène, si tu avois eu autant de force que de jugement, jamais le Mars macédonien n'auroit dominé la Grèce.* Ils auroient mieux fait d'y mettre; *si tu avois eu autant de jugement que de génie et d'éloquence.*

La précipitation funeste aux Grecs.

Trop de précipitation fit le malheur de cette république. C'étoit une folie de s'attirer sur les bras les généraux d'Alexandre encore unis, et accoutumés à la victoire.

En attendant que la discorde les eût armés les uns contre les autres, on auroit trouvé l'occasion de combattre avec avantage; la Grèce, liguée contre des ennemis qui travailloient à s'entre-détruire, auroit pu recouvrer son indépendance. Elle se trouva sans force, quand le moment d'agir arriva.

Divisions entre les capitaines d'Alexandre.

L'empire d'Alexandre devint un vaste théâtre de guerre et de révolutions. Aridée, son frère naturel, avoit été reconnu pour son successeur, conjointement avec un fils qui venoit de naître de Roxane une des femmes du conquérant. Le premier étoit incapable de soutenir la couronne; et l'ambition ne pouvoit pas respecter les droits d'un enfant.

Perdiccas régent; ensuite Antipater.

Perdiccas, chargé de l'anneau royal et de la régence, excita la jalousie des autres capitaines, auparavant ses égaux, tous occupés de leurs projets de grandeur. Chacun, dans son gouvernement, vouloit devenir maître absolu; chacun pouvoit se former un état. Antigone, gouverneur de la Lycie, de la Pamphylie et de la grande Phrygie, plus ambitieux que les autres, fut le premier à remuer contre Per-

diccas. Il engagea dans son parti Antipater, Cratère, et Ptolémée, gouverneur d'Egypte. La guerre s'alluma. Perdiccas fut assassiné en Egypte par ses propres officiers. L'habile Ptolémée refusa la régence, qui l'auroit exposé à l'envie sans lui donner du pouvoir; elle passa entre les mains d'Antipater, dont la mort excita de nouveaux orages.

Polysperchon, nouveau régent, s'efforce de gagner les Grecs.

Cassandre fils d'Antipater, général de la cavalerie, furieux de ce que son père en mourant lui avoit préféré Polysperchon, et l'avoit seulement associé à cet ancien capitaine; voulant s'emparer par force d'une autorité qu'il regardoit injustement comme son patrimoine, forma un parti avec Ptolémée, Antigone et Séleucus. Polysperchon crut s'attacher les Grecs, en rappelant par une décret tous les exilés, en ordonnant que les villes reprissent leur ancien gouvernement, et en rétablissant la démocratie dans Athènes. Ce décret réveilla l'inquiétude des Athéniens. Ils mirent le comble à leurs anciennes injustices.

Tout devoit rendre Phocion aussi cher que respectable ; sa vertu, sa vieillesse, sa gloire, ses services. Mais il étoit partisan de l'aristocratie, qui seule pouvoit mettre un frein à la rage populaire. Il n'en falloit pas tant pour lui supposer des crimes. Les déclamateurs se déchaînent. On le soupçonne, on lui ôte le commandement de l'armée, on l'accuse de trahison, on le condamne dans une assemblée tumultueuse. Interrogé, selon la coutume, de quelle peine il se juge digne, il demande la mort, pourvu qu'on épargne d'autres accusés, suspects et innocens comme lui. Tous sont condamnés à la ciguë. Avant que de la boire, le seul ordre que Phocion donne pour son fils, c'est d'oublier l'injustice des Athéniens. Telle fut la fin d'un héros philosophe, qui réunissoit au plus haut degré la politique, la science de la guerre, le courage et la vertu ; qui, jusqu'à l'âge de plus de quatre-vingts ans, avoit servi sa patrie dans les armées et dans les conseils ; et qui, égalant Socrate en sagesse, le surpassoit par l'importance des fonctions publiques.

Phocion injustement accusé.

Sa mort.

Trait de probité de Phocion.

Citons encore deux traits de sa probité, puisque le mérite de l'histoire consiste sur-tout à proposer de grands modèles. Son gendre Chariclès ayant été appelé en justice, pour avoir reçu des sommes d'Harpale, il refusa de solliciter en sa faveur : *Je t'ai fait mon gendre*, lui dit-il, *mais pour les choses honnêtes*. Antipater qui l'aimoit et le respectoit, lui faisoit un jour quelque demande peu juste ; il lui répondit courageusement ; *Antipater ne peut avoir en moi un ami et un flatteur*. Les Athéniens érigèrent une statue à Phocion. Ces statues leur reprochoient sans cesse leurs attentats contre la vertu, et ne les corrigeoient point.

Avant J. C. 317. Cassandre impose la loi aux Athéniens.

Pendant qu'ils se livrent ainsi aux dissentions intestines, sans rien prévoir, sans mettre ordre à rien, Cassandre s'empare du port de Pirée, et leur impose des conditions de paix. Il met garnison dans la citadelle ; il rétablit l'aristocratie ; il fait élire un citoyen pour présider au gouvernement.

Sage gouvernement de Démétrius de Phalère.

On choisit Démétrius de Phalère, disciple de Théophraste, génie cultivé par les sciences. Sa probité

et ses lumières concoururent également au bien public. Il gouverna dix ans avec autant de modération que de justice, s'insinuant dans l'esprit du peuple sans le flatter, et réformant les abus sans l'aigrir. Il disoit que *le discours a autant de force dans le gouvernement, que les armes dans la guerre.* Les finances furent augmentées, la ville fût ornée d'édifices, pour l'avantage des citoyens; car Démétrius n'approuvoit point les dépenses fastueuses de Périclès, il cherchoit l'utile en tout; il réprima le luxe, qui ne servoit qu'à la vanité et à la mollesse.

Son attention à réformer les mœurs.

Son attention se tourna sur les mœurs, parce que le bonheur de la société en dépend. Il vouloit que les jeunes gens fussent formés à la vertu, plus qu'à toute autre espèce de mérite : qu'ils respectassent leurs parens dans la maison, et qu'ils se respectassent eux-mêmes étant seuls. Contenus par l'autorité paternelle, dominés par ces sentimens d'honneur, qui ne permettent pas de faire en secret ce dont on rougiroit en public, ils seroient devenus dignes de leurs an-

cêtres, si la législation pouvoit extirper en peu de tems les vices d'une nation corrompue.

Avant J. C. 306. Démétrius Poliorcète rétablit la démocratie à Athènes.

Mais tout changea bientôt de face. Démétrius Poliorcète, fils d'Antigone, se présenta quelques années après au port d'Athènes, annonçant que son père l'envoyoit délivrer les Athéniens, et leur rendre la démocratie. On le reçut avec transport; on lui prodigua les flatteries, jusqu'au titre de *dieu sauveur*. Démétrius de Phalère devint l'objet de la haine, comme s'il eût été un traître ou un tyran. On lui faisoit un crime d'avoir souffert garnison macédonienne dans la citadelle pendant dix ans. C'étoit aussi le crime de Phocion. L'un et l'autre avoient cédé à la force; jugeant d'ailleurs ce frein nécessaire pour arrêter la fougue du peuple. Les statues de Démétrius de Phalère furent renversées. Les historiens rapportent qu'on lui en avoit élevé trois cent soixante.

Démétrius de Phalère est traité indignement.

Sa retraite

Il s'étoit retiré sous la sauve garde de Poliorcète. En apprenant l'outrage fait à ses statues : *Au moins ils ne pourront pas*, dit-il, *détruire les vertus qui me les ont*

procurées. Condamné à mort par contumace, il passa en Egypte, où Ptolémée lui accorda son amitié. Là, ses travaux littéraires sur des objets de politique et de morale augmentèrent sa gloire en le consolant de ses disgraces.

Bassesse des Athéniens.

Cependant Poliorcète se comportoit avec autant d'indignité, que les Athéniens montroient de bassesse. On l'avoit logé dans un temple de Minerve ; il en fit un lieu de débauche. Pour lui complaire, on dressa même des autels à ses courtisanes. On porta l'esprit de servitude, jusqu'à statuer par un décret : Que *tout ce que commanderoit le roi Démétrius, seroit tenu pour saint envers les dieux, et pour juste envers les hommes.* Est-ce là ce peuple qui avoit paru si grand du tems des Thémistocles et des Aristides ? Les disgraces l'avoient donc fait dégénérer, jusqu'à l'infamie ! Démétrius lui-même témoigna le mépris que tant d'adulation devoit inspirer : il appela les Athéniens *des lâches, nés pour l'esclavage.*

CHAPITRE VI.

Guerres entre les capitaines d'Alexandre. — Partage de son empire. — Irruption des Gaulois.

Guerres entre les capitaines d'Alexandre.

Les divisions, les guerres des capitaines ou des successeurs d'Alexandre, forment un long tissu d'événemens, dont le tableau ne présente qu'intrigues, batailles, meurtres, objets uniformes, qu'on retrouve sans cesse dans l'histoire. Parcourons d'un coup-d'œil les faits principaux. Polysperchon avoit rappelé Olympias, mère d'Alexandre, qui s'étoit retirée en Epire. Il vouloit s'en faire un appui. Cette princesse impitoyable se venge du divorce de Philippe, par le meurtre du roi Aridée, de sa femme, et d'une foule de citoyens. Cassandre accourt, l'assiège, la prend prisonnière, la fait assassiner. Eumène, gouverneur de la Cappadoce et de la Paphlagonie, fidèle au parti royal, livré par des traîtres à Antigone, est mis à mort en pri-

Toute sa famille exterminée par des meurtres.

son. Le jeune roi Alexandre, fils du conquérant, Roxane sa mère, Hercule son frère, périssent par des assassinats. Ainsi les conquêtes du héros le plus célèbre aboutissent au meurtre de toute sa famille, et à l'usurpation de tout son empire.

Avant J. C. 301. Bataille d'Ipsus. Partage entre Ptolémée, Cassandre, Lysimaque et Séleucus.

La bataille d'Ipsus en Phrygie décide le sort des compétiteurs. Antigone y perd la vie. Son fils Démétrius prend la fuite avec les débris de l'armée. L'empire est partagé entre les vainqueurs. Ptolémée a l'Egypte, la Lybie, l'Arabie; la Palestine, la Celé-Syrie; Cassandre, la Macédoine et la Grèce; Lysimaque, la Thrace, la Bithynie, et quelques autres provinces; Séleucus, le reste de l'Asie, jusqu'au fleuve Indus. Ce dernier royaume, le plus puissant des quatre, est appelé le royaume de Syrie, parce qu'Antioche, bâtie dans ce pays par Séleucus, devint la résidence des Séleucides.

Conduite des Athéniens à l'égard de Poliorcète.

Démétrius Poliorcète, guerrier imprudent, dépouillé de presque tous ses états, après la défaite de son père Antigone, se flatta de trouver une ressource dans la reconnoissance des Athéniens. Mais

ils fermèrent leurs portes à ce *dieu sauveur*, qu'ils adoroient auparavant. Ses affaires commençant à se rétablir, Athènes fut obligée de le recevoir, quoiqu'elle eût défendu, sous peine de mort, de proposer même la paix. La modération avec laquelle il traita ce peuple infidèle, mérite plus d'éloge que tous ses exploits.

Il usurpe la Macédoine; il est détrôné.

Cassandre meurt après avoir gouverné en roi la Macédoine, où Polysperchon n'avoit pu se maintenir. Ses deux fils se disputent la succession. L'un d'eux appelle à son secours Démétrius; celui-ci le tue, et se fait proclamer roi. Détrôné ensuite par Pyrrhus* et Lysimaque, il mourut de chagrin et de débauches.

Fameux Siège de Rhodes.

Il s'étoit signalé sur-tout au siége de Rhodes, qui dura un an, et qui finit par un traité avec les Rhodiens. On raconte que ce peuple tira trois cents talens des machines de guerre, que Démétrius lui donna; et cet argent fut employé

* C'est le fameux Pyrrhus roi d'Épire, qui fut en guerre avec les Romains, et dont nous devons parler ailleurs.

à faire le fameux colosse du soleil, haut de cent cinquante pieds, qu'un tremblement de terre renversa soixante-six ans après. Le peintre Protegène, logé dans un fauxbourg de Rhodes, travailla pendant le siège sans inquiétude. Démétrius paroissant surpris de sa hardiesse : *Je sais*, lui dit-il, *que vous avez déclaré la guerre aux Rhodiens, et non aux arts.* En effet, Démétrius l'admira et le protégea. Il auroit pris la ville, selon Pline, s'il n'avoit craint de l'attaquer par un endroit où étoit le chef-d'œuvre de cet artiste, et de le faire périr dans les flammes. Croira-t-on qu'un tel motif l'ait emporté sur le désir de la victoire ?

Le peintre Protegène.

C'est un spectacle touchant, au milieu des crimes de l'ambition, et des horreurs de la guerre, que de voir les beaux arts, les lettres, les sciences, exercer leur doux empire sur ceux qui font trembler le genre humain. Dans le même tems, Ptolémée Soter, le plus estimable des successeurs d'Alexandre, bon historien, prince affable, populaire, bienfaisant, ennemi du luxe ; animoit les talens et faisoit regner la

Ptolémée fait fleurir l'Egypte.

Académie et bibliothèque d'Alexandrie.

raison en Egypte. Alexandrie lui étoit redevable du *Musœon*, espèce d'académie savante, dont la célébrité augmenta de jour en jour. Il fonda cette fameuse bibliothèque, ce trésor immense de littérature, où son successeur laissa cent mille volumes, et où l'on en comptoit à la fin sept cent mille. L'Egypte, ainsi éclairée par la Grèce qu'elle avoit tirée de la barbarie, acquit le goût du vrai beau, et des lumières supérieures à celles dont elle s'énorgueillissoit depuis tant de siècles.

Tour de Pharos.

La seule tour de Pharos, construite pour la sureté de la navigation, méritoit plus d'être admirée que les inutiles et énormes pyramides. Ce phare, regardé comme une des merveilles du monde, étoit de marbre blanc : le feu qu'on avoit soin d'y entretenir, éclairoit la route des vaisseaux et prévenoit les naufrages.

Ptolémée abdique la couronne en faveur de son fils

Deux ans avant sa mort, Ptolémée céda la couronne à son fils Ptolémée Philadelphe, qui, marchant sur ses traces, hâta les progrès du commerce et des sciences.

Le nouveau roi fait mourir

Mais le commencement de son règne fut souillé par une injustice.

Il fit mourir Démétrius de Phalère, parce qu'il avoit conseillé à son père de ne pas descendre du trône. Démétrius de Phalère

La fin tragique de Lysimaque et de Séleucus mit le comble aux horreurs que nous avons rapportées. Le premier, trompé par sa seconde femme Arsinoé, marâtre furieuse, avoit fait mourir son fils Agathocle, beau-frère d'Arsinoé; il s'étoit rendu si exécrable que ses principaux officiers, s'étant retirés auprès de Séleucus, l'engagèrent à prendre les armes contre lui. Lysimaque fut tué dans une bataille. Séleucus, maître de ses états, fut lui-même assassiné par Céraunus, frère du roi d'Egypte, qu'il avoit comblé de bienfaits. On vante Séleucus, (surnommé Nicator à cause de ses victoires,) comme un protecteur des lettres. Il renvoya aux Athéniens leur bibliothèque, dont Xerxès les avoit dépouillés. Fin tragique de Lysimaque et de Séleucus.

Pour s'assurer la succession de Lysimaque, le perfide Céraunus épouse Arsinoé, fait égorger ses enfans entre ses bras, et la confine ensuite dans la Samothrace. Il périt par les mains des Gaulois, Céraunus usurpe leurs couronnes.

qui inondèrent bientôt la Grèce. Antigone Gonatas, fils de Démétrius Poliorcète, devint roi de Macédoine. Des crimes atroces causèrent presque toutes ces révolutions; et quand les coupables n'auroient pas été punis, leur mémoire en seroit-elle moins odieuse? Voilà donc le fruit des conquêtes d'Alexandre!

Antigone Gonatas.

Dans l'état de langueur où étoit la Grèce, elle devoit naturellement succomber sous un déluge de Gaulois, qu'on vit tout-à-coup fondre sur elle avec fureur. Ce peuple vaillant et barbare, entraîné par son inquiétude naturelle, ou par d'autres causes peu connues, cherchoit au loin des établissemens. Depuis plus d'un siècle, Brennus, un de ses chefs, avoit porté la terreur jusques dans Rome. Un autre Brennus pénétra en Grèce, passa les Thermopyles, et marcha vers Delphes pour piller le fameux temple d'Apollon. *Il est juste*, disoit-il, *que les dieux fassent part de leurs richesses aux hommes, qui en ont plus besoin qu'eux, et en font un meilleur usage.*

Avant J. C. 278. Irruption des Gaulois.

Quoique les Grecs eussent fait contre lui quelques efforts, un échec les avoit bientôt dispersés. Mais le ciel parut combattre pour le temple, et cet heureux hasard les sauva. Un grand orage, accompagné d'un tremblement de terre, épouvanta si fort les Gaulois, que frappés d'une terreur panique dans les ténèbres de la nuit, ils se tuoient les uns les autres. Le péril du temple avoit rassemblé les Grecs; ils saisirent l'occasion, attaquèrent les ennemis, les taillèrent en pièces. Brennus blessé, désespéré, se perça d'un coup de poignard. S'il faut en croire les historiens, de cent soixante-cinq mille hommes il n'en échappa aucun. L'intérêt des prêtres, et l'amour du merveilleux ont évidemment altéré et grossi les objets; et Rollin montre plus de piété que de jugement, quand il insinue que la vengeance divine a pu éclater, en pareille occasion, d'une manière miraculeuse. Le vrai dieu auroit donc puni par des miracles le mépris de Brennus pour les dieux du paganisme?

Brennus veut piller le temple de Delphes.

Défaite des Gaulois, chargée de merveilleux.

Gaulois établis en Asie. Une autre armée de Gaulois passa l'Hellespont, et s'engagea au service de Nicomède, roi de Bythinie, qui après avoir profité de leurs services, leur donna le pays qu'on a depuis appelé Galatie ou Gallo-Grèce dans l'Asie-mineure.

CHAPITRE VII.

Ligue des Achéens. — Aratus, Agis. Cléomène. — La Grèce subjuguée par les Romains.

LA Grèce, avant de tomber sous la domination de Rome, nous offre encore un grand spectacle dans la ligue des Achéens, et dans les efforts d'Agis et de Cléomène pour rétablir à Sparte les anciennes mœurs.

Ancienne ligue des Achéens, rompue sous les rois de Macédoine. Quand l'Achaïe secoua le joug de la royauté à l'exemple des autres Grecs, ses villes formèrent une confédération, d'autant plus avantageuse, qu'une parfaite égalité en bannit la jalousie et la discorde. Un sénat commun régloit les affaires publiques. Deux préteurs,

qu'on changeoit tous les ans, y présidoient, et commandoient les armées : ils avoient un conseil de dix personnes, sans lequel ils ne pouvoient rien entreprendre. La justice étoit l'ame de cette ligue. Comme elle tendoit uniquement à la sureté des citoyens, l'ambition n'y porta jamais le trouble. Mais sous les rois de Macédoine, successeurs d'Alexandre, les Achéens perdirent leur liberté, ainsi que la plupart de leurs voisins. Chaque ville eut son tyran, ou une garnison étrangère ; et la ligue fut entièrement rompue. Elle n'avoit été composée jusqu'alors que de douze petites villes obscures du Péloponnèse.

Avant J. C. 280. Aratus relève la ligue.

L'amour de la liberté se reveilla. Quelques-unes de ces villes chassèrent les tyrans, renouvelèrent l'alliance. La république reprit sa première forme, et s'accrut bientôt par l'association de plusieurs peuples, qui en partagèrent les avantages. Un chef habile et vertueux la rendit aussi célèbre que puissante. Aratus, jeune homme plein de courage, animé du zèle patriotique, ayant délivré Sicyone, sa patrie, du

tyran Nicoclès qui l'opprimoit, et craignant qu'elle ne restât en proie aux factions, la fit entrer dans la ligue des Achéens. Il se montra digne du gouvernement. On l'élut préteur, dignité qui ne se partageoit plus sur deux têtes. Quoiqu'elle fut annuelle, l'autorité resta toujours entre ses mains.

Caractère d'Aratus.

Génie enlevé, magnanime, vif, admirable pour un coup de main, Aratus avoit le défaut d'être lent et timide à la tête d'une armée, lorsqu'il envisageoit de sang froid le péril et les difficultés d'une entreprise. Il réunissoit en lui, selon le sentiment de Polybe, des qualités toutes contraires, n'étant plus le même homme, dès que les circonstances changeoient.

Avant J. C. 244. Il veut chasser les Macédoniens de la citadelle de Corinthe.

Sa haine pour la tyrannie lui fit entreprendre d'affranchir le Péloponnèse, et de faire de la ligue des Achéens une barrière insurmontable contre les invasions. Le roi de Macédoine étoit maître de la citadelle de Corinthe, d'où il menaçoit la Grèce entière. Aratus forme le projet hardi d'en chasser les Macédoniens. Un homme s'engage à le conduire; par un sentier

détourné, aux pieds de la place. Soixante talens devoient être le prix du succès : il falloit auparavant les déposer dans une maison de commerce. Aratus ne les avoit pas. Pour suppléer à cette somme, il engage sa vaisselle, les joyaux de sa femme, tout ce qu'il a de précieux. Il achète, dit Plutarque, le plus grand péril aux dépens de toute sa fortune, sans que personne sache le secret, sans autre gage que l'espérance de rendre service à sa patrie : générosité qui surpasse tous les exploits héroïques. Des obstacles infinis se présentent ; la citadelle située sur un roc escarpé, paroît inaccessible ; Aratus y pénètre, dissipe la garnison. Les Corinthiens l'honorent comme leur libérateur, et fortifient la ligue en s'y joignant.

Sa générosité héroïque.

Il réussit dans son entreprise.

Il ne réussit pas de même dans ses tentatives en faveur d'Argos. Aristippe la tenoit dans l'esclavage ; tyran cruel, soupçonneux, toujours environné de gardes et toujours tremblant. Ce monstre lâcha plusieurs assassins contre Aratus, mais inutilement, parce que l'amour des citoyens veilloit

Argos n'entre point dans la ligue.

à sa sûreté. Le préteur l'attaqua, et perdit une bataille. Il en gagna une seconde, où Aristippe périt. Argos demeura néanmoins sous le joug d'un autre tyran. Celui de Mégalopolis, nommé Lysiade, dont l'ame n'avoit rien de tyrannique, se laissa vaincre par les exhortations d'Aratus. Il déposa volontairement son pouvoir, et engagea sa ville dans la ligue des Achéens. Le roi d'Egypte les protégeoit contre la Macédoine.

Le tyran de Mégalopolis se dépose volontairement.

Sparte corrompue par l'avarice.

Une grande révolution, arrivée à Sparte, changea les affaires du Péloponnèse. Cette république, en perdant ses mœurs, avoit perdu toute sa gloire et toute sa force. Lysandre y avoit introduit avec l'or une corruption fatale, à laquelle, comme nous l'avons observé, les voies sembloient ouvertes depuis long-tems. L'éphore Epilade avoit achevé de tout corrompre, en faisant passer une loi, par laquelle il étoit permis à chacun de disposer de ses biens. Ce même Epilade ne cherchoit qu'à déshériter un fils dont il étoit mécontent, et il bouleversa réellement sa patrie. Le partage des terres ne subsistant plus,

plus, les riches envahirent bientôt l'héritage des pauvres ; la misère du peuple augmenta de jour en jour ; les arts mécaniques, devenus nécessaires pour la subsistance, firent abandonner tous les anciens exercices ; l'avarice effaça tous les principes d'honneur et de probité ; les dettes et les véxations écrasèrent la plupart des citoyens ; Sparte n'en compta plus que sept cents, dont six cents ne possédoient aucun fonds de terre.

Agis entreprend de rétablir les lois de Lycurgue.

Le roi Agis, descendant du fameux Agésilas, jeune prince élevé dans la mollesse, conçut le dessein de remédier à ces désordres. Un enthousiasme de vertu lui ferma les yeux sur les obstacles. Il crut pouvoir rétablir les lois de Lycurgue, et il commença par les pratiquer. Mais les mœurs grossières, au tems de Lycurgue, étoient plus propres à se plier à une rigide législation, que des mœurs infectées par les raffinemens du vice. Les circonstances exigeoient un autre plan de réforme : il est même vraisemblable que l'ancien législateur eût échoué dans celui-ci. La jeunesse, ardente pour le bien ou pour le

Impossibilité decette réforme.

mal, se livra aux impressions du jeune roi, dont les sentimens héroïques avoient de quoi transporter les cœurs : tandis que ceux qu'une longue habitude avoit corrompus, frémissoient au nom de Lycurgue, suivant l'expression de Plutarque, *comme des esclaves fugitifs qu'on rameneroit à leurs maîtres.*

On abolit les dettes, mais le partage des terres ne se fait point.

Cependant Agis gagne sa mère, et quelques-uns des principaux citoyens. Il propose le partage des terres. Léonidas, son collègue, excité par les femmes et par son propre intérêt, combat cette proposition. Un éphore s'élève contre Léonidas, et l'accuse d'avoir violé les lois. Ce prince n'osant pas comparoître, on donne la royauté à Cléombrote, son gendre, qui entre dans les vues d'Agis. Les difficultés s'applanissoient. Tous les pauvres souhaitoient la réforme; mais l'éphore Agésilas, accablé de dettes, trompa les deux rois, en leur persuadant d'abolir les dettes, avant de toucher aux terres. On saisit tous les contrats, et on les brûla dans la place publique. Agésilas dit en riant, *qu'il n'avoit ja-*

mais vu de feu si beau. Quant au partage, il trouva des prétextes pour le retarder.

Sur ces entrefaites, les Achéens, alliés de Sparte, demandent du secours contre les Etoliens, peuple féroce et brigand, qui menaçoit le Péloponnèse, dont il étoit fort voisin. Agis part avec les troupes, et fait admirer l'ancienne discipline de sa patrie; mais Aratus n'ayant pas jugé à propos de combattre les ennemis, revient sans avoir eu l'occasion de signaler sa valeur. A son retour, il trouve un changement déplorable. Léonidas est rétabli par les factieux; Cléombrote est chassé. Agis lui-même se réfugie dans un temple. Des amis perfides trouvent moyen de s'assurer de sa personne: et on le traîne en prison.

Tout change en l'absence d'Agis.

Les éphores viennent l'interroger; ils lui demandent s'il se répent d'avoir voulu faire des innovations dans l'état, il répond que l'appareil même de la mort ne le feroit jamais répentir d'une si belle entreprise. Alors, sans respect pour la royauté, qui avoit toujours paru infiniment respectable, on con-

Il est condamné à mort et exécuté.

damne ce vertueux prince au supplice. Un des exécuteurs versant des larmes : *Cesse de me plaindre*, lui dit le roi ; *en souffrant une mort injuste. je suis plus heureux que mes meurtriers*. Sa mère, son aïeule, étoient venue pour le voir dans la prison. Les barbares les font entrer, et on les étrangle sur le cadavre d'Agis. Sparte souillée de telles horreurs est le plus terrible exemple de révolutions morales, causée par le vice et par le mépris des lois.

Avant J. C. 242. Cléomène suit le projet d'Agis.

Léonidas survécut peu à cette catastrophe. Son fils Cléomène, qu'il avoit forcé d'épouser la veuve d'Agis, étoit d'un caractère vif, entreprenant, ambitieux. capable des plus grands desseins. Il aimoit sa femme, et les entretiens de la princesse l'excitoient à exécuter la réforme. Soit vertu, soit ambition, (et ses démarches n'annoncent pas un homme bien vertueux) il saisit ce projet avec ardeur, il en fit le fondement de sa politique. La guerre lui parut, avec raison ; un moyen nécessaire pour parvenir à son but, car il avoit besoin d'employer la force, les cœurs n'étant

pas disposés à la persuasion. Quelques hostilités des Achéens, qui vouloient obliger Sparte et l'Arcadie d'entrer dans leur ligue, lui fournirent un prétexte de les attaquer. Avec cinq mille hommes seulement, il leur présenta la bataille. Aratus en avoit vingt-mille, et cependant se retira. Cléomène, fier de ce premier succès, répétoit l'ancien mot d'un roi de Sparte : *Les Spartiates ne demandent point quel est le nombre des ennemis, mais où ils sont.*

Il fait la guerre aux Achéens.

Une victoire, remportée ensuite sur les Achéens, redoubla sa confiance. De retour à Sparte, il rappelle Archidamus, frère d'Agis, qui avoit pris la fuite. Selon Plutarque il vouloit le mettre sur le trône, mais Archidamus fut assassiné par les meurtriers d'Agis. Polybe, presque contemporain, attribue au contraire l'assassinat à Cléomène, et en rapporte les circonstances. Tous conviennent que ce roi fit périr les éphores par la même voie. Etrange manière de remettre en vigueur les lois de Lycurgue ! Les éphores avoient abusé criminellement de leur pouvoir ; ils faisoient trembler

Violences de Cléomène.

les princes. Mais un acte violent de despotisme, pour les abolir, ne devoit pas faire trembler le peuple? Quatre-vingt citoyens furent bannis après cette exécution. Il étoit facile alors de dominer sur les suffrages.

Partage des terres. Cléomène met le premier ses biens en commun; ses amis l'imitent; les terres se partagent comme autrefois. Il rétablit les exercices, les repas communs. Il prend pour collègue son frère Euclidas. Jusqu'alors les deux rois avoient été de deux branches différentes des Héraclides; et cette inovation fut encore un coup de politique, pour se rendre maître de l'état. Je ne trouve point que Cléomène ait proscrit l'or et l'argent, comme Lycurgue. S'il n'avoit eu en vue que le rétablissement des mœurs antiques, il falloit extirper ce germe de corruption. L'exemple du prince pouvoit inspirer la pratique de la frugalité, de la simplicité, de la patience; mais il étoit à craindre qu'un exemple contraire ne renversât tout, à moins qu'on ne le rendît impossible par la proscription totale des richesses. D'un autre

Anciens usages rétablis.

côté, quelle apparence qu'on pût se passer d'argent, dans un siècle où l'argent étoit devenu si nécessaire, et les hommes si intéressés ?

Le roi de Sparte se proposoit surtout de reprendre la supériorité, dont sa république avoit joui pendant plusieurs siècles. Il demanda aux Achéens le commandement. Aratus ne vouloit point l'avoir pour maître; avec d'autant plus de raison, que son empire auroit vraisemblablement été tyrannique. Ne se sentant pas la force de résister aux Spartiates, le préteur eut recours au roi de Macédoine; quoiqu'il se fût toujours montré son plus grand ennemi. Par-là, selon Plutarque, il ternit la gloire de trente années de sagesse : car le joug de Sparte devoit être moins intolérable pour des Grecs que celui des Macédoniens. Cet écrivain ne laisse pas d'avouer qu'Aratus céda au tems, *qui commande à ceux qui paroissent commander*. En effet, la ligue étoit prête à se dissoudre, si l'on eût pris un autre parti; tant elle haïssoit les Spartiates. Polybe le fait entendre;

Cléomène veut dominer sur les Achéens.

Aratus appelle les Macédoniens dans le Peloponnèse.

et son témoignage ne laisse aucun doute. Déjà Cléomène s'étoit emparé de Corinthe, lorsqu'Antigone Doson, roi de Macédoine, fut appelé dans le Péloponnèse. On lui remit en gage la citadelle de Corinthe : on ne pouvoit lui en donner de plus précieux.

Avant J. C. 123. Cléomene vaincu à Sélasie.

Quelque redoutable que fût ce nouvel ennemi, Cléomène s'empara, presque sous ses yeux, de Mégalopolis, et alla l'insulter sous les murs d'Argos. Mais réduit ensuite à défendre la Laconie, manquant de vivres et d'argent, il voulut hasarder une action décisive. La fameuse bataille de Sélasie, où il fut défait par Antigone, renversa ses projets et ses espérances. Philopémen de Megalopolis, alors fort jeune, contribua beaucoup à la victoire, en attaquant un corps de Spartiates : contre l'avis des officiers supérieurs, et même contre l'ordre du roi. Antigone affecta d'en faire des reproches au chef de la troupe : celui ci rejeta la faute sur Philopémen *Ce jeune homme*, répliqua le roi, *s'est conduit en grand capitaine, parce qu'il a saisi l'occasion ; et vous, capitaine, vous*

Action hardie de Philopémen.

avez agi en jeune homme. Saisir l'occasion de vaincre est toujours obéir au général, pourvu que le succès justifie ce qui paroît au premier coup-d'œil, désobéissance.

Après sa défaite, Cléomène arrivé à Sparte, conseilla aux citoyens de recevoir Antigone, auquel on ne pouvoit résister. Ne voulant pas lui-même subir la loi du vainqueur, il s'embarqua pour aller en Egypte, auprès de Ptolémée Evergète, dont il espéroit du secours. Un de ses amis l'exhortoit à finir plutôt ses disgraces par une mort volontaire. Il répondit, que c'étoit lâcheté de mourir par la crainte d'une fausse honte, ou par le desir d'une fausse gloire; que la mort devoit être une action, et non la suite des actions; qu'il se croyoit obligé de se réserver pour le service de la patrie; et qu'il seroit facile de mourir quand on auroit perdu toute espérance. Evergète, touché de sa grandeur d'ame, l'auroit secouru, si la mort ne l'en eût empêché.

Cléomène se retire en Egypte, se conservant pour la patrie.

Sous Ptolémée Philopater, son successeur, Cléomène, suspect à une cour voluptueuse, se vit bien-

Il excite les Egyptiens à la révolte.

tôt sans ressources, et même gardé à vue. Alors avec treize amis qui lui restoient, il prend la résolution de finir ses jours par un coup de désespoir. Ayant trompé ses gardes, il court dans les rues d'Alexandrie, invitant les Egyptiens à
Sa mort. la révolte. Personne ne remue. Les Spartiates se tuent les uns les autres, pour échapper au supplice. Le corps de Cléomène fut attaché à une croix, et sa mère et ses enfans massacrés. Tite-Live l'appelle le premier tyran de Sparte. Peut-être mérite-t-il ce nom, plutôt que celui de réformateur.

Sparte tombe dans l'oubli. Sparte, après la bataille de Sélasie, tomba entre les mains d'Antigone, qui la traita d'une manière plus glorieuse pour lui que la victoire, lui permettant de se gouverner selon ses lois, et n'y exerçant aucun acte de sévérité. On rétablit les éphores. Les changemens faits par Cléomène ne pouvoient subsister, parce que le fond des mœurs restoit corrompu. Cette république, autrefois le rempart de la liberté des Grecs, eut des tyrans particuliers, et disparut en quelque sorte dans l'histoire des peuples célèbres. La race des Héraclides

s'éteignit dans Agésipolis, successeur de Cléomène.

La ligue achéenne se soutint, au contraire, par la prudence d'Aratus. Il eut toute la confiance d'Antigone, il eut ensuite, au commencement, celle de Philippe, successeur de ce prince, et l'allié d'Annibal. Les flatteurs corrompirent bientôt Philippe. La probité d'Aratus lui étant devenue odieuse, il le fit empoisonner. *Voilà le fruit de l'amitié des rois*, dit l'illustre Grec en éprouvant l'effet du poison.

Avant J. C. 215. Philippe, roi de Macédoine fait empoisonner Aratus.

Les Achéens prirent les armes contre Philippe, et Philopémen donna un nouveau lustre à la république. Ce grand capitaine s'étoit formé à la guerre, non-seulement par l'étude; mais encore par les exercices du corps; bêchant son jardin plutôt que de rester oisif, ou de s'amollir dans le repos. Son génie et son expérience lui fournirent de nouveaux moyens de succès. Il changea en mieux les armes des Achéens; et comme ils aimoient un certain luxe extérieur, il imagina de l'appliquer à leur armure, afin de les rendre plus bra-

Philopémen soutient la ligue.

ves par un objet qui pouvoit produire un effet tout différent. Enfin, ils conservèrent l'amour de la liberté, même lorsque Rome commençoit à dominer dans le pays, comme nous le verrons ailleurs.

Prise de Corinthe par Mummius, en l'an 146. avant J. C.

La prise de Corinthe par Mummius annonça la ruine entière de cette liberté, qui avoit produit tant d'exemples d'héroïsme ; et la Grèce devint bientôt une province romaine sous le nom d'Achaïe. Toutes les différentes histoires vont maintenant rentrer dans celle de Rome.

La Grèce, subjuguée par les Romains, exerce sur eux l'empire des lettres.

« Écrasée sous le poids de ses » propres divisions et de la puis- » sance romaine, dit l'abbé de » Mably, la Grèce conserva une » sorte d'empire, mais bien hono- » rable, sur ses vainqueurs. Ses » lumières et son goût pour les » lettres, la philosophie et les arts, » la vengèrent, pour ainsi dire, » de sa défaite, et soumirent à » leur tour l'orgueil des Romains. » Les vainqueurs devinrent les » disciples des vaincus, et ap- » prirent une langue que les Ho- » mère, les Pindare, les Thucy- » dides, les Xénophon, les Dé-

» mosthène, les Platon, les Euripide, etc. avoient embellie de
» toutes les graces de leur esprit.
» Des orateurs qui charmoient déjà Rome, allèrent puiser chez les
» Grecs ce goût fin et délicat, peut-être le plus rare des talens, et ces
» secrets de l'art qui donnent au
» génie une nouvelle force; ils allèrent en un mot se former au
» talent enchanteur de tout embellir. Dans les écoles de philosophie, où les Romains les plus
» distingués se dépouilloient de
» leurs préjugés, ils apprenoient à
» respecter les Grecs; ils rapportoient dans leur patrie leur reconnoissance et leur admiration, et Rome rendoit son joug
» plus léger : elle craignoit d'abuser des droits de la victoire,
» et, par ses bienfaits, distinguoit
» la Grèce des autres provinces
» qu'elle avoit soumises. Quelle
» gloire pour les lettres, d'avoir
» épargné au pays qui les a cultivées, des maux dont ses législateurs, ses magistrats et
» ses capitaines n'avoient pu le
» garantir ! Elles sont vengées du
» mépris que leur témoigne l'i-

» gnorance, et sures d'être respectées, quand il se trouvera d'aussi justes appréciateurs du mérite que les Romains *. »

Il faut étudier ce qui intéresse l'esprit humain.

Ces réflexions judicieuses nous conduisent à quelques détails sur les arts, la littérature, la philosophie et les sciences. Ne pouvant approfondir des matières si intéressantes, tâchons d'en saisir les premiers principes, et de nous en former une idée juste. Elles sont infiniment plus utiles que tous les récits de guerres, de combats, d'intrigues, de petits changemens, qu'on tire de l'immensité des choses humaines, pour en former des bibliothèques où la raison ne trouve presque aucun aliment; que tous ces catalogues de noms et de dates entassés, dont on accable cruellement la mémoire, sans donner à l'esprit les notions les plus importantes. Savoir des mots n'est rien; savoir des faits indifférens est comme rien : savoir ce qui intéresse l'humanité, c'est la vraie science de l'honnête homme.

---

* Voyez les *Observations sur les Grecs*.

RÉFLEXIONS

Sur les Arts, la Littérature et les Sciences des Grecs.

CHAPITRE PREMIER.

Les Arts de la Grèce.

§. I.

AGRICULTURE. COMMERCE. NAVIGATION.

LES Grecs, en acquérant des lumières, connurent bientôt tous les avantages de l'agriculture, pour laquelle ils avoient montré tant d'aversion, lorsqu'ils goûtoient à peine les premiers fruits de la société. C'est l'agriculture qui peuple, qui nourri les Etats, qui procure les véritables richesses : c'est d'elle que dépend le bonheur des nations placées dans une terre fertile. L'abondance des produc- Avantages de l'Agriculture.

tions naturelles attire les autres biens, ou empêche d'en sentir le besoin. Les autres biens ne sont qu'un fardeau sans les fruits de la terre : on le voit dans la fable de Midas, quelquefois réalisée par de tristes expériences. Aussi des philosophes de l'antiquité, Xénophon en particulier, s'attachèrent-ils à cet objet qu'ils auroient dû approfondir davantage. Leurs enseignemens se bornent à la pratique commune, peut-être la meilleure quand on y donne tous ses soins. Il n'est pas nécessaire de croire, sur le témoignage de Pline, qu'un grain de blé rendoit souvent cent épis en Béotie et en Egypte, pour être convaincu des ressources qu'on tire de la terre, bien cultivée. Le plus haut produit, en Sicile même, au rapport de Cicéron, étoit de dix pour un.

Prix des denrées.

Le sol de l'Attique étant mauvais, excepté pour l'olivier que les Athéniens cultivoient soigneusement, ils suppléèrent à ce défaut par leurs colonies. Byzance, selon Démosthène, leur fournissoit quatre cent mille médimnes de blé par an. Le médimne, qu'on évalue à

six boisseaux d'environ vingt livres pesant chacun, ne se vendoit que cinq drachmes. Il suit de-là, et que les espèces étoient rares, et qu'on vivoit à très-bon marché. Un bœuf, du tems de Solon, se vendoit seulement cinq drachmes; un cochon trois drachmes, du tems de Socrate. Telle étoit la modicité du prix des choses nécessaires à la vie.

Commerce des Athéniens.

Cependant depuis l'expédition de Xerxès, Athènes s'adonnoit au commerce. La marine lui en avoit ouvert les canaux, mais il étoit fort borné. Xénophon dans son *Traité des revenus*, exhorte les Athéniens à ne rien négliger pour le rendre florissant; à favoriser ceux qui l'exercent, citoyens ou étrangers; à leur faire même des avances avec les suretés convenables, et à leur fournir des vaisseaux: ils supposent (ce qui devroit être une règle de gouvernement,) que la richesse des particuliers fait la richesse de l'état: il recommande surtout l'exploitation des mines du pays; les matières que l'on trouve chez soi, et l'industrie à les mettre en œuvre, étant

le fonds de commerce le plus avantageux.

Si les richesses font le bonheur d'un état.

Je ne parle point de Corinthe, ni des colonies commerçantes, telles que Syracuse : nous savons, en général, qu'elles étoient riches et corrompues. Les modernes ont beaucoup perfectionné la théorie du commerce. On ne peut douter qu'il ne procure aux états de grandes ressources, quand il est dirigé sur de bons principes. Mais comment a-t-on pu s'imaginer que l'opulence étoit la base du bonheur des états? comment a-t-on pu négliger les mœurs, l'éducation, les lois, et abandonner les citoyens à une funeste dépravation, pour concentrer la politique dans le cercle étroit des finances? L'histoire fournit mille exemples de nations corrompues par les richesses, qui n'ont jamais été plus près de leur ruine, que lorsqu'elles sembloient disposer des trésors de l'univers. Un sage gouvernement protégera le commerce, tâchera d'améliorer les finances, sur-tout en y appliquant l'économie; mais il n'oubliera jamais que l'essentiel est d'avoir de bons citoyens.

Alexandrie, sous les Ptolémées, devint bientôt florissante par le commerce, jusqu'à faire oublier Tyr et Carthage. Un canal de communication, que Philadelphe fit creuser depuis Coptus à la mer Rouge, bordé d'hôtelleries pour la commodité des marchands, attira tout le commerce de l'Asie méridionale. L'Egypte, guérie de son ancienne superstition, aima la mer autant quelle l'avoit abhorrée. On fait monter la marine de Philadelphe à six-vingt vaisseaux d'une grandeur extraordinaire, et à quatre mille autres navires.

Commerce d'Alexandrie.

Canal de communication avec la mer Rouge.

Depuis l'invasion des Perses, la marine s'étoit beaucoup perfectionnée. Les vaisseaux ou galères considérables avoient plusieurs rangs de rames, et portoient environ deux cents hommes. Je n'entreprends pas d'éclaircir ici les difficultés sur ces rangs de rames, placés obliquement, et quelquefois fort multipliés pour la parade. Je me contente seulement d'observer quelques faits concernant la navigation. La flotte d'Alexandre, descendant l'Indus, arriva à Suse dix mois après, ayant navigué trois

Marine et navigation.

mois sur le fleuve et sept sur la mer de l'Inde, de Patale à Suse. Jusqu'alors les Grecs n'avoient point connu l'Océan, dont le flux et reflux devint pour eux un spectacle étrange. Dans la suite, le trajet de la côte de Malabar à la mer Rouge se fit en quarante jours, selon Pline *. Alexandre et ses successeurs croyoient que le Pont-Euxin communiquoit à l'Océan. Cette ignorance doit moins nous étonner que les courses hardies des navigateurs, en un tems où l'on avoit si peu de secours parmi tant d'obstacles. Le globe étoit inconnu, et l'on manquoit de guide sur les mers.

Les Grecs en général, ces grands écrivains qui ont laissé tant de précieux monumens de poésie, d'histoire, d'éloquence, de philosophie même, ont trop négligé d'écrire sur des objets de pratique, dont la connoissance intéresse la société. Combien les modernes leur sont supérieurs à cet égard ! Que de lumières n'a-t-on pas répandu depuis

---

* *Liv. 6. chap. 23.*

quelque tems sur l'agriculture, les arts et le commerce, par des écrits d'autant plus estimables qu'ils ont pour but une utilité certaine !

§. II.

ARCHITECTURE. SCULPTURE. PEINTURE. MUSIQUE.

Architecture.

Quand les richesses ont amené le goût du luxe chez un peuple industrieux, il ne faut qu'un génie puissant pour y faire briller les beaux-arts. Périclès les anima tous. Ils continuèrent pendant l'espace de deux siècles à produire des chefs-d'œuvre. L'architecture éleva ces monumens superbes, dont les proportions enchantent les yeux, tandis que les masses égyptiennes ne pouvoient que les étonner. Les trois ordres d'architecture grecque, le Dorique, l'Ionique, et le Corinthien, subsistent comme une règle immuable. L'ordre Toscan est grossier ; le Composite, quoique plus orné que le Corinthien, est moins parfait ; les beautés gothiques ne sont que de brillans défauts. Il a fallu revenir à la noble

Les trois ordres grecs, les plus parfaits.

simplicité des anciens, pour égaler ou pour surpasser leurs ouvrages. Quelles difficultés ne vainquoient-ils pas ? On ignoroit encore l'usage des grues au tems de Thucydide.

Loi d'Ephèse pour les architectes.

De somptueux édifices sont une dépense ruineuse pour les états mêmes, si l'on n'y procède pas avec une sage économie. Vitruve rapporte et loue une loi d'Ephèse, qui prévenoit de grands abus en ce genre. L'architecte, avant que d'entreprendre quelque ouvrage public, devoit en déclarer le prix, et engager tous ses biens. Si la dépense n'excédoit point le marché, on le récompensoit ; si elle étoit plus forte d'un quart, le public payoit ce surplus ; si elle montoit au-delà, c'étoit sur le compte de l'architecte.

La sculpture perfectionnée par Phidias.

Avant Périclès, la sculpture n'avoit presque rien produit que d'informe. Les statues des Grecs, comme celles des Egyptiens, avoient les bras pendans collés sur le corps, les jambes et les pieds joints l'un contre l'autre, sans geste, sans attitude et sans élégance. Phidias d'Athènes per-

fectionna ce bel art, parce qu'il unissoit beaucoup de connoissances à un talent supérieur. Une statue qu'il avoit faite pour être placée sur une colonne, parut hideuse; celle d'Alcmène, son concurrent, parut admirable. *Placez-les où elles doivent être*, dit Phidias. On vit alors quelle supériorité lui donnoit la science de l'optique. Sa Minerve d'or et d'ivoire, haute de vingt-six coudées, l'ayant exposé à l'ingratitude d'Athènes, il s'en vengea par son Jupiter Olympien, qu'il fit en Elide, et dont il avoit pris l'idée dans Homère.

Autres sculpteurs célèbres.

Myron d'Athènes, Polyctète, et Lysippe de Sicyone, Praxitèle, Scopas de Paros, furent aussi de très-célèbres sculpteurs. On comptoit plus de six cents ouvrages de Lysippe. Alexandre ne permettoit à aucun autre de faire sa statue, comme il ne permettoit qu'au seul Apelle de le peindre. Les deux Vénus de Praxitèle excitoient l'admiration. Il en donna le choix, pour le même prix, aux habitans de Cos, qui préférèrent la moins belle, parce qu'elle étoit voilée, et l'autre nue; exemple de pudeur

Lysippe.

Praxitèle.

qu'on loueroit même dans les Spartiates. Nos grands artistes modernes étudient la nature dans les statues antiques, dont plusieurs ont échappé aux injures du tems. Rien ne fait plus d'honneur au goût des anciens.

Peinture en Grèce. Les miracles que Pline et d'autres auteurs racontent de la peinture grecque, ne peuvent se constater, et paroissent d'autant moins croyables que, de l'aveu même de Pline, les Grecs employoient seulement quatre couleurs, le blanc, le jaune, le rouge et le noir. Ils connoissoient à la vérité cette dégradation imperceptible de lumières, ce clair-obscur qui tient le milieu entre les jours et les ombres, qui fait sortir les figures et fait paroître les enfoncemens; mais on a tout lieu de douter qu'ils en tirassent les mêmes effets qu'on admire de nos jours. Des fruits peints que les oiseaux viennent becqueter, des chevaux peints qui font hennir les chevaux, tiennent peut-être de ce merveilleux dont Pline a trop chargé son ouvrage. Qu'auroit-il dit, s'il avoit vu les tableaux de Raphaël et de Rubens?

Merveilles plus que douteuses.

La

La peinture *encaustique* consistoit à appliquer, par le moyen du feu, sur le bois ou sur l'ivoire, des cires de différentes couleurs. Le comte de Cailus en a retrouvé le secret. Les anciens ne connoissoient point la peinture à l'huile. Pline fait entendre qu'avant Néron ils ne peignoient pas sur la toile. Il assure que les grands maîtres peignoient rarement à fresque. Nous avons plusieurs morceaux de mosaïque de l'antiquité, qu'on ne sauroit admirer comme tableaux. Différentes espèces de peinture.

Parmi les peintres célèbres, il suffit de nommer Polygnote, que le conseil des Amphictyons remercia, par un décret, d'avoir peint gratuitement la guerre de Troie dans un portique d'Athènes, et qui, en vertu du même décret, devoit être défrayé par-tout où il passeroit; Apollodore, qui inventa la magie du clair-obscur, et avant lequel, selon Pline, aucun tableau n'arrêtoit les spectateurs; Zeuxis, qui, devenu fort riche, donnoit ses ouvrages, *parce que*, disoit-il orgueilleusement, *on ne pouvoit les payer* : Parrhasius, Peintres célèbres. Polygnote. Apollodore. Zeuxis. Parrhasius.

que Zeuxis reconnut, dit-on, pour son vainqueur, après avoir été trompé par un rideau qu'il avoit peint; Pamphile, qui le premier joignit les sciences à la peinture, et qui exigeoit de chacun de ses élèves un talent par an; Timanthe, célèbre par son tableau d'Iphigénie, où il avoit voilé la douceur inexprimable d'Agamemnon; Apelle, disciple de Pamphile et peintre d'Alexandre, qui exposoit ses ouvrages aux yeux des passans, pour profiter de leurs critiques; Protogène, rival d'Apelle, dont celui-ci faisoit l'éloge, mais en ajoutant qu'*il ne savoit pas quitter le pinceau*, c'est-à-dire, qu'il péchoit par un excès d'exactitude et de correction.

Pamphile

Timanthe

Apelle.

Protogène

Récompenses des artistes, portées à l'excès.

Les honneurs et les récompenses qu'on prodiguoit aux artistes étoient, sans doute, le meilleur moyen d'aiguillonner et de perfectionner les talens. On ne peut reprocher que l'excès aux Athéniens. Plus ils sentoient vivement le prix des beaux-arts, plus ils auroient dû sentir la supériorité des vertus, des belles actions, et du mérite essentiel qui, au lieu d'amuser les

citoyens, les éclaire et les gouverne pour assurer leur bonheur. Quand les talens agréables sont plus considérés que les autres, quand ils absorbent les récompenses dues aux services, quand on épuise pour eux des richesses que réclame la patrie, quand on se pique de les apprécier en regardant tout le reste avec dédain; alors les mœurs, les lois, les principes, le gouvernement, tout menace ruine.

Corruption qui en résulte.

La ville d'Athènes l'éprouva. Lorsqu'elle s'occupoit sérieusement de statues, de tableaux et de spectacles, la courtisane Phryné, maîtresse de Praxitèle et de tant d'autres, eut l'effronterie de s'engager à rebâtir Thèbes, pourvu qu'une inscription portât : *Alexandre a détruit Thèbes, et Phryné l'a rétablie.* Zeuxis, couvert de pourpre et d'or, étaloit fastueusement son orgueil aux jeux olympiques. Parrhasius se montroit avec insolence une couronne d'or sur la tête, vers le même tems où Socrate et Phocion burent la ciguë.

Importance attachée à la musique.

Une chose des plus remarquables dans les mœurs de l'ancienne Grèce, est l'importance qu'on at-

tachoit à la musique. Elle faisoit en quelque sorte partie de la constitution : elle tenoit aux lois mêmes. L'austère Sparte y donnoit ses soins, comme à un objet de si grande conséquence, que toute innovation en musique étoit sévérement défendue. Platon soutient la nécessité de cette loi, dont je n'imagine pas d'autre motif que l'extrême sensibilité des Grecs, et la vive impression que faisoit sur eux l'harmonie.

Son utilité réelle. On avoit éprouvé les avantages de l'harmonie, soit pour civiliser les peuples et adoucir les mœurs sauvages, soit pour exciter le courage dans les combats, soit pour inspirer l'amour de la vertu, et animer aux grandes actions par les louanges des grands hommes ; car le chant et la poësie tendoient à ce but. En un mot, la musique entroit essentiellement dans l'éducation de la jeunesse. Polybe, ce grave et judicieux auteur, observe qu'elle étoit si nécessaire aux Arcadiens en particulier, qu'une de leurs villes (Cynèthe,) l'ayant négligée, devint fameuse par des excès de férocité et de barbarie,

dont il y avoit ailleurs peu d'exemples. Plutarque, après les plus célébres philosophes, représente la musique comme un admirable moyen de calmer les passions, de régler l'esprit et le cœur. Mais il s'agit d'une musique mâle, simple, majestueuse, qui n'avoit rien de cette licencieuse mollesse, que Platon et Aristote reprochoient au théâtre de leur siècle. On doit appliquer leurs principes à la poësie et à la danse, comprises l'une et l'autre dans l'idée générale de musique. Les Romains laissèrent aux esclaves un art si estimé des Grecs.

Musique ancienne.

La lyre au commencement n'avoit que trois cordes. Timothée, sous le règne de Philippe, les multiplia jusqu'à onze; on y en ajouta d'autres par la suite. C'est un problème entre les savans, si les anciens connoissoient le *contre-point*, ou les concerts à plusieurs parties. Leur musique étoit divisée en dix-huit tons; qu'ils marquoient par des caractères particuliers. La gamme inventée au onzième siècle par Gui d'Arezzo, a rendu l'art infiniment plus facile; et il paroît qu'en ce genre, comme

en beaucoup d'autres, les modernes sont fort supérieurs aux anciens. On peut consulter l'ouvrage de M. Burette, dans les Mémoires de l'academie des Belles-Lettres, tome V.

§. III.

ART MILITAIRE.

Art militaire. Tous les beaux-arts, en se perfectionnant, n'empêchèrent pas les progrès de l'art militaire. C'est à la discipline des troupes, à l'habileté des généraux, qu'il faut attribuer tant de victoires des Grecs. J'entrerai encore dans quelques détails sur leur milice ; car il importe d'avoir une idée des ressorts, qui ont produit les grands évenemens, et décidé le destin des nations.

Citoyens soldat. Les citoyens naissoient pour défendre la patrie, ils devoient être ses soldats ; et l'esprit républicain, l'amour de la liberté et de la gloire, faisoient naturellement des héros. Un Spartiate marchoit aux combats depuis trente ans jusqu'à soixante. Les jeunes gens et les vieillards gardoient la ville, où ils vivoient plus durement que les autres à

l'armée. La guerre seule tempéroit un peu l'austérité de ce peuple, dont toutes les institutions avoient la guerre pour fin. Lycurgue avoit trouvé le secret de leur en faire un plaisir. Quant aux Athéniens, dès l'âge de dix-huit ans, ils s'engageoient au service de la république par un serment solemnel, et ils portoient les armes jusqu'à soixante ans. Des hommes qui combattent pour leurs biens, pour leurs femmes et leurs enfans, surtout pour leur liberté, doivent être supérieurs aux guerriers ordinaires; et cependant que ne font pas dans les nations modernes la discipline et même l'honneur?

Paye des troupes.

Quand les guerres devinrent longues, et se firent dans des pays éloignés, il fallut pourvoir à la subsistance des troupes. Périclès établit une paye pour les soldats. Le fantassin avoit quatre oboles, le cavalier une drachme, le matelot trois oboles. On a vu les Spartiates mêmes soudoyés en Asie par les Perses.

Armes des Grecs.

Les armes des Grecs étoient le casque, la cuirasse, le bouclier, l'épée, la lance et le javelot, l'arc

et les flèches. Ces armes se perfectionnèrent avec le tems. Iphicrate, athénien, rendit les boucliers plus courts et plus légers, les épées et les piques plus longues; il fit faire des cuirasses de lin, trempé dans du vinaigre mêlé de sel, qui étoient, dit-on, meilleures que celles de fer : chose difficile à comprendre. Il exerçoit continuellement les troupes aux évolutions militaires, et cette partie importante acquit beaucoup de perfection.

Infanterie et cavalerie. L'infanterie faisoit la force des armées grecques. Ils avoient abandonné les chars, si communs autrefois et si inutiles, où plutôt si dangereux. Leur cavalerie, très-peu nombreuse faute de chevaux combattoit en bon ordre. On ne connoissoit ni étriers, ni selles, ni bottes, et l'on savoit s'en passer. Ce que l'histoire rapporte des Numides, est plus étonnant. Sans mords, sans brides, ils gouvernoient parfaitement leurs chevaux. Tant l'habitude et l'industrie peuvent suppléer à des secours que nous jugeons nécessaires.

Art des siéges.

Dans les guerres de Sparte contre les Messéniens, la ville d'Ithome, par sa seule position sur une montagne, avoit soutenu un siége de dix-neuf ans. L'art de la guerre étoit donc encore dans son berceau. Il fit des progrès rapides à mesure que la Grèce s'éclaira, et que les peuples réfléchirent sur leurs intérêts. Les campemens avantageux, les belles dispositions de bataille, les manœuvres savantes, les secrets de l'attaque et de la défense des places, ne furent plus des secrets. On employa toutes sortes de machines de guerre, catapultes, balistes, tours mobiles, tortues, béliers, dont la description se trouve par-tout. Il ne faut que lire les siéges de Syracuse et de Tyr, pour concevoir ce que le génie et le courage fournissoient de ressources aux anciens.

Machines.

Moyens d'exciter le courage

Je n'ai pas besoin de répéter que la vigueur de la discipline, les récompenses et les peines, la passion de la gloire et la crainte de l'infamie, furent les principales causes qui donnèrent aux Grecs tant de supériorité sur leurs ennemis. Ils ne négligoient aucun moyen de

former des hommes invincibles. Quoique les Spartiates fussent accoutumés dès l'enfance à braver la mort, ils portoient à la guerre des habits rouges, afin que le sang des blessés ne parût point. Dans tous les genres, on doit aider la nature; et quelquefois de petites choses en apparence produisent de grands effets. Que ne peuvent donc pas produire les deux grands mobiles du cœur humain, l'espérance et la crainte lorsque leur action est dirigée avec sagesse?

CHAPITRE V.

Les Belles-Lettres.

§. I.

POÉSIE.

Avantages des Grecs pour la littérature.

UN goût délicat, une imagination vive, un génie facile et fécond, une langue riche et harmonieuse, des talens supérieurs excités par l'émulation la plus ardente : c'est ce qui a procuré aux Grecs l'avantage d'être, en fait de littérature, les maîtres et les modèles

de tous les peuples éclairés. Leur langue incomparable se plioit à tout, embellissoit tout. Sous la plume d'Homère, elle réunissoit déjà les graces, la force, la majesté, elle étoit digne de Jupiter ou de Vénus. Ce qui prouve évidemment, si je ne me trompe, qu'avant Homère, il y avoit eu de bons écrivains; car les langues se forment avec lenteur, et ne peuvent se perfectionner que par les travaux littéraires. Leur langue.

La poésie a devancé presque toujours les autres genres de littérature; sans doute parce qu'elle est le fruit de l'imagination et du sentiment, et qu'on exerce ces deux facultés avant la raison. Une espèce d'instinct porte les hommes sensibles à chanter leurs plaisirs, leur bonheur, les dieux qu'ils adorent, les héros qu'ils admirent, les faits qu'ils veulent graver dans la mémoire; et leur apprend à se servir de la mesure ou de la rime, pour rendre leurs idées avec plus d'énergie et plus d'agrément. Aussi trouve-t-on des vers chez les sauvages. La vivacité des passions a contribué aux progrès de ce bel Origine et objets de la poésie.

art ; mais l'intérêt de l'humanité en a été souvent l'objet. Le but de l'Iliade est d'étouffer parmi les Grecs une fatale discorde, et d'exciter en eux l'héroïsme, par le spectacle des exploits de leurs ancêtres. Si les vertus pacifiques avoient été mieux connues, si Homère en avoit senti les avantages, il les eût vraisemblablement célébrées.

Tragédie. Ses poëmes sont la source de l'art dramatique inventé du tems de Solon. En représentant sur le théâtre, des actions qui plaisoient à la lecture, on augmenta le plaisir et l'utilité. Eschyle, le vrai fondateur de la tragédie, (les farces de Thespis ne méritoient pas ce nom,) employa la pitié et la terreur pour ébranler le cœur humain. Il vivoit du tems de l'invasion de Xerxès, et ses pièces inspiroient la haine de la tyrannie. Sophocle parut avant la mort d'Eschyle, lui disputa le prix, l'emporta, rendit la tragédie plus intéressante, par la régularité du plan et par la noblesse du style. Euripide, son rival, y ajouta cette phi-

losophie, qui met la morale en action pour faire aimer la vertu.

Son utilité

Il est difficile de croire que le but de ces poëtes ait été principalement de guérir les passions par la force du pathétique. Mais il est certain qu'en cherchant les suffrages des spectateurs, ils leur donnoient d'excellentes leçons de sagesse, et que le théâtre ne retentissoit point de maximes propres à corrompre les mœurs ni à perdre les ames. Combien les représentations théâtrales ne seroient-elles pas utiles, si le charme du plaisir n'y servoit que de véhicule aux sentimens nobles et vertueux ?

Comédie, ancienne moyenne et nouvelle.

La comédie surtout, en exerçant le ridicule contre le vice, pourroit être une des meilleures écoles pour la société. On ne conçoit pas comment les Athéniens, après avoir goûté la morale de leurs poëtes tragiques, étoient capables d'applaudir aux bouffonneries indécentes d'un Aristophane. Ils faisoient presque un crime à Euripide d'avoir mis dans la bouche d'Hippolite ces paroles : *Ma langue a prononcé le serment ; mais mon cœur n'y a point consenti* ; quoique le

Licence accordée à Aristophane.

serment dont il s'agissoit parût contraire au devoir. Et dans le même tems ils souffroient qu'on jouât les dieux, le gouvernement, les magistrats, les Socrates, dans des pièces qui révoltoient également la religion et l'honnêteté publique. L'*ancienne* comédie n'eût aucun frein ; elle immola tout à la satire ; et ce que nous avons encore d'Aristophane fait, à cet égard, la honte d'Athènes. La comédie *moyenne*, née sous les trente tyrans, déguisa seulement les noms, et outragea les personnes : elle aiguisa plutôt qu'elle n'amortit la malignité du peuple. Enfin, Alexandre réprima cette audacieuse licence. La *nouvelle* comédie peignit les mœurs sans blesser les citoyens ; elle présenta un miroir, suivant l'expression de Boileau, où chacun pouvoit reconnoître son image, rire de ses propres travers, et apprendre agréablement à se corriger. Ménandre brilla dans cette immense carrière. Nous avons perdu ses ouvrages, qu'on ne sauroit trop regretter, puisqu'ils ont formé le goût de Térence, son imitateur,

Vraie comédie.

qui empruntoit de lui presque tout le fond de ses pièces.

Il faut être, comme madame Dacier, bien idolâtre de l'antiquité, pour ne pas convenir que nos grands poëtes sont beaucoup au-dessus des Grecs dans l'art dramatique. En reconnoissant que ceux-ci ont été nos maîtres, ne nous aveuglons point jusqu'à encenser leurs défauts, aux dépens de la justice due à leurs émules. La prodigieuse fécondité des anciens prouveroit seule qu'ils n'étoient que médiocrement délicats dans la conduite et la composition de leurs pièces. On en comptoit environ cent trente de Sophocle.

Les modernes, supérieurs dans l'art dramatique.

La fureur des Athéniens pour les spectacles, les prix qu'ils adjugeoient aux poëtes, l'honneur d'être préféré publiquement à ceux qui couroient la même carrière, tout accéléra les progrès d'un art si intéressant. Il nous a fallu des siècles, pour substituer le bon goût aux farces grossières de nos aïeux: Athènes au contraire eut bientôt son Sophocle et son Euripide. Ce peuple frivole fit, en quelque sorte, du théâtre une affaire d'état. On

Fureur des Athéniens pour le théâtre.

pourroit l'en louer, si l'avantage des mœurs en avoit toujours été l'objet ; mais Aristophane et ses semblables étoient autorisés à répandre le poison dans la république. Quelle idée doit-on avoir d'un état où des bouffons ont le droit d'insulter à la vertu même, et le pouvoir de soulever contre elle les citoyens ?

Autres genres de poésie.

Tous les autres genres de poëmes, l'ode, l'élégie, la poésie pastorale, l'épigramme, nous sont venus de la Grèce. Les Romains les ont perfectionnés. Il est dans l'ordre de la nature, que le génie profite des anciens modèles, en observe les défauts et en imite les beautés avec plus de goût.

§. II.

HISTOIRE.

L'histoire très-ancienne chez les Grecs.

Une des principales obligations que nous avons aux Grecs, est de nous avoir fait connoître l'histoire. Des ramas confus de faits sans ordre, de traditions souvent absurdes, transmises on ne sait comment, ont tenu lieu d'annales à

presque toutes les nations ; et n'ont servi qu'à perpétuer leur ignorance, jusqu'à ce que l'art d'écrire étant devenu commun, quelques écrivains laborieux et éclairés ont recueilli, examiné, mis en ordre les matériaux historiques, pour en faire un corps d'instructions intéressantes. Quelques fables qui aient dû se glisser dans les ouvrages de cette espèce, quand il embrassoient des antiquités dont les monumens n'existoient point, on y trouve des vérités précieuses ; et ce qui n'est peut-être pas moins précieux, on y apprend par les fables mêmes, à suspendre son jugement, et à former des doutes nécessaires pour découvrir la vérité. Les erreurs des anciens, après avoir trompé long-tems une foule d'esprits crédules, ont fait naître les règles de critique, par lesquelles nous devons nous garantir de l'erreur.

Hérodote d'Halicarnasse, ville de Carie, est regardé comme le père de l'histoire. Il nâquit peu d'années avant l'expédition de Xerxès dans la Grèce. Son ouvrage commence à Cyrus, et finit au **Hérodote.**

combat naval de Mycale. Ses digressions sur les Egyptiens et sur d'autres peuples sont en partie fabuleuses, parce qu'elles sont pleines des traditions de leurs prêtres; et il n'est pas même toujours croyable sur les circonstances des événemens de son siècle. Il aimoit trop le merveilleux pour bien discerner le vrai. On le voit débiter, avec un air de candeur, de ces fictions brillantes qui ont attiré à la Grèce le reproche de fausseté (*Græcia mendax*). S'il ne les assure pas toujours, il paroît le croire. Comparé cependant à nos anciens auteurs de chroniques, non-seulement pour la forme, mais encore pour le fond, il mérite les plus grands éloges. *

Son exemple anime Thucydide. Cet historien vouloit plaire aux Grecs; il flatta leur vanité crédule. La lecture qu'il fit de son ouvrage aux jeux olympiques, et ensuite dans une des plus grandes fêtes d'Athènes, lui attira des applaudissemens universels. Thucydide

---

* Voyez *Tome I, seconde Epoque, Chapitre II.*

encore jeune en fut témoin. Transporté lui-même d'une sorte d'enthousiasme, il versa des larmes comme à une tragédie. L'auteur, qui s'apperçut de cette marque de sensibilité, exhorta le père du jeune homme à le cultiver avec tout le soin possible. Un exemple suffit quelquefois pour exciter le talent et pour le fixer à son objet; un exemple peut faire un grand homme.

Thucydide se livra donc à l'étude. Il servit dans la guerre du Péloponnèse; et toujours occupé du projet d'en écrire l'histoire, il examina tout, il rassembla des matériaux, il fit des mémoires exacts. Un exil de vingt ans lui procura le loisir de travailler. De retour dans sa patrie, après l'expulsion des trente tyrans, il mit la dernière main à ce bel ouvrage, qui contient les vingt et une premières années de la guerre. La gravité du style et la sagesse des reflexions font assez connoître que l'auteur cherchoit moins à plaire qu'à instruire. **Thucydide.**

Denys d'Halycarnasse, qu'on vante comme un bon historien et **Mauvaise critique de Denys**

d'Halicarnasse. un bon critique, en faisant le parallèle d'Hérodote et de Thucydide, met le premier au-dessus de l'autre, pour des raisons que je ne crois dignes ni d'un critique, ni d'un historien. Il blâme le dernier sur le choix de son sujet, sur la tristesse des spectacles qu'il offre au lecteur, sur le manque d'épisodes et de digressions, sur la sévérité avec laquelle il relève les fautes d'autrui, etc. On devroit blâmer plutôt Thucydide et Hérodote, d'avoir mis dans l'histoire tant de harangues, qui l'embellissent aux dépens de l'exacte vérité.

Xénophon et Ctésias. Xénophon et Ctésias étoient contemporains de Thucydide, mais plus jeunes. Je les ai déjà fait connoître. Le premier, outre la Cyropédie et l'expédition des Dix-mille, a continué l'histoire grecque depuis le retour d'Alcibiade en Attique. Pour un philosophe, disciple de Socrate, il paroît souvent trop crédule; mais il respeote infiniment la religion.

Polybe. Polybe de Mégalopolis, élève de Philopémen, ami du grand Scipion, mérite la préférence sur tous les historiens grecs, et sur la plupart

des latins. De son *Histoire universelle*, qui renfermoit tous les événemens depuis les premières années de la seconde guerre punique, jusqu'à la conquête de Macédoine, il ne reste que les cinq premiers livres avec des fragmens. Denys d'Halicarnasse dit que la lecture de Polybe est insoutenable, parce qu'il ne sait pas arranger les mots. Ce critique étoit amoureux de belles phrases, et préféroit certainement les mots aux choses. Brutus jugeoit mieux : il étudioit encore Polybe la veille de la bataille de Pharsale.

Denys d'Halicarnasse. Les Antiquités Romaines de Denys d'Halicarnasse, écrites sous le règne d'Auguste, sont un ouvrage fort vanté, qui contient beaucoup de détails intéressans sur les mœurs et les coutumes de l'ancienne Rome; mais où la critique découvre les préjugés d'un Grec superstitieux, appliqué à donner une origine grecque aux choses remarquables. Ses onze premiers livres, que le tems a épargnés, ne conduisent qu'à l'an de Rome 312. Les neuf derniers sont perdus.

Diodore de Sicile. Diodore de Sicile, copiste de

Ctésias et fort décrié, comme nous l'avons vu ailleurs, vivoit du tems de César et d'Auguste. Sa *Bibliothèque historique* remonte aux siècles fabuleux, même à l'origine du monde, et finit à la guerre des Gaules. Il n'en reste que quinze livres. Cet auteur, qui avoit voyagé pour s'instruire, ressemble trop à ces voyageurs sans philosophie, dont la crédulité ou les mensonges ont rempli l'histoire d'incertitudes.

Plutarque

Il n'y a aucun historien grec plus utile que Plutarque, contemporain de Nerva; parce qu'il fait connoître les hommes, sur-tout les hommes célèbres, et que la saine morale est l'ame de ses écrits. Il s'est trompé quelquefois, mais il instruit et intéresse presque toujours.

§. III.

ÉLOQUENCE.

Eloquence à Athènes.

Avant Périclès, Athènes avoit eu des harangueurs; car la tribune aux harangues étoit un théâtre ouvert au zèle et à l'ambition. C'est pourtant à Périclès qu'on attribue l'origine de la véritable éloquence; qui réunit l'art de convaincre par

la raison, au talent de persuader par le sentiment. Elle ne pouvoit manquer de fleurir dans une ville, où les honneurs et la fortune étoient le fruit des suffrages populaires; où elle donnoit un empire sur les délibérations, sur la république même; où l'homme le plus éloquent devenoit aussi le plus puissant.

Démosthène.

Ne soyons pas étonnés que Démosthène, excité par un tel motif, ait fait de si grands efforts pour exceller dans cette carrière. La foiblesse de sa voix et un défaut de langue lui attirèrent des huées, la première fois qu'il harangua. Un comédien, à qui il témoignoit son désespoir, le consola en disant que le remède étoit facile. Il lui fit réciter quelques vers; il les répéta ensuite avec tant de force et de grace, que Démosthène les trouva tout différens. Cette expérience apprit au jeune orateur, que le succès dépendoit en grande partie de l'action. Il se bâtit un souterrain pour s'exercer des mois entiers, sans distraction et sans relâche. Tantôt il alloit déclamer au bord de la mer pour s'accoutumer au bruit; tantôt

Ses travaux.

il déclamoit en marchant, en grimpant, avec de petits cailloux dans la bouche, pour se délier la langue. De quoi n'est pas capable l'amour du travail et le désir du succès ! Démosthène força la nature ; et régna par son éloquence. Eschine étoit foible devant lui ; Démade ni Phocion même ne purent lui tenir tête. Ce foudre écrasoit tout : Philippe le redoutoit plus que les flottes et les armées d'Athènes.

Isocrate, orateur médiocre. On attribue la corruption de l'éloquence à Démétrius de Phalère, qui préféra un style fleuri à la véhémence et à la vigueur de ses devanciers. Je ne sais si le fameux Isocrate ne devroit pas être regardé plutôt comme le modèle de ce mauvais goût. Cicéron l'appelle quelque part un grand orateur ; mais il dit ailleurs que son genre d'éloquence, plus propre à l'appareil qu'à l'action, a été banni du barreau et relégué dans les gymnases *. Isocrate en effet ne brille que par une élégance froide. Il ne remue point ; il disserte. Comme les ta-

* *Orat.* 41.

lens

lens extérieurs lui manquoient, il se borna au travail de la composition, et au métier de rhéteur qui lui valut de grosses sommes. On dit que Démosthène prit des leçons d'un autre, parce qu'il n'étoit pas assez riche pour payer les siennes.

Dès que l'art oratoire fut en crédit, il s'éleva des maîtres pour l'enseigner. Les sophistes en général s'érigèrent en rhéteurs. Leurs préceptes et leurs exemples devoient être contagieux. Au lieu de suivre les principes de la vérité et de la nature, ils apprenoient à dénaturer tous les objets, à changer le petit en grand, à donner au faux les couleurs du vrai, à soutenir indifféremment le pour et le contre, à éblouir enfin par des prestiges, dont l'impression ne pouvoit être durable. Il falloit un philosophe tel qu'Aristote, ou un orateur tel que Cicéron, pour donner une bonne rhétorique. Encore n'y a-t-il que l'étude des grands modèles, que l'exercice fréquent, et par-dessus tout, le talent et le génie, qui puisse faire les vrais orateurs. On doit étudier l'éloquence dans les Philippiques et d'autres chefs-d'œu-

Sophistes rhéteurs.

vres semblables. De bonnes règles dirigent le goût : de bons modèles l'animent et le forment.

CHAPITRE III.

Les Sciences.

§. I.

PHILOSOPHIE.

Comment les esprits se tournent aux sciences.

QUAND les esprits sont en mouvement, et que la curiosité, l'émulation, ou d'autres motifs, les portent à l'étude, tous ne peuvent suivre la même carrière ; et si les belles-lettres ont un attrait invincible pour les uns, les sciences ne sont pas moins propres à charmer les autres. La passion de savoir et l'amour de la vérité se développent au milieu même des Muses. Dès que les plaisirs de la raison commencent à être connus, ceux de l'imagination s'émoussent pour les esprits sérieux et actifs, qui préfèrent le solide à l'agréable, ou plutôt qui trouvent l'agrément dans le vrai. L'homme, la société et la

nature leur offrent une matière immense de réflexions et de recherches. Ils embrassent la philosophie, parce qu'ils ne trouvent point ailleurs de quoi satisfaire leurs penchans.

Objet des premiers philosophes.

Les premiers philosophes furent des sages, principalement appliqués à l'étude et la pratique des devoirs. Ils méditoient sur ce qui peut assurer le bonheur des particuliers et celui des états; ils rapportoient à ce but les plus profondes contemplations; ils ne connoissoient ni les vaines subtilités, ni les disputes de mots, ni l'esprit de système et de secte, qui produisirent tant d'erreurs et d'extravagances, lorsqu'on sortit de la sphère des choses sensibles pour créer des causes intellectuelles, et qu'on sacrifia l'amour du vrai au désir de faire triompher l'opinion. On se perdit dans les hypothèses sur l'origine du monde, sur la cause première, sur le souverain bien, etc. etc. La sagesse s'évapora en rêveries et en sophismes. Ce qu'une bonne femme dit à Thalès de Milet, en le voyant tomber lorsqu'il contemploit les astres, pouvoit fort bien

s'appliquer à la plupart des anciens philosophes : *Comment connoîtriez-vous le ciel, puisque vous ne voyez pas à vos pieds ?* Du moins auroient-ils dû préférer l'utile aux chimères.

Sectes Ionique et Italique

La philosophie grecque se divise en deux branches, la secte ionique et la secte italique ; l'une et l'autre subdivisée en plusieurs sectes. Thalès, contemporain de Solon, fut le chef de la première, et Pythagore le chef de la seconde. Je ne parlerai qu'historiquement et en peu de mots des plus célèbres philosophes, me bornant à ce qui intéresse davantage l'esprit humain.

Pythagore réformateur des mœurs.

Pythagore mérite sur-tout d'être connu, parce qu'il travailla efficacement sur les mœurs. Ce n'est point du tems de Numa, comme plusieurs l'ont supposé, mais du tems de Tarquin le superbe, vers l'an 540 avant notre ère, que ce grand homme fit tant d'honneur à la Grèce et tant de bien à l'Italie. On le croit natif de Samos. Ayant entendu les raisonnemens d'un philosophe sur l'immortalité de l'ame, il se dévoua par une sorte d'enthou-

siasme à la philosophie. Il alla puiser des connoissances en Egypte, en Phénicie, en Chaldée, et vraisemblablement jusqu'à l'Inde. Géomètre, astronome, il regarda la sagesse comme la première des sciences; il se crut né pour lui faire des prosélytes.

Ses travaux en Italie.

Après avoir enseigné dans la Grèce, il passa dans cette partie de l'Italie, appelée *la grande Grèce*, à cause des colonies qui l'avoient peuplée. Crotone, Métaponte, Tarente, furent son séjour ordinaire. On l'y vit, non pas se renfermer dans l'ombre d'un cabinet ou d'une école, mais prêcher en quelque sorte la vertu, et réformer les mœurs publiques. Crotone, ville corrompue, changea de face; les femmes même se dépouillèrent de leurs parures : la débauche cessa, et la sainteté du mariage fut inviolablement respectée. Plusieurs villes d'Italie suivirent de même les leçons du philosophe, et se gouvernèrent par ses conseils.

A quoi il vouloit qu'on fit la guerre.

Une de ses maximes étoit qu'il ne falloit faire la guerre qu'à cinq choses, aux maladies du corps; à l'ignorance de l'esprit, aux passions

du cœur, aux séditions des villes et à la discorde des familles.

Manière dont il formoit ses disciples.

Il vivoit en communauté avec ses disciples. Il leur faisoit subir une espèce de noviciat, qui duroit au moins deux ans et quelquefois cinq, et pendant lequel ils devoient s'instruire en silence, sans pouvoir demander la raison des enseignemens. Pythagore les supposoit trop peu capables de raisonner, avant d'être imbus de bons principes. Il employoit la géométrie à leur former l'esprit; en quoi on ne peut reconnoître un charlatan ou un imposteur. Ses paroles étoient reçues comme des oracles. *Le maître l'a dit*; ce mot fermoit la bouche à ses disciples. Commandoit-il une soumission aveugle, ou dissipoit-il les doutes par la persuasion? Le vrai philosophe ne peut s'ériger en tyran de l'esprit humain, et il n'est guère probable qu'un géomètre exigeât qu'on le crût sur sa parole.

Sa doctrine sur la divinité.

Sa doctrine sur la divinité étoit admirable. Il enseignoit un seul dieu; auteur de toutes choses, esprit infini, tout-puissant, impassible, qui ne tombe point sous les

sens, qui n'est aperçu que par l'intelligence. Il vouloit que toutes les actions et toutes les études tendissent à nous rendre semblables à dieu, par l'acquisition de la vérité; ajoutant que, pour acquérir la vérité, il faut la chercher avec une ame pure, maîtresse des passions. On lui attribue, peut-être sans fondement, l'opinion des stoïciens, que dieu est l'ame de l'univers, de laquelle sont tirées les ames humaines, comme des parties de leur tout. Mais du moins il ne paroît pas qu'il l'entendît dans le sens des matérialistes.

La métempsycose étoit un point fondamental de sa doctrine : en conséquence, il défendoit de tuer et de manger les animaux. La récompense des bons et la punition des méchans tiennent à cette idée, répandue en Egypte et en Asie. C'étoit, il faut en convenir, une erreur utile pour ceux que la révélation n'éclairoit pas sur la vie future. *Métempsycose.*

On a débité sur Pythagore des miracles et des contes absurdes, parce qu'il passoit pour un homme divin. On lui prête des impostures aussi contraires à la vraisemblance. *Ses disciples législateurs.*

Une preuve de sa sagesse, au milieu des ténèbres de l'idolâtrie, ce sont les lois de Zaleucus et de Charondas, ses disciples, dont Diodore nous a conservé quelques morceaux précieux. Le premier fut le législateur des Sybarites, célèbres auparavant par leur mollesse; le second des Locriens d'Italie. Le préambule des lois de Zaleucus roule sur l'existence de la divinité, à qui l'on doit attribuer tous les biens dont nous jouissons, qui dédaigne les offrandes et les sacrifices des pervers, qu'il faut honorer par la pureté des mœurs et par l'exercice des vertus. Une législation bâtie sur ce fondement est d'autant plus respectable, qu'elle inspire l'amour des devoirs, en les imposant.

Thalès et Anaxagore.

Thalès, chef de la secte Ionique, avoit dit que l'eau étoit le principe de toutes choses, et que dieu, intelligence qu'il supposoit n'être que l'ame de la matière, avoit tout formé de l'eau. Anaxagore, un siècle après, enseigna que l'arrangement de l'univers doit être attribué à la puissance et à la sagesse d'un esprit infini. Il croyoit la matière

éternelle, et ses successeurs ont eu la même opinion. C'étoit néanmoins le plus grand pas que pût faire la philosophie, de s'élever à la connoissance d'un esprit suprême, dont la sagesse avoit arrangé le monde. Anaxagore ne parut qu'un impie aux yeux des Athéniens, parce qu'il définissoit le soleil une matière enflammée; et il auroit subi le supplice, si Périclès ne l'avoit fait sortir d'une ville trop superstitieuse. Tels sont les jugemens de l'ignorance, excitée par un zèle aveugle de religion : elle déshonore la religion en s'imaginant la défendre. On demandoit à ce philosophe, s'il vouloit qu'on le transportât après sa mort à Clazomène, sa patrie : *à quoi bon ? répondit-il, le chemin aux enfers n'est pas plus long d'un lieu que d'un autre.*

Anaxagore persécuté.

Socrate, disciple d'Anaxagore, rapporta tout à la vertu, se moqua de la vanité des sophistes, enseigna que la véritable science étoit de se connoître soi-même, pour devenir meilleur; consacra la philosophie au bien public, dont elle ne devroit

Socrate.

jamais être séparée ; et but la ciguë comme un impie, pour récompense de sa piété et de ses services.

Platon. Platon, disciple de Socrate qui n'avoit rien écrit, écrivit en style éloquent de très-belles choses sur la divinité, sur l'ame, sur les lois, sur les devoirs; mais il y mêla beaucoup d'idées creuses, d'où naquirent une infinité de chimères. L'imagination le dominoit, et un philosophe ne doit écouter que la raison. Il créa un monde intellectuel, où les génies, les nombres, les rapports fantastiques, forment un véritable chaos. Pythagore avoit employé les nombres, probablement comme des signes : Platon les employa comme des raisons, et la nature disparut dans ses systêmes. On ne la trouve ni dans sa métaphysique, ni dans sa physique, ni même dans sa morale, encore moins dans sa politique, dont les principes ne peuvent se réaliser. Cependant il est souvent si admirable, que ses défauts mêmes sont séduisans. *J'aimerois mieux me tromper avec Platon*, dit Cicéron, *que de penser vrai avec les autres philoso-*

Abus des nombres.

phes *. Maxime étrange, qui fait voir combien les meilleurs esprits sont quelquefois dupes des préjugés.

Aristote, de Stagire en Macédoine, le plus célèbre disciple de Platon, s'éloigna beaucoup de ses sentimens, et fonda la secte des péripatéticiens. Lorsqu'Alexandre, son élève, partit pour la conquête de l'Asie, il vint enseigner à Athènes. Un prêtre de Cérès l'ayant accusé d'impiété sans aucune preuve, il se retira, *pour empêcher*, dit-il, *les Athéniens de commettre un second crime contre la philosophie*. Sa doctrine sur la divinité est équivoque. Tantôt il veut que le monde soit dieu; tantôt il admet un dieu au-dessus du monde. Les ténèbres, qu'il a répandues sur presque toutes les matières qu'il traite, ont été beaucoup augmentées par l'ignorance des péripatéticiens modernes. Mais il a laissé des monumens précieux, soit en matière de politique et d'histoire naturelle, soit en matière de littérature, où Aristote.

* *Tuscul.* 1.

l'on admire encore l'étendue de sa science et la sagacité de son génie.

Arcésilas et Carnéade.

L'académie, ou l'école de Platon, se dégoûta bientôt de cette philosophie dogmatique, dont les opinions hasardées ne pouvoient convaincre les bons raisonneurs. On se rapprocha de la méthode de Socrate, qui n'affirmoit rien de douteux. Arcésilas, fondateur de la *moyenne Académie*, passa d'un extrême à l'autre. Il parut douter de tout; il suspendit son jugement surtout, comme s'il n'y avoit point de vérites dans le monde. La *nouvelle Académie*, fondée par Carnéade, suivit un systême moins outré en apparence, et qui revenoit presque au même. Elle reconnut qu'il y avoit des vérités, mais si obscures et mêlées de tant d'erreurs, qu'on ne pouvoit les discerner avec certitude. Ainsi elle permettoit de se déterminer à l'action par la vraisemblance, pourvu qu'on n'affirmât rien absolument. Cette philosophie du moins étoit modeste. Combien n'auroit-elle pas prévenu d'erreurs et de disputes, si elle n'avoit pas étendu le doute jusqu'aux principes les

mieux établis par la raison et le sentiment ?

Tandis que Platon discouroit avec moins de solidité que de pompe, Antisthène, autre disciple de Socrate, fonda la secte des cyniques, si fameuse par ses maximes austères et par l'audace de ses partisans. Un manteau, une besace, un bâton, pour toutes richesses, sembloient leur donner le droit de censurer le genre humain. Antisthène fit consister le bonheur uniquement dans la vertu. On lui demandoit à quoi lui servoit la philosophie ? *à bien vivre avec moi*, répondit-il. Un prêtre qui l'initioit aux mystères d'Orphée lui vantant le bonheur de l'autre vie, il lui dit brusquement : *pourquoi ne meurs-tu donc pas ?* C'étoit un misanthrope chagrin, plus propre à faire haïr la vertu par sa dureté, qu'à l'inspirer par ses exemples. Antisthène, chef des Cyniques.

Le fameux Diogène de Sinope, banni pour crime de fausse monnoie, voulut être son disciple. Antisthène le rebuta, le menaça même de son bâton. *Frappe*, lui dit le prosélyte enthousiaste, *tu ne trouvera point de bâton assez dur*, Diogène ; son disciple.

pour m'éloigner de toi tant que tu parleras. Diogène prit la besace, vécut dans un tonneau, se passant de tout, déclarant la guerre aux vices, et n'épargnant pas les personnes. On lui répondoit à coups de pierre; on lui jetoit des os comme à un chien; il n'en étoit que plus hardi et plus effronté. *Je foule aux pieds le faste de Platon*, disoit-il un jour; Platon répliqua: *oui, mais par un autre faste.* Une telle philosophie n'étoit au fond qu'une insulte à l'humanité. On cite plusieurs maximes de Diogène. Celle-ci me paroît la plus remarquable: *Aye les bons pour amis, afin qu'ils t'encouragent à faire le bien; et les méchans pour ennemis, afin qu'ils t'empêchent de faire le mal.* Phocion est compté parmi ses disciples; mais ce grand homme sut être modéré dans la sagesse.

Cratès et Hipparchia. Cratès, autre cynique, vendit son riche patrimoine, en jeta l'argent dans la mer, et s'écria: *Je suis libre.* Il étoit difforme: Hipparchia, sœur d'un orateur athénien, voulut néanmoins l'épouser, malgré toute sa famille: elle prit le bâton et la besace, pour se rendre

digne de ce bonheur. Le cynisme ne pouvoit manquer de faire des fanatiques, ni de dégénérer bientôt en licence, comme tout systéme qui outre la vertu, les principes et les devoirs.

Zénon et les stoïciens.

Zénon, né à Citium dans l'île de Chypre, fut le disciple de Cratès, et le fondateur de la secte des stoïciens. Il exerçoit auparavant le négoce. Un naufrage, dont il se félicita toujours, lui procura l'occasion d'embrasser la philosophie à Athènes. Il prit le fond de la morale cynique, en la dépouillant de ces dehors indécens qui la décrioient. Les stoïciens confondirent la divinité avec le monde matériel, dont elle étoit, selon eux, l'ame répandue par tout. Pour se tirer des objections contre la providence, ils disoient que la nature a fait ce qu'elle pouvoit faire de mieux, avec les élémens qui existoient. C'est en partie le systéme de l'optimisme : ils y joignoient la fatalité, qu'on n'accordera jamais avec le dogme de la providence. Ils soutenoient que la vertu est le souverain bien, qu'elle rend heureux dans

Leur systême sur Dieu.

Sur la vertu.

tous les maux, et même que les souffrances ne sont point un mal; en un mot, que vivre selon la droite raison fait essentiellement le bonheur.

Le Sage des stoïciens. Leur sage étoit un homme parfait, sans passions, insensible même à la pitié qui trouble l'ame, et cependant dévoué à tous les devoirs de l'humanité. Les péripatéticiens, moins enthousiastes, voyant l'homme composé de corps et d'ame, daignoient compter pour quelque chose la douleur et le plaisir physiques. L'enthousiasme des stoïciens s'élevoit au-dessus de la nature.

Jugement sur le stoïcisme. « Si je pouvois un moment, dit Montesquieu, cesser de penser » que je suis chrétien, je ne pour» rois m'empêcher de mettre la » destruction de la secte de Zénon » au nombre des malheurs du gen» re humain. Elle n'outroit que » les choses où il y a de la gran» deur, le mépris des plaisirs et » de la douleur. Elle seule faisoit » faire les citoyens; elle seule fai» soit les grands hommes *. »

* Esprit des Lois, *liv.* 24.

Plutarque observe judicieusement qu'elle avoit quelque chose de dangereux pour un caractère ardent, porté aux excès; mais que sur un naturel doux et grave, elle opéroit des prodiges *. *Une partie de la science*, selon Zénon, *consiste à ignorer ce qui ne doit pas être su.* Cette maxime suffiroit pour son éloge. Cléanthe, Chrysippe, Panétius, Epictète, ont moins illustré le stoïcisme, que ne l'ont fait les vertus d'un Caton, d'un Antonin et d'un Marc-Aurèle.

Une secte bien différente, qu'Epicure rendit célèbre, existoit depuis long-tems sans faire du bruit. Elle avoit pour fondateur Démocrite, de la ville d'Abdère en Thrace, mort en 361 avant Jesus-Christ. Ce philosophe avoit appris de Leucippe la doctrine du vide et des atomes. Les connoissances qu'il acquit dans ses longs voyages, et ses profondes méditations sur la nature, le rendirent un des plus savans hommes du monde. Les Abdéritains le voyant rire de tout, (car Démocrite.

* *In Cleomen.*

la vie humaine étoit pour lui une comédie perpétuelle,) appelèrent Hippocrate pour le guérir de sa prétendue folie. Le médecin ne s'y trompa point, et leur apprit que les plus fous étoient ceux qui se croyoient les plus sains et les plus sages. Il ne nous reste aucun ouvrage de Démocrite.

Epicure et ses disciples. Epicure, né dans l'attique, vers l'an 342 avant notre ère, mit en vogue la doctrine de ce philosophe. Il enseigna que le monde avoit été formé par le concours fortuit des atômes, que les dieux ne se mêloient point des événemens naturels, ni des choses humaines, et que l'ame périssoit avec le corps.

Ce qu'il entendoit par la volupté. Il fit consister le souverain bien ou le bonheur dans la volupté; mais il l'entendoit des plaisirs de l'ame, que procure la vertu et qui supposent la tempérance. Sa vie est une preuve de ses sentimens à cet égard; puisque, dans son jardin délicieux, on ne mangeoit que des legumes, et l'on ne buvoit que de l'eau. Il

Sa conduite sage. fréquentoit les temples, soit par soumission aux lois et aux coutumes du pays, soit pour se mettre à couvert de l'accusation d'impiété. Il

aimoit le bien public; il recommandoit l'obéissance : il disoit qu'*on devoit souhaiter de bons princes, et se soumettre à ceux qui gouvernent mal.* Sa patience dans une maladie extrêmement douloureuse, l'attachement et la vénération de ses disciples, réfutent les calomnies dont on a chargé sa mémoire. Origène, Saint Grégoire de Nazianze et d'autres Pères, l'ont justifié sur les mœurs. Il vécut sagement, avec une doctrine condamnable. Les Epicuriens en abusèrent dans la suite. Aux plaisirs vertueux, ils substituèrent les grossières voluptés; et ne croyant ni providence ni vie future, ils se livrèrent aux excès du libertinage.

Secte Eléatique.

De la secte éléatique, dont étoient Parménide, Xénon d'Elée, Leucippe, Démocrite, etc. naquirent le pyrrhonisme et l'athéisme.

Pyrrhonisme.

Pyrrhon, d'Elide dans le Péloponnèse, rejeta toutes les vérités comme incertaines, et enseigna que le juste et l'injuste dépendoient uniquement des lois ou de la coutume. Vivre et mourir étoient, selon lui, la même chose. *Pourquoi donc ne mourez-vous pas?* lui dit quelqu'un;

précisément, répondit-il, *parce qu'il n'y a point de différence entre la vie et la mort.* Raillé un jour d'avoir pris la fuite devant un chien, il se tira d'affaire en disant: *il est difficile de dépouiller l'homme.* Le pyrrhonisme est trop ridicule pour devenir contagieux. Le sentiment intérieur suffit pour opposer à ses subtilités une résistance invincible.

Athéisme. Le simple athéisme est capable, au contraire, de produire les plus grands maux, en attaquant une vérité qui ne tombe pas sous les sens, et qui néanmoins est le plus ferme appui de la morale. Protagoras, Disciple de Démocrite, ayant écrit: *Je ne peux dire s'il a des dieux, ou s'il n'y en a point*, les Athéniens firent brûler ses ouvrages et le chassèrent de leur ville. Diagoras osa nier ouvertement l'existence des dieux. Les Athéniens l'appelèrent en justice; il se sauva: on promit un talent à celui qui le tueroit, et deux à celui qui l'améneroit vivant. Quel état pourroit tolérer une erreur si funeste au genre humain? Mais souvenons-nous qu'Athènes fit mourir

Protagoras et Diagoras.

comme athée le pieux Socrate; et ne confondons pas les calomnies de la superstition avec les justes plaintes de la religion offensée.

Accusations d'impiété contre les philosophes.

Plus la théologie grecque étoit absurde, et plus les philosophes étoient louables d'en dissiper avec prudence les prestiges; plus aussi ils avoient à craindre la démence du peuple, animée par la haine des prêtres. On vouloit que le soleil fût Apollon, que la lune fut Diane; parce qu'autrement les temples d'Apollon et de Diane auroient perdu une grande partie de leurs richesses. On accusoit donc d'impiété ces physiciens, qui ne trouvoient dans la nature qu'une intelligence infinie et des phénomènes naturels. Du reste, les philosophes en savoient moins sur la divinité, que le peuple n'en sait aujourd'hui, éclairé des lumières du christianisme. Je parle du peuple instruit par des hommes vraiment dignes du sacerdoce.

La philosophie spéculative des Grecs est la source des erreurs et

Il paroît, au fond, que la philosophie spéculative des Grecs n'a guère produit que des disputes et des erreurs; parce qu'au lieu d'expériences, ils faisoient des systé-

tèmes, et qu'ils rêvoient au lieu d'observer. Le goût des sophismes, les fausses subtilités, l'entêtement et l'orgueil devinrent communs à toutes les sectes. De là tant de chimères, tant de folies perpétuées jusqu'à nous.

Les disputes.

§. II.

GÉOMÉTRIE. ASTRONOMIE. GÉOGRAPHIE.

Géométrie.

Malgré le goût des systêmes, les Grecs cultivèrent la géométrie, cette science, qui ne procédant que par démonstrations, est si propre à dégoûter l'esprit de toute opinion incertaine. Pythagore l'enseignoit à ses disciples. Anaxagore, Platon, Aristote, et plusieurs autres en firent usage. Euclide d'Alexandrie, dont les *Elémens* seront toujours estimés, la perfectionna vers l'an 300 avant Jesus-Christ. Archimède auroit été un Newton dans notre siècle. Les machines qu'il employa contre les Romains, au siége de Syracuse, ne lui paroissoient qu'un jeu, en comparaison de ses découvertes scientifiques. Ayant avancé

Archimède.

que, si on lui donnoit un point fixe hors de la terre, il la remueroit comme un autre corps; il prouva, dit-on, cette assertion étrange, en remuant une des plus grandes galères et des plus chargées, par le moyen d'une machine, dont il ne fit que toucher le bout. Rollin auroit pu révoquer en doute cette expérience; mais on ne peut douter qu'Archimède ne fût un prodige de génie. Avec le secours de l'hydrostatique, il découvrit le vol d'un orfévre, qui, dans une couronne faite pour le roi Hiéron, avoit mêlé d'autre métal à l'or dont elle devoit être composée. Son miroir ardent, pour brûler la flotte de Marcellus, étoit regardé de nos jours comme une chimère. On voit celui de M. de Buffon, et l'on n'ose plus nier l'autre.

L'astronomie fut introduite dans la Grèce par Thalès. Il fit connoître le mouvement du soleil et de la lune, l'année solaire, la cause des éclipses, la petite ourse si nécessaire aux navigateurs. Anaximandre, son disciple, inventa la sphère, selon Pline, ou les cartes géographiques, selon Strabon, et mit en

Astronomie. Thalès.

Anaximandre.

usage les cadrans solaires. Mais ces prétendues inventions des Grecs venoient, vraisemblablement, d'Egypte ou de Phénicie. Leur ignorance en astronomie se dissipa très-lentement. Anaximandre lui-même ne croyoit pas que le soleil fût plus grand que le Péloponnèse; et malgré les leçons de Thalès, l'année, du tems de Démétrius de Phalère, n'étoit que de trois cent soixante jours. Méton publia néanmoins à Athènes, pendant la guerre du Péloponnèse, son *Ennéadécatéride*, appellée ajourd'hui le *nombre d'or*, qui est un cycle de dix-neuf ans, au bout desquels la lune recommence son cours avec le soleil, à une heure près et quelques minutes.

Eudoxe et Pythéas.

Eudoxe, disciple de Platon, trouvant trop peu de ressources à Athènes pour l'astronomie, alla l'étudier en Egypte, d'où il rapporta la connoissance des constellations et des planètes. Vers le même tems, Pythéas, de Marseille, colonie des Phocéens, fit sur l'ombre du soleil, au tems du solstice, une observation célèbre, par laquelle il détermina la latitude de sa patrie. Il passa

passa de la Méditerranée dans l'Océan, et s'avança jusqu'à l'île de Thulé (l'Islande); il pénétra ensuite dans la mer Baltique, jusqu'à l'embouchure d'un fleuve qu'il nomme Tanaïs, et qui vraisemblablement est la Vistule. Ayant observé que les jours devenoient plus longs, au solstice d'été, à mesure qu'il avançoit vers le nord, il établit la distinction des climats par la longueur des jours et des nuits.

Jugemens précipités contre des faits naturels.

Strabon et même Polybe ont attaqué la réalité des voyages de Pythéas, supposant inhabitables les climats qu'il disoit avoir parcourus. Tant il importe de suspendre son jugement sur les choses que l'on ignore! Hérodote ne pouvoit s'empêcher de rire (ce sont ses propres termes) de ceux qui croyoient la terre environnée de l'Océan; il n'imaginoit pas que les navigateurs de Néchos pussent avoir vu le soleil dans une position contraire à celle où nous le voyons en Europe. Plusieurs siècles après, n'a-t-on pas nié hautement les antipodes? n'a-t-on pas même taxé d'erreur et de folie ceux qui les admettoient?

n'a-t-on pas voulu faire de cette vérité de fait une hérésie.

Observations astronomiques.

Les observations astronomiques éclairèrent Aristote sur la figure et la grandeur de la terre. La rondeur de son ombre dans les éclipses de lune, l'inégalité des hauteurs méridiennes selon les climats, lui firent connoître qu'elle étoit sphéroïde. Alexandrie étant devenue l'asyle des sciences, Eratosthène y fit, sous Ptolémée Evergète, de nouvelles observations pour mesurer la circonférence du globe ; Hipparque, son contemporain, y fit le dénombrement des étoiles fixes, et découvrit leur mouvement particulier autour des pôles de l'écliptique. Pline nomme Hipparque le *confident de la nature*. Ce ne fut que sous le règne d'Antonin, que le fameux Ptolémée donna un corps complet d'astronomie.

Géographie.

La géographie, qui tient à cette science, puisque les observations astronomiques servent à mesurer la terre, et à fixer la position des lieux, ne pouvoit avancer que lentement, à mesure qu'on découvroit les pays et qu'on les examinoit. Homère (chose étrange!) en sa-

voit plus qu'Hérodote : les Grecs, du tems de Xerxès, s'imaginoient encore qu'il y avoit aussi loin d'Egine à Samos qu'aux colonnes d'Hercule. La navigation les éclaira ; le commerce étendit leurs connoissances. Les conquêtes d'Alexandre furent très-utiles à la géographie ; elle fit de nouveaux progrès sous les successeurs de ce prince. Strabon, du tems d'Auguste, et ensuite Ptolémée, y ajoutèrent beaucoup. Ce dernier s'attacha à déterminer la longitude et la latitude, unique méthode pour parvenir à une exacte précision.

Supériorité des modernes.

En ce genre, comme dans toutes les sciences exactes, les anciens sont infiniment au-dessous des modernes. Leur géographie est pleine d'erreurs. Comment ne le seroit-elle pas, puisque M. de l'Isle a prouvé par les observations astronomiques, qu'il y en avoit de fort considérables même dans les meilleures cartes des modernes ? Il raccourcit l'Asie de cinq cents lieues ; et la Méditerranée, d'occident en orient, de trois cents lieues. Admirons comment les anciens ont pu faire de si grands progrès, avec

si peu de secours; comment sans télescopes, sans chiffres arabes, ils ont pu être astronomes et géomètres. « Ils ont fait, dit le marquis de l'Hôpital, ce que nos » bons esprits auroient fait à leur » place; et s'ils étoient à la nô» tre, il est à croire qu'ils au» roient les mêmes vues que » nous. »

Découvertes modernes attribuées aux anciens.

Quelques écrivains leur font honneur de nos plus admirables découvertes. Les Pythagoriciens pensoient que la terre et les planètes tournent autour du soleil. Empédocle (qu'une tradition ridicule suppose s'être précipité dans le volcan du mont Etna), rapportoit au poids de l'air le phénomène du siphon, où l'eau demeure suspendue, pendant qu'on tient l'ouverture bouchée avec le doigt. Le même philosophe avoit imaginé une espèce de force d'attraction, peu différente de l'attraction neutonienne. Cicéron et Sénéque expliquoient le flux et reflux par la pression de la lune. Mais ce n'étoient là que des conjectures sans preuves, que des systêmes hasardés. La gloire des modernes est

d'avoir trouvé, par l'observation, le secret de la nature.

§. III.

MÉDECINE.

La médecine, nécessaire à certains égards, plus par la faute des hommes que par la foiblesse de la nature, étoit encore une routine aveugle et extrêmement bornée, peu de tems avant la guerre du Péloponnèse. Depuis le siècle d'Homère, où les onguens ni les emplâtres n'étoient pas connus sans doute, puisqu'il n'en dit mot, lui qui parle des moindres remèdes; on ne voit point qu'elle se fût perfectionnée. Si Pythagore mérite une place parmi les célèbres médecins, comme Celse le prétend, ce pourroit bien être par sa réputation équivoque d'homme universel. Hérophile, qui vivoit environ 570 ans avant Jesus-Christ, paroit cependant avoir acquis des connoissances. On assure qu'il obtint la permission de disséquer, encore vivans; les criminels condamnés à mort; il en disséqua six cents, s'il Médecines

faut s'en rapporter à Tertullien. Mais peut-on le croire ?

Hérodique. Hérodique de Sicile, le maître du célèbre Hippocrate, est regardé comme le chef des deux sectes de médecine, qu'on appelle *diététique* et *gymnastique*, dont les remèdes consistent dans la diète, le régime et les exercices du corps. Il devoit dont être fort supérieur aux charlatans, qui débitoient avant lui tant de recettes pernicieuses ou inutiles.

Hippocrate. Enfin Hippocrate nâquit, dans l'île de Cos, vers l'an 460 avant notre ère. Quand on révoqueroit en doute les services qu'il rendit aux Grecs, selon la plupart des historiens, pendant la fameuse peste d'Athènes; ses ouvrages encore subsistans, et toujours admirés comme des chefs-d'œuvre feroient assez son éloge. Il s'étoit instruit en rassemblant toutes les observations de ses prédécesseurs; il avoit observé mieux que personne. Les remèdes les plus simples lui paroissoient les plus efficaces, et encore les employoit-il le moins qu'il pouvoit. L'aveu naïf qu'il fait de quelques fautes, et de plusieurs

eures inutiles, prouve combien il étoit au-dessus de l'aveugle présomption, et qu'il attachoit sa gloire au bien public. Le célèbre Galien, sous le règne de Marc-Aurèle, le regardoit comme son maître.

Il est triste pour l'humanité que les médecins, ainsi que les philosophes, se soient divisés en plusieurs sectes rivales dont les principes opposés conduisoient à des pratiques contraires. *Empiriques*, *dogmatiques*, *methodistes*, etc. ces noms ne peuvent inspirer que de l'effroi, quand ils supposent un homme à système, qui ne voit les maladies qu'à travers les nuages du préjugé. Caton parloit vraisemblablement de gens pareils, en disant : *Tout est perdu si les Grecs nous apportent leur littérature, et sur-tout s'ils nous envoient leurs médecins. Ils ont juré de tuer par la médecine tous ceux qu'ils appellent barbares* *. Sectes dans la médecine.

La botanique, dont la médecine a sur-tout besoin, étoit encore, pour ainsi dire, dans l'enfance. Botanique, chimie, anatomie, etc.

* *Plin.*

Dioscoride et Pline n'ont guère connu que six cents plantes. Dès le commencement du seizième siècle, on en connoissoit plus de six mille ; et depuis, la science s'est beaucoup perfectionnée par la méthode. La chimie médicinale est une science moderne, qui tire son origine des Arabes. L'anatomie n'a pu faire de progrès, que dans les derniers siècles, où la superstition n'a plus empêché de disséquer les cadavres. Ainsi la chirurgie et la pharmacie, séparées maintenant de la médecine, dont elles faisoient partie autrefois, ont acquis une perfection étonnante, inconnue à toute l'antiquité. Mais les exercices du corps, la lutte, le disque, la course à cheval, ces jeux où les Grecs aimoient tant à se distinguer, les exercices militaires qui entroient dans les devoirs du citoyen, l'action enfin et la sobriété valoient mieux que tous les remèdes.

§. IV.

SCIENCE ÉCONOMIQUE.

Une science essentielle au gouvernement, trop peu cultivée par les Grecs; ou du moins trop négligée par leurs écrivains, c'est la science économique. A peine savons-nous quelque chose sur leurs finances, leur administration, sur leurs principes en cette matière, et sur quantité de détails plus intéressans, plus utiles en eux mêmes, que ceux dont ils ont grossi leurs histoires. La savante Athènes paroît toujours préférer le spécieux au solide. Ses philosophes, excepté un très-petit nombre, s'épuisoient en spéculations vagues, en beaux discours sur des généralités; et dédaignoient ce qui, joint aux mœurs et aux lois, fait la base du bonheur des citoyens. Tant de systêmes sur l'origine du monde, sur le souverain bien, ne rendoient pas les hommes plus sages, ni l'état plus florissant. La République imaginaire de Platon valoit-elle de bons principes sur la vie commune, et sur le gouvernement de l'état?

Science économique, fort négligée.

Economique de Xénophon. Nous avons deux traités de Xénophon, l'un intitulé *Économique*, l'autre des *Revenus*. Le premier regarde l'économie privée ; le second, les finances d'Athènes. Ces morceaux précieux, récemment traduits en français, méritent d'être lus, quoique fort superficiels. L'auteur vante avec raison les soins domestiques, sur-tout l'agriculture, sans instruire beaucoup sur cette matière. Il ne parle pas même de la greffe. Selon lui, l'art consiste dans l'observation de la nature ; et ce n'est pas l'ignorance, mais la paresse, qui nuit dans la culture des terres. Ce principe, vrai en géneral, seroit faux et pernicieux s'il excluoit toute nouvelle méthode ; car on a beau vanter les anciens usages : ne les a-t-on pas réformés utilement en plusieurs points ? et combien n'y a-t-il pas encore à perfectionner ? On doit en convenir cependant : le travail fera plus que tout le reste. Inspirez-en l'amour, par le bien-être qu'il doit produire : c'est le grand art pour rendre la terre féconde.

Son traité Le traité sur les moyens d'aug-

menter les *revenus* de l'Attique est plus curieux, parce qu'il offre des choses moins connues. Sans répéter ce que j'en ai déjà dit ailleurs, j'exposerai simplement quelques idées de Xénophon, dignes d'un examen particulier. Il s'attache principalement au commerce, qui étoit en effet la ressource d'un pays stérile. Il insiste sur les avantages de la situation d'Athènes, et il l'exagère, lorsqu'il veut que l'on regarde cette ville, non-seulement comme le centre de la Grèce, mais comme celui de l'univers. Il recommande, avec raison, d'y attirer les étrangers par toutes sortes de moyens; parce qu'on profite de leur industrie et de leur aisance. Chaque étranger payoit un tribut de douze drachmes. *Mettons-les*, dit l'auteur, *dans le cas de nous aimer et de nous servir utilement.* Il fait sentir la nécessité de retrancher les entraves du commerce, sur-tout d'abréger les procédures, qui retardent les opérations, et qui éloignent les étrangers. Il propose de construire des halles, des magasins, des vaisseaux marchands, faisant voir le profit que l'on en

des Revenus.

Attirer les étrangers.

Faciliter le commerce.

retireroit : entreprises bien préférables à toutes celles de luxe et d'ornement, qui entraînent quelquefois la ruine des peuples.

Abondance de l'or et de l'argent.

Au sujet d'exploitation des mines, il avance que *l'argent ne ressemble point aux autres productions de la terre, et que la grande abondance ne le fait jamais baisser de prix; que l'or, devenu plus commun que l'argent, feroit hausser celui-ci, et baisserait lui-même.* La dernière proposition est probable. Mais si la grande abondance de l'argent ne le fait pas baisser de prix, n'augmente-t-elle pas le prix des denrées? ne faut-il pas plus d'argent pour vivre; et n'est-ce pas comme si l'argent baissoit?

Exploitation des mines.

A en juger par l'ouvrage même de Xénophon, les Athéniens n'étoient que médiocrement éclairés sur les finances et l'économie politique. Quelques particuliers s'enrichissoient en exploitant les mines, tandis que l'état négligeoit cette ressource. L'auteur propose des moyens pour concilier l'intérêt de l'état avec celui des particuliers. Il observe sagement qu'on ne doit pas tout entreprendre à la fois; qu'il

faut proportionner les entreprises aux facultés; que le succès d'un premier établissement en facilitera un second, qui en amenera d'autres avec le même succès. Il semble s'attacher à une idée chimérique, en demandant qu'on établisse des magistrats pour faire observer une paix perpétuelle; mais il avertit que *le moyen le plus sûr de vaincre ses ennemis est de ne s'en faire aucun.* Il conclut par une exhortation à consulter les oracles, pour savoir si le ciel autorise l'exécution de ses projets, et de quel dieu il faut particuliérement implorer le secours. Auroit-on imaginé qu'un philosophe crût les oracles nécessaires, dans une affaire de finances? Sans doute, c'étoit pour ménager la superstition du pays.

La théorie des finances, plus nécessaire aujourd'hui.

Si les Grecs ont manqué de bonne théorie sur cet objet, dont les nations modernes s'occupent tant aujourd'hui, c'est qu'ils avoient moins de raisons de s'y appliquer. Les guerres étoient moins dispendieuses, soit parce qu'on revenoit ordinairement chez soi après la campagne, soit parce que les armées étoient petites, et rarement

La marine coûtoit peu aux Athéniens.

composées de mercenaires. D'ailleurs la marine, qui faisoit la principale force des Athéniens, coûtoit peu à la république. Par une loi de Solon, les douze cents plus riches citoyens étoient partagés en soixante et quinze compagnies de seize hommes, chacune desquelles fournissoit une galère, que les seize commandoient tour-à-tour. Comme il y avoit de disputes sur le plus ou le moins de richesses, Démosthène fit régler par une autre loi, que tout particulier dont le bien montoit à dix talens, équiperoit une galère; deux galères, s'il avoit le double de bien; et que ceux qui possédoient moins de dix talens, se joindroient à d'autres pour la dépense. Athènes, avec de pareilles ressources dans le besoin, avec de l'industrie et du commerce, pouvoit se soutenir sans la science économique des modernes, ignorée de ses voisins. Les vices, et non le défaut de l'argent, causèrent totalement sa ruine.

Loi de Solon.

Autre loi par Démosthène.

Ces détails m'ont paru importans, pour faire connoître à quel point l'esprit humain s'éleva, à quel point il s'arrêta, dans la nation qui

a éclairé la maîtresse du monde. Rome va nous offrir des spectacles d'un autre genre. Le courage, la pauvreté, la vertu ou l'ambition, feront sa grandeur, avant que les arts, les sciences, y pénétrant à la suite des richesses, en fassent la rivale d'Athènes, destinée à lui donner des leçons et à recevoir ses lois.

Fin de la première partie de l'histoire ancienne.

ÉLÉMENS D'HISTOIRE GÉNÉRALE.

HISTOIRE ANCIENNE.

TROISIÈME PARTIE.

HISTOIRE ROMAINE.

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES.

Plan de cette histoire.

COMME l'Histoire romaine absorbe, pour ainsi dire, celle des autres nations, et qu'elle commence une longue chaîne de faits, qui aboutit à l'histoire moderne;

nous la diviserons en époques, pour mieux marquer la suite et le rapport des principaux événemens : nous distinguerons même chaque époque, autant qu'il sera possible, non-seulement par un fait important, selon l'usage, mais par une idée relative à l'espace de tems qu'elle embrassera.

Les premiers siècles de Rome sont couverts de ténèbres et d'incertitudes. Son premier historien Fabius Pictor, vivoit du tems de la seconde guerre punique, plus de cinq cents ans après la fondation de cette ville. Combien de fables ont dû se répandre, lorsque l'ignorance aveugloit tous les esprits, lorsque la superstition croyoit tout, lorsque l'écriture étoit rare, et que les monumens des pontifes étoient des archives du merveilleux ! Encore ces monumens, au rapport de Tite-Live, périrent-ils presque tous dans l'incendie qu'allumèrent les Gaulois. De-là, tant d'absurdes traditions, reçues par les historiens ; de-là, ces prodiges, accumulés sans ombre de vraisemblance. Rome se

L'histoire des premiers siècles de Rome, fort incertaine.

croyoit divine ; elle adoptoit tout ce qui flattoit ses préjugés.

Malgré cette incertitude, il y a des traditions dignes de foi.

On peut lire dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres*, *tome VI*, les dissertations de M. de Pouilly et de M. l'abbé Sallier, sur l'histoire des quatre premiers siècles. Ce que l'un veut détruire, l'autre le soutient. La dispute de ces deux savans semble conduire au pyrrhonisme ; mais la critique doit tenir un juste milieu, rejeter l'absurde et l'incroyable, sans nier le vrai, qu'on trouve mêlé avec le faux. Excepté les faits dont nous avons été nous-mêmes témoins oculaires, comme l'observe M. Fréret, toute l'histoire n'a de certitude que celle qui résulte de notre confiance au témoignage d'autrui ; ainsi tout est en quelque sorte tradition. La tradition non écrite, quoique moins forte que l'autre, laisse subsister la certitude pour les faits publics et éclatans, dont la mémoire des hommes conserve assez facilement le souvenir. Les circonstances merveilleuses, qu'on y ajoute quelquefois, détruiront-

elles la vérité ? il faut donc refuser toute créance aux contemporains qui ont débité quelques merveilles semblables. D'ailleurs, il existoit encore des monumens, dont les historiens de Rome ont profité. L'essentiel pour nous est de ne tirer de leurs récits que ce qu'il importe de savoir.

Date de la fondation de Rome.

Notre plan nous éloigne des discussions chronologiques, matière éternelle de disputes peu intéressantes. Si la date de la fondation de Rome est incertaine, du moins elle ne varie que d'un petit nombre d'années. L'opinion la plus probable la fixe au commencement de la quatrième année de la sixième Olympiade, 753 avant Jesus-Christ, environ 120 ans après que Lycurgue eut donné ses lois, et 140 avant que Solon donnât les siennes : quatorze ans avant l'ère de Nabonassar, tems auquel des savans modernes rapportent, comme nous l'avons remarqué, les grands ouvrages de Babylone, attribués par les anciens à Sémiramis. On date communément et de l'an de Rome, et de l'an avant notre

ère. Pour éviter cette confusion de chiffres, je me bornerai à la première méthode, qu'il est facile de combiner avec la seconde. Il ne faut que soustraire de 753 le nombre qui exprime la date de Rome, et l'on aura l'année avant Jesus-Christ.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

FONDATION DE ROME.

LES ROIS.

Espace de 244 ans.

ROMULUS.

ROME, malgré toute sa grandeur, a eu la petite vanité, si commune aux nations, de jeter du merveilleux sur son origine. Elle vouloit descendre d'Enée ; elle donnoit pour père à Romulus son fondateur, le dieu Mars, et le faisoit allaiter miraculeusement par une louve. Au milieu de ces contes frivoles, on voit Romulus, chef de brigands, meurtrier de Rémus son frère, bâtir des cabanes sur un terrain dépendant de la ville d'Albe, d'où il étoit sorti ; et fonder, avec environ trois mille hommes, un

An de Rome. I.

ROMULUS, chef de brigands, fondateur de Rome.

état qui devoit engloutir les plus vastes monarchies. On le voit augmenter le nombre de ses sujets, en ouvrant un asyle à tous les malfaiteurs étrangers, à tous les fugitifs, qui voudroient lui obéir. Les Sabins lui refusent des femmes pour la population : il les attire à des jeux, il enlève leurs filles à main armée ; il en fait les épouses de ses soldats. En remontant à la source de la plupart des empires, on ne trouvera de même que violences et brigandages.

Politique de Romulus et idée de sa monarchie.

Si Romulus n'avoit été qu'un aventurier audacieux, les peuples voisins auroient sans doute renversé la ville naissante. Mais il avoit des vues politiques, et il affermit son ouvrage par les loix comme par les armes. Le gouvernement de Rome, dès son enfance, mérite notre attention. Ce fut une monarchie mixte, conforme au caractère et aux coutumes des barbares, qui conservoient la plus grande liberté en se donnant des rois. Romulus, revêtu de ce titre, sentit bien que le peuple ne se laisseroit pas subjuguer, et qu'il falloit partager avec lui le gou-

vernement, ou y renoncer soi-même.

D'abord il divisa la colonie en trois tribus; et chaque tribu en dix curies. Il partagea le territoire en trois portions inégales, l'une pour le culte religieux, l'autre pour les besoins de l'état, la troisième pour les citoyens, qui eurent chacun environ deux arpens de terre. Ensuite il établit un sénat composé de cent personnes, auquel il confia le soin de faire observer les lois, de délibérer sur les grandes affaires, et de porter les délibérations aux comices, ou aux assemblées du peuple. Le droit suprême de décider appartenoit au peuple, mais ses décisions devoient être confirmées par le sénat. Le commandement des armées, la convocation des comices et du sénat, le jugement des causes les plus importantes, la dignité de souverain pontife, étoient le partage du roi.

Division du peuple en trois tribus.

Etablissement du sénat.

Les trois pouvoirs.

En mêlant ainsi les trois pouvoirs, Romulus avoit su ménager le peuple et satisfaire sa propre ambition. Il pouvoit gouverner le sénat, dont les membres étoient de

Romulus s'étoit réservé adroitement beaucoup d'autorité

son choix. Les forces militaires, la religion, la justice, restoient entre ses mains, pour tenir le peuple dans la dépendance : et quoiqu'il lui eût laissé les principaux droits de la souveraineté, celui de faire des lois et d'élire les magistrats, celui de décider de la guerre et de la paix, il s'étoit réservé les moyens de diriger les suffrages, ce qui au fond le rendoit, en quelque sorte, maître de tout. Douze licteurs lui servoient de garde, appareil utile à la royauté. Il y ajouta un corps militaire de trois cents hommes, qui combattoient à pied et à cheval. C'est l'origine des chevaliers, nommés *Celeres* au commencement.

chevaliers romains.

Patrons et cliens, établissement admirable.

Pour prévenir les divisions entre les sénat et le peuple, Romulus fit un réglement, (on le lui attribue du moins, comme plusieurs autres choses,) qui contribua beaucoup à la prospérité de Rome. Il permit à chaque plébéïen de se choisir un patron dans le sénat. Des devoirs réciproques unirent les patrons et les cliens ; ceux-là protégeoient les autres, dont ils étoient secourus en cas de besoin. Ces liens d'humanité inspirèrent

inspirèrent la concorde et la modération. Aussi n'y eut-il point de sang répandu dans les premiers troubles qu'excita la jalousie des ordres, après l'établissement de la république. Le bonheur de la société dépend sur-tout de l'union des citoyens; et si les petits ne sont rien aux yeux des grands, la multitude sera nécessairement rebelle ou opprimée.

Des barbares ont peu de lois, et leurs lois portent une empreinte de barbarie. Je n'en citerai que deux de Romulus. La première permettoit aux hommes de répudier leurs femmes, et même de les faire mourir, non-seulement pour de grands crimes, mais pour avoir bu du vin, elle défendoit aux femmes de se séparer de leurs maris, sous quelque prétexte que ce fût. La seconde rendoit les pères maîtres absolus de leurs enfans; ils pouvoient les vendre jusqu'à trois fois, à tout âge, les condamner même à la mort; ils pouvoient de plus exposer ceux qui naissoient extrêmement difformes, pourvu qu'ils prissent auparavant l'avis de cinq personnes du voisi-

Lois barbares en faveur des maris et des pères.

nage; encore ne les obligeoit-on point par rapport aux filles cadettes.

Deux objets de Romulus ; c'est d'avoir des hommes et des terres.

Avoir des hommes et des terres, ce fut le principal objet de Romulus. Quelques-uns le regardent comme l'auteur de la politique romaine, toujours attentive aux moyens d'aggrandir et de fortifier l'état, soit par des alliances, soit par des conquêtes. Il s'attacha principalement à la guerre, dont il avoit besoin pour s'agrandir, et pour exercer au-dehors le génie turbulent de ses sujets.

Les premières guerres des Romains, peu dignes de détails.

L'Italie étoit alors, comme l'ancienne Grèce, divisée en beaucoup de petits peuples, dont la plupart se ressembloient par un courage féroce, et n'avoient d'ailleurs rien de commun. Rome fut successivement en guerre avec tous, dans un long espace de tems. Il est facile de juger, en réfléchissant sur son origine, que ni les siéges ni les batailles d'alors, quelques effets qui dussent en résulter pour l'avenir, ne méritoient les descriptions pompeuses qu'en font les historiens.

8. Tatius, roi des Sabins, collègue de Romulus.

C'est contre les Sabins que la nouvelle colonie exercea d'abord sa valeur. Ils formoient une espèce de république fédérative, dont les forces réunies pouvoient paroître redoutables : quelques unes de leurs villes furent cependant réduites à se soumettre. Mais un de leurs princes, Tatius roi de Cures, pénetra jusques dans Rome. Il l'auroit détruite peut-être, si les Sabines qu'avoient enlevées les Romains, n'eussent ménagé la paix entre leurs époux et leurs parens. Pour récompense de ce grand service, on accorda aux femmes, selon Plutarque, un privilège qui réduisoit leur travail à filer. Les deux peuples s'unirent aux dépens du pouvoir de Romulus; car il partagea la royauté avec Tatius, et admit dans le sénat cent des principaux Sabins. Son collègue ayant été assassiné six ans après, il fit en sorte qu'on ne lui donnât point de successeur.

Romulus assassiné par les sénateurs.

Après de nouvelles victoires, dont le fruit étoit toujours d'augmenter le nombre des citoyens, en y admettant les vaincus ; le roi, sûr de l'affection de ses sol-

dats, comptant déjà quarante-sept mille sujets, se livra trop au goût de la domination : il voulut gouverner sans le sénat. Les sénateurs conspirèrent, et se défirent secrétement de lui. Pour couvrir leur attentat, ils publièrent que Romulus avoit été enlevé au ciel. Il avoit regné trente-sept ans. Les sénateurs exercèrent l'un après l'autre la puissance royale, pendant une année d'interrègne. Chacun régnoit cinq jours : jaloux de l'autorité, ils aimoient mieux gouverner mal, que de se donner un roi.

NUMA.

39. NUMA POMPILIUS, élu roi.

LE peuple se lassa d'obéir à tant de rois, et le sénat fut obligé de faire une élection. Comme il étoit composé de Romains et de Sabins en nombre égal, les deux partis se disputoient la couronne. On convint par accommodement que les Romains éliroient, et que leur choix tomberoit sur un Sabin. Numa Pompilius, retiré à la campagne, indifférent pour les honneurs, parut l'homme le plus ca-

pable de gouverner, ou le moins propre à inspirer de la crainte. Il fut élu, et accepta malgré lui un pouvoir dont il faisoit moins de cas que de la sagesse et de l'étude. Où avoit-il pu prendre ce goût de philosophie? nous l'ignorons.

Il entretient la paix pour former la nation.

Autant Romulus avoit aimé la guerre, autant son successeur fut-il zélé pour la paix. Il crut devoir adoucir les mœurs d'un peuple farouche, qui n'étant pas corrompu, se trouvoit au point où une bonne législation ne peut guère manquer de réussir. Quand les lois forment les mœurs, les mœurs deviennent en quelque sorte, le ciment des lois. Leur influence réciproque faisoit la gloire de Sparte: Rome en éprouva aussi les avantages; et c'est principalement par-là qu'elle mérite des éloges.

Influence réciproque des lois et des mœurs.

Il s'attache à la religion.

Numa réunissoit deux qualités, qu'on voit rarement ensemble, la piété et la politique. L'une et l'autre lui servirent de règle. Il se donna pour inspiré, en supposant qu'il avoit des entretiens avec la nymphe Egérie. Cet artifice lui servit à répandre les sentimens religieux, dont il étoit pénétré lui-même. La

religion fut le ressort principal qu'employa le nouveau roi, pour assujettir aux devoirs le caractère dur des Romains. Il grava profondément dans leur ame la crainte de l'être invisible, qui voit et punit le crime. Il érigea un autel à la *Bonne-Foi*, pour rendre les promesses sacrées, et il institua les fêtes du dieu Terme, pour que les limites des possessions fussent inviolables. Il établit les cérémonies du culte; parce qu'elles unissent les cœurs aux pieds des autels, et que, sans elles la divinité feroit peu d'impression sur la plupart des esprits. Il divisa les ministres de la religion en plusieurs classes, dont la première étoit celle des pontifes. Le grand-pontife présidoit à toutes, et cette charge importante appartenoit à la royauté, comme un des pivots du gouvernement.

Institutions religieuses.

Première religion de Rome vraisemblablement celtique.

Selon la conjecture d'un auteur moderne *, les anciens Romains étant un mélange de Sabins, de Latins et de Toscans, tous Celtes

* Pelloutier, *Hist. des Celtes.*

d'origine ; leur première religion dut être comme la celtique, fort différente de ce qu'elle devint, quand les dieux de la Grèce furent introduits dans Rome, contre une loi de Romulus qui excluoit les divinités étrangères. Les celtes n'avoient point de simulacres : les Romains, au rapport de Plutarque, n'en eurent que 160 ans après la fondation de leur ville. Les Celtes honnoroient le feu, et s'adonnoient à l'art des augures : aussi du tems de Numa, voit-on des augures, un temple élevé à Vesta, et les vestales établies pour entretenir le feu sacré. Cette institution de vierges consacrées au culte est d'autant plus remarquable, que la virginité, sans clôture, étoit pour elles une obligation inviolable, sous peine d'être enterrées toutes vives. On les respectoit infiniment. Libres de se marier après trente ans de service, elles préféroient pour l'ordinaire les honneurs du sacerdoce, soit parce que l'habitude leur en adoucissoit la crainte, soit parce qu'elles avoient passé l'âge des plaisirs, soit parce que l'ambition ou la piété les attachoit

Établissement des vestales.

à l'autel. Il n'y eut jamais plus de six vestales.

Les féciales.

On attribue pareillement à Numa un autre établissement très-utile, celui des féciales (ou féciaux.) Ils décidoient de la justice d'une guerre, et veilloient à l'observation des traités de paix.

La guerre revêtue de couleurs de religion.

Ils devoient déclarer la guerre aux ennemis, en attestant le ciel de leur injustice, et en faisant des imprécations contre Rome, si elle étoit injuste à leur égard. C'étoit le frein le plus nécessaire à un peuple guerrier et ambitieux. Varron observe que les Romains, regardant la guerre d'un œil de piété, ne s'y déterminoient que lentement et sans passion. Mais n'avoient-ils pas une passion sourde, capable de colorer bien des injustices, le désir des conquêtes? Nous la verrons se développer avec le tems, s'appuyer même sur des motifs ou des prétextes de religion, et regarder le monde entier comme une proie que le ciel lui destinoit. L'intérêt peut séduire les hommes les plus religieux; l'intérêt souvent fit de la religion l'instrument de leurs injustices.

L'agriculture fut une véritable source de bonheur et de vertu, que Numa ouvrit à son peuple. Il distribua les terres conquises sous le dernier règne; il forma des bourgades, où les cultivateurs s'attachoient à d'utiles travaux; il nomma des surveillans, pour récompenser l'industrie et pour châtier la paresse. C'est ainsi que l'agriculture devint une occupation si chère aux Romains. Les premiers hommes de l'état y trouvèrent leur plaisir; et l'état ne fut jamais plus glorieux, que lorsqu'on couroit à la charrue après un triomphe. Numa inspire le goût de l'agriculture.

Il restoit dans la ville un principe de division, par la jalousie nationale entre les Romains et les Sabins. Numa, dit-on, vint à bout de le détruire. Le peuple distribué en corps de métiers, en communautés dont chacune avoit ses privilèges, oublia toute distinction de pays, et ne connut désormais que celle de sa classe; avec cet avantage sur les Egyptiens, que les classes n'étoient point séparées, de manière à exciter des haines ni à étouffer les talens. Corps de métiers établis pour unir les Romains et les Sabins.

Nouveau calendrier

Enfin Numa eut la gloire d'employer la science au bien public. L'année de Romulus étoit seulement de dix mois. Il y substitua l'année lunaire de douze mois ; qu'il rapprocha de l'année solaire par des intercalations. C'est ce que disent les historiens ; mais il me paroît difficile de concevoir d'où il avoit tiré tant de science, au milieu d'un peuple barbare. Les Athéniens avoient à peine la moindre idée d'astronomie ; et voilà un Sabin astronome !

Loi qui permettoit aux maris de prêter leurs femmes.

Une loi singulière, attribuée à Numa, permettoit aux maris de prêter leurs femmes à d'autres, après en avoir eu des enfans. C'étoit une coutume de Sparte ; compatible alors avec la pureté des mœurs, parce que l'on ne cherchoit qu'à donner de bons citoyens à l'état, sans avoir sur le mariage les idées sublimes que nous donne la religion.

Mort de Numa.

Numa mourut après un règne pacifique de quarante-trois ans. La sagesse de ses lois, et la connoissance qu'il avoit de l'être suprême, l'ont fait regarder comme disciple de Pythagore, quoique ce

philosophe n'ait paru qu'au tems du dernier Tarquin.

L'an de Rome 572, quelques livres du Numa furent trouvés dans un coffre. Ils contenoient ses sentimens sur la religion. Le préteur Pétilius les ayant lus ; dit au sénat que ces livres étoient dangereux, parce qu'ils ne s'accordoient point avec la religion établie. Sur ce rapport, le sénat les fit brûler. C'est une preuve, (supposé le fait,) de la superstition qui avoit altéré le culte des premiers Romains, et de l'intérêt qu'avoient les grands à la maintenir.

Ses livres sur la religion furent brûlés par le sénat, long-tems après.

TULLIUS HOSTILIUS.

TULLUS HOSTILIUS est élu pour successeur de Numa. Il commence son règne par distribuer à ceux qui manquoient de terres, une campagne du domaine de la couronne. S'étant ainsi attaché les cœurs, il ranime l'ardeur militaire qu'une longue paix n'avoit pu éteindre. La jalousie d'Albe contre Rome allume la guerre. Les deux

83. TULLUS HOSTILIUS.

Guerre avec les Albains.

peuples se disputent la prééminence. On nomme de part et d'autre trois frères, les Horaces les Curiaces, pour décider la querelle par un combat singulier. Du côté de Rome, deux Horaces sont tués, mais ensuite le troisième, vainqueur des trois Curiaces, assure la supériorité à sa patrie. L'histoire ajoute qu'il tua sa sœur, parce qu'elle pleuroit un des Curiaces, son futur époux. Tullus le fit juger par deux commissaires, et lui conseilla d'appeler au peuple de la sentence de mort. Ainsi le peuple est reconnu juge suprême.

Horaces et Curiaces.

La manière dont Tite-Live dépeint ces divers événemens, les belles harangues dont il les embellit, paroissent des jeux d'imagination plutôt que des traits d'histoire. Cet excellent écrivain s'est donné carrière, à l'exemple des Grecs, en maniant les anciennes traditions; trop imité en cela par Rollin et d'autres modernes. Est-ce au sein de la barbarie qu'on peut trouver les harangues écrites avec tant d'art? Le combat même des six champions est fort douteux;

Tite-Live digne de critique.

il semble copié de l'histoire grecque.

Suffétius général des Albains, coupable de perfidie, fut écartelé par ordre de Tullus. La ville d'Albe, à laquelle on donne cinq cents ans d'antiquité, fut détruite en une heure, et ses habitans transplantés à Rome, où les principaux entrèrent dans le sénat. Rome gagnoit du terrain. Elle vouloit assujettir les villes latines, qui étoient des colonies d'Albe, et ses prétentions devinrent une semence de guerre. Tullus battit ses voisins, quand ils osèrent prendre les armes. Mais dans les ravages d'une peste, il ne put se défendre des superstitions que produit ordinairement la crainte. Quelques auteurs racontent sérieusement que Jupiter le foudroya, tandis qu'il faisoit un sacrifice magique. On conjecture cependant qu'il fut assassiné.

Albe détruite.

Mort de Tullus.

ANCUS MARTIUS.

113. Ancus Martius

Le peuple et le sénat donnèrent la couronne à Ancus Martius, petit-fils de Numa par sa mère. Il se montra digne de son aïeul, dont il réunissoit les vertus au courage de Romulus. Ses premiers soins se tournèrent sur la religion et l'agriculture. Les Latins le méprisant alors comme un prince foible, commirent des hostilités qui troublèrent ces soins pacifiques. On leur envoya demander satisfaction.

Guerre déclarée aux Latins.

Ils refusèrent, et le féciale leur déclara la guerre au nom du peuple. Il n'est point parlé du roi dans la formule, dont voici les

Formule du féciale.

termes : *A cause du dommage que les Latins ont causé au peuple romain, le peuple romain et moi, nous déclarons la guerre aux Latins, et nous la commençons.* A ces mots, le féciale jeta sur le territoire des ennemis un javelot trempé de sang. Cette guerre et d'autres qui survinrent, tournèrent à la gloire d'Ancus et au profit de Rome.

Rien ne fait tant d'honneur à un roi guerrier, que de s'occuper après la victoire d'objets plus intéressans pour le bien public. Les ouvrages d'Ancus auroient pu l'immortaliser, indépendamment de ses exploits. Il enferma dans l'enceinte de la ville, qui se bornoit d'abord au mont Palatin, le mont Aventin et la mont Janicule, compris auparavant dans l'Etrurie. Il fit un pont sur le Tibre, pour communiquer avec le Janicule. Il construisit le port d'Ostie, à l'embouchure de ce fleuve. Il fit creuser des salines au bord de la mer, et distribua au peuple une grande partie du sel qu'on en tiroit. (De pareilles distributions en blé, en huile, etc. devinrent communes dans la suite. sous le nom de *congiaria*, et se changèrent en abus, comme nous l'observerons ailleurs.) Il bâtit une prison, d'autant plus nécessaire que la licence devoit croître avec le nombre des sujets. Ce prince mourut après un règne glorieux de vingt-quatre ans.

Ouvrages utiles d'Ancus.

Port d'Ostie; salines, etc.

TARQUIN L'ANCIEN.

139. TARQUIN L'ANCIEN brigue et obtient la royauté.

Tarquin, surnommé l'Ancien, cinquième roi, ne dut son élévation, qu'à la brigue, dont il introduisit l'usage. Né à Tarquinie, en Etrurie, d'un riche négociant de Corinthe, il s'établit à Rome, avec l'espérance d'y parvenir aux honneurs ; et il avoit changé son nom de Lucumon en celui de Tarquinius, emprunté du lieu de sa naissance. Un mérite réel, soutenu par les richesses et par une adroite politique, lui avoit procuré les bonnes graces d'Ancus et une place dans le sénat. Ancus, en mourant, le nomma tuteur de ses deux fils, dont l'aîné n'avoit pas encore quinze ans. Quoique la couronne ne fût point héréditaire, la vénération pour le dernier roi, pouvoit fixer les suffrages en faveur de sa famille. Tarquin la brigua ouvertement, sans égard pour ses pupilles. Il mania si bien les esprits, que le peuple, gagné ou persuadé, lui ordonna de *se char-*

ger de l'administration des affaires publiques, c'est-à-dire, le fit roi.

Il augmente le sénat et bâtit un cirque.

Pour augmenter son crédit dans le sénat, autant que pour récompenser ses partisans, il créa cent nouveaux sénateurs, tirés des familles plébéïennes (*patres minorum gentium*). Il s'attacha encore plus la multitude en construisant un cirque pour les jeux, à l'exemple des Grecs. Tout peuple aime les spectacles; et l'on peut compter de lui plaire, quand on l'amuse.

Le nombre des citoyens augmenté par les victoires.

Les Latins, les Etrusques, les Sabins, qui rompoient toujours avec Rome, et ne l'attaquoient pas de concert, éprouvèrent successivement la valeur du nouveau roi. Comme ses prédécesseurs, il sut profiter de la victoire, en incorporant les vaincus avec les citoyens.

Triomphe établi.

Il établit la cérémonie pompeuse du triomphe. Ce fut dans la suite un puissant motif d'émulation : ce n'étoit pour lui qu'un moyen d'augmenter le respect pour sa personne.

Construction de Tarquin.

Déjà se formoient à Rome ces idées du grand, si propres à faire

naître de grandes choses. Les ouvrages exécutés par Tarquin furent des prodiges, dans un siècle de barbarie. Il construisit des aquéducs et des égouts superbes, perçant les collines et les rochers pour l'avantage de la ville. Ceux qui jugent du mérite par l'utilité, mettront les égouts de Rome au-dessus des édifices fastueux de Périclès. Un chariot chargé de foin pouvoit passer sous la voûte, et Pline les admiroit encore huit cents ans après leur construction. Tarquin bâtit aussi des temples, des salles pour la justice, des écoles destinées à l'éducation. Il applanit le sommet du mont Tarpéïen sur lequel fut élevé dans la suite le capitole.

Fable de l'augure Névius. Il faut que la superstition ait un empire incroyable, même sur de bons esprits, puisque, au milieu de ces faits dignes de l'histoire, Tite-Live place le conte du caillou coupé sans effort, avec un rasoir, par l'augure Accius Névius, pour démontrer que son art étoit divin *.

---

* Ce grand historien, qui se prête beaucoup trop aux traditions fabuleuses,

Cicéron, quoiqu'augure lui-même, se moquoit de cette vaine tradition. Saint Augustin penchoit à la croire, comme l'observe Rollin; mais le vertueux Rollin pouvoit ajouter que ce n'est pas une raison d'y ajouter foi, et d'y faire intervenir la puissance du démon. Une statue érigée à Névius prouve seulement qu'on avoit été trompé par quelque apparence de prodige, qu'on avoit cru une fable, et que des hommes puissans avoient eu intérêt à en consacrer la mémoire.

Superstition d'Etrurie et de Grèce, introduites par Tarquin.

En effet, l'art de prédire l'avenir, d'après le vol des oiseaux ou d'autres circonstances pareilles, qui ne peuvent avoir aucun rapport avec l'avenir; cet art des Etrusques, plus insensé que l'as-

---

ne les admet cependant pas toutes. Il dit dans son cinquième livre, au sujet de la prise de Véies : *On insère ici une fable; ..... mais par rapport à des tems si éloignés, il me suffit que l'on reçoive pour vrai ce qui est vraisemblable. Je ne dois ni affirmer ni réfuter le merveilleux, plus propre au théâtre qu'à l'histoire.* Du moins falloit-il s'en tenir à cette règle : l'histoire ne seroit pas un mélange de fables et de vérités.

trologie judiciaire, devint à Rome un des grands ressorts du gouvernement, et l'une des chaînes par lesquelles on mena le peuple. Un coup de tonnerre, un éclair à droite ou à gauche; un tel oiseau volant ou chantant de telle manière; les entrailles d'une victime plus ou moins saines, etc. etc. quoique ces prétendus signes ne signifiassent rien, on en tiroit les auspices, avec lesquels on régloit tout. Tarquin I, étrusque de naissance, grec d'origine, établit vraisemblablement les superstitions d'Etrurie et de Grèce, qu'il crut utiles à sa politique. La religion simple de Numa s'altéra beaucoup sous son règne, et l'on reçut les dieux étrangers.

Il est assassiné par les fils d'Ancus Martius.

Ce prince mourut à l'âge de près de quatre-vingts ans, assassiné par les fils d'Ancus Martius, qui le voyoient préparer la fortune de Servius Tullius, son gendre. Mais Tanaquil, femme de Tarquin, cacha adroitement sa mort, jusqu'à ce qu'elle eût assuré la couronne à Servius. C'étoit un Latin, dont la mère avoit été emmenée captive à Rome, et que le

dernier roi avoit élevé avec la tendresse d'un père.

SERVIUS TULLIUS.

SERVIUS ayant pris l'autorité sans le consentement du peuple et du sénat, quelque mérite qu'il eût d'ailleurs, ne pouvoit régner tranquillement sur un état libre, s'il ne suppléoit de quelque manière au défaut de droits légitimes. Il gagna le peuple, en payant lui-même les dettes des pauvres, en leur partageant les terres dont quelques citoyens s'étoient emparés, et en diminuant l'intervalle qui séparoit les deux ordres. Il se plaignit ensuite publiquement d'un complot, formé par les patriciens * contre sa vie; et il demanda qu'on élût un roi, comme s'il eût été prêt à quitter le trône. Le peuple n'eut

175. SERVIUS TULLIUS s'empare du trône, et gagne le peuple.

---

* Les sénateurs étoient appelés pères (*patres*), d'où venoit le nom de patriciens, qui distinguoit les familles nobles.

pas de peine à se décider en sa faveur.

Nouvelles guerres.

Ainsi que Tarquin, il éleva des temples à la superstition; il remporta des victoires sur les voisins de Rome. Les traités que ces petites républiques avoient conclus avec un roi; elles s'en croyoient déliées à l'égard de son successeur. La haine, la jalousie leur faisoient reprendre les armes. De-là naissoient perpétuellement de nouvelles guerres. C'étoit toujours un exercice pour le courage des Romains, et un moyen d'accroissement pour l'état: car on gagnoit ou des terres ou des citoyens.

Servius entreprend d'utiles innovations.

Tout ambitieux qu'étoit Servius, il parut se livrer à la passion du bien public. Son règne fit éclorre des changemens salutaires, dont la république avoit besoin. Les Romains ne pensoient pas, comme d'autres peuples, qu'on ne doit jamais toucher au gouvernement ni aux usages établis; ils durent en grande partie leur prospérité a des innovations, qui eussent indigné les Egyptiens et quelques philosophes enthousiastes. Réformer les abus avec sagesse est

un des premiers devoirs de la politique. Et où ne s'en trouve-t-il pas à réformer ?

Deux abus à réformer ; les tributs égaux par tête, et la supériorité du petit peuple dans ses comices.

Il y en avoit deux considérables dans Rome. On payoit les tributs par tête ; et quoiqu'il ne restât plus guère de vestiges de l'ancienne égalité de fortune, ces tributs étoient encore égaux : ce qui ruinoit le pauvre au profit du riche. Mais aussi le riche n'ayant que sa voix comme le pauvre, dans les assemblées du peuple, où tout se décidoit à la pluralité des suffrages ; les plus importantes affaires étoient entre les mains d'une populace nombreuse, facile à tromper, à échauffer, et qui naturellement devoit imiter les excès de la démocratie athénienne. Servius entreprit d'extirper ce double principe de désordres. Il y réussit.

On donne pouvoir au roi d'exécuter son plan de réforme.

D'abord, il exposa dans une assemblée générale l'abus des contributions ordinaires, et la nécessité de les rendre proportionnelles aux biens de chaque particulier. Le peuple, flatté de l'espérance d'un soulagement, lui donna pouvoir d'établir le plan de réforme, qu'il jugeroit convenable. Ce plan,

que nous allons voir exécuté, a un rapport essentiel avec l'histoire.

Tribus de la ville et de la campagne.

Les habitans de la ville furent divisés en quatre tribus, selon les quartiers ; et ceux de la campagne en quinze tribus, auxquelles on en ajouta plusieurs dans la suite ; de manière qu'il y eut en tout trente-cinq tribus. Chacune avoit ses *curies*, telles à-peu-près que nos paroisses, dont le prêtre étoit nommé *curion*. Le dénombrement des citoyens devint facile par cette méthode. On en comptoit déjà quatre-vingt mille en état de porter les armes. Un ordre sévère de faire la déclaration exacte de tous les biens, procura au roi les connoissances dont il avoit besoin pour terminer son ouvrage.

Cela facilite le cens.

Les citoyens divisés en six classes ; les classes en centuries.

De tout le peuple romain, il forma ensuite six classes, subdivisées en centuries. La première classe comprenoit les riches, dont les fonds montoient au moins à la valeur de dix mille drachmes, ou de cent mille as de cuivre, comme les Romains comptoient alors. Elle eut quatre-vingt-dix-huit centuries ; parmi lesquelles dix-huit de

de chevaliers, à qui l'état fournissoit des chevaux. (Les veuves, jusqu'alors exemptes d'impositions, furent taxées pour cet objet.) Les quatre classes suivantes alloient en proportion des biens, et faisoient quatre-vingt-quinze centuries en tout. La sixième composée des pauvres, quoique la plus nombreuse, n'avoit qu'une seule centurie. Ses membres furent appelés *proletarii*, parce que leurs services consistoient à donner des enfans à la patrie, et *capite censi*, parce qu'ils faisoient nombre, sans payer de taxes, sans être obligés, comme les autres, d'aller à la guerre.

La première classe domine dans les comices.

Cette nouvelle division produisit un grand effet. Dans les comices, on prit les suffrages par centuries, et non plus par têtes. Ainsi la dernière classe, en conservant le droit d'opiner, n'eut réellement aucune influence sur les délibérations; au lieu que la première décidoit seule, lorsque ses centuries étoient d'accord. Elle achetoit cet avantage, par l'argent et les hommes qu'elle fournissoit; car chaque centurie devoit fournir pour l'armée une certaine somme, avec

un certain nombre de soldats. Mais étoit-il juste de rendre les riches maîtres des délibérations ? La suite en fera juger.

La dernière classe, exclue de la milice.

Les jeunes et les vieux étoient distingués dans chaque classe, excepté la dernière. « C'est, dit le » célèbre Rousseau de Genève, » qu'on n'accordoit point à la po- » pulace dont elle étoit composée, » l'honneur de porter les armes » pour la patrie : il falloit avoir » des foyers pour obtenir le droit » de les défendre ; et de ces in- » nombrables troupes de gueux » dont brillent aujourd'hui les » armées des rois, il n'y en a pas » un peut-être qui n'eût été chassé » avec dédain d'une cohorte ro- » maine, quand les soldats étoient » les défenseurs de la liberté. * » Le Genevois exagère ici, comme ailleurs ; mais il n'est pas douteux qu'on ne défende ses propres foyers avec plus de courage, que les droits ou les prétentions d'autrui. Xénophon disoit judicieusement : *Une terre n'inspire-t-elle pas du courage au possesseur ?*

---

* *Contr. social. liv. 4.*

Servius prévit que les fortunes étant sujettes à mille accidens, plusieurs citoyens se trouveroient bientôt déplacés dans leurs classes. Il ordonna donc que le cens se renouvelleroit tous les cinq ans, avec des cérémonies qui lui firent donner le nom de *lustre*. Les *lustres* devinrent chez les Romains une mesure du tems, comme les olympiades chez les Grecs.

Cens, lustre.

Le sort des esclaves méritoit la compassion d'un bon prince, et Servius l'adoucit en bon politique. Il sentoit, malgré la barbarie des mœurs, combien il étoit affreux que la servitude se transmit de père en fils, sans que l'humanité pût jamais rentrer dans ses droits; combien des esclaves, réduits au désespoir, devoient être nécessairement ennemis de leurs maîtres; combien il seroit facile de les attacher à l'état, en leur faisant espérer d'en devenir membres. Touché de ces raisons, que le sénat eut peine à goûter, il permit non-seulement de rendre la liberté aux esclaves, mais d'incorporer les affranchis au nombre des citoyens. Le nom d'affranchis, qu'ils conser-

Adoucissement au sort des esclaves.

Affranchis admis au nombre des citoyens.

voient, rappeloit des idées humiliantes : c'étoit néanmoins un grand bonheur d'échapper à la condition servile, d'autant plus que les Romains ne mettoient guère de différence entre leurs esclaves et leurs bestiaux. Les affranchis n'entrèrent que dans les quatre tribus de la ville, les moins considérables de toutes.

Servius calme l'animosité des Sabins et des Latins.

Un autre projet exécuté par Servius mérite tous nos éloges. La force des armes et les traités, en unissant les Sabins et les Latins à la république romaine, n'avoient pu éteindre leur animosité contre un peuple élevé sur leurs ruines. Pour cimenter la paix, dont il représenta vivement les avantages, le roi les engagea de bâtir un temple à Rome en l'honneur de Diane, où l'on sacrifieroit en commun tous les ans. Il régla qu'après le sacrifice, on termineroit les différends à l'amiable, et qu'on délibéreroit sur les moyens d'entretenir la concorde et l'amitié; qu'ensuite il y auroit une foire, où chacun pourroit se fournir des marchandises dont il auroit besoin. La religion, les conférences, le commerce, tout devoit

concourir avec le tems à faire de ces étrangers autant de Romains ; et ils gagnèrent autant que Rome. Les conditions du traité, quoiqu'en langue latine, furent gravées sur une colonne, en caractères grecs. Denys d'Halicarnasse, qui s'efforce de donner une origine grecque aux Romains, ne manque pas d'insister sur cette preuve. Ne prouveroit-on pas de même que les Goths, les Francs, les Lombards, viennent de Rome, parce qu'ils se servirent des caractères romains.

Traité en langue latine et en caractères grecs.

On assure que, sacrifiant tout au bien de l'état, Servius pensoit à déposer la royauté, pour établir un gouvernement républicain, lorsqu'il fut enlevé à ses sujets par un crime atroce. Sa fille Tullie, monstre d'ambition et de cruauté, avoit épousé Tarquin, petit-fils du roi de ce nom. L'un et l'autre entreprennent de détrône Servius. La conspiration se termine au meurtre du roi, dont le cadavre est foulé sous le char de son exécrable fille. De six rois de Rome, tous dignes d'éloges,

Assassinat de Servius.

en voilà quatre qui périssent de mort violente.

TARQUIN LE SUPERBE.

219. Tarquin le Superbe. SOUILLÉ du sang le plus précieux, usurpateur du trône sans daigner recourir au peuple ni au sénat, Tarquin devoit régner en tyran. On vit l'injustice et la violence prendre la place des lois.

Sa tyrannie. Mais en tyran habile, il ne négligea aucun moyen d'affermir et d'étendre son pouvoir. Les vexations lui attiroient la haine des citoyens : il chercha un appui dans l'armée. Sa douceur et ses bienfaits gagnèrent une partie des soldats. Une garde nombreuse d'étrangers veilloit pour sa défense, tandis que les délations et les supplices répandoient par-tout la terreur, et que les assemblées du peuple étant suspendues par des édits, il ne restoit plus de ressource contre les entreprises de la tyrannie.

Comment il subjugue les Gabiens. On cite un trait célèbre de la politique de Tarquin. Plusieurs

praticiens, réfugiés à Gabies, ville des Latins, avoient soulevé contre lui les habitans. Son fils Sextus, dont il dirigeoit les démarches, affecte de le trahir, sous prétexte de quelque brouillerie, et se retire dans cette ville. Il y joue si bien son rôle, qu'il parvient au commandement des troupes. Alors il envoie consulter son père sur la conduite qu'il doit tenir. Tarquin, ne voulant s'expliquer ni de vive voix, ni par écrit, mène le messager dans un jardin, abat en sa présence les têtes des pavots qui s'élevoient audessus des autres, et le fait partir sans autre réponse. Sextus devina l'énigme. Il fit périr les principaux Gabiens, et livra la ville à son père.

Le tyran joignoit la valeur à la cruauté. Il remporta des victoires sur tous ses ennemis. Le sénat étoit sans force; le peuple abattu portoit le joug sans oser se plaindre: Rome sembloit réduite au point de langueur et d'accablement où commence d'ordinaire la servitude des nations. Ses victoires augmentent son pouvoir.

Une fraude politique (car on ne Livres si-

byllins, utilespour maîtriser le peuple. peut guère avoir d'autre idée sur cet objet) mit en œuvre la superstition, pour rendre le peuple encore plus docile. Les historiens racontent qu'une femme inconnue présenta au roi neuf volumes, dont elle demandoit une grosse somme; que le roi n'ayant pas voulu les payer si cher, elle en brûla trois; qu'elle revint demander le même prix des six autres; qu'elle en brûla encore trois, après un nouveau refus; qu'elle recommença ensuite la scène; et que les livres qui restoient ayant été reconnus pour être les oracles de la sibylle de Cumes, Tarquin les acheta; après quoi la femme disparut. Ces livres gardés précieusement furent entre les mains du prince, et ensuite du sénat, les interprètes infaillibles de la volonté des dieux. On les faisoit parler au besoin; on en tiroit les oracles que l'intérêt présent pouvoit dicter. Avec une pareille machine, on étoit sûr de maîtriser une nation superstitieuse.

Capitole bâti. Vers le même tems, fut exécuté le projet du premier Tarquin de

Fable qui bâtir le capitole; et ce fut l'occa-

sion de fabriquer une autre fable, qui ne produisit pas de moindres effets. En creusant la terre pour les fondemens du temple de Jupiter, il se trouva, dit-on, une tête d'homme, aussi fraîche que si elle venoit d'être coupée. Les augures, consultés sur ce prodige, déclarèrent que Rome deviendroit la capitale de l'Italie. De-là le nom de *capitole*, qu'on donna au mont Tarpéïen. De pareilles fictions frappoient les esprits, élevoient les ames, et inspiroient une sorte d'enthousiasme, auquel les Romains furent en partie redevables de leurs succès. Persuadés que les dieux leur destinoient l'empire, ils coururent aux combats, comme à des victoires certaines. servit à élever le courage des Romains.

Cependant Tarquin recueilloit les fruits de sa politique. Les chimères dont il amusoit le peuple, achevoient ce que la violence avoit commencé. Il régnoit en despote; et vraisemblablement il eût joui jusqu'à la fin d'une puissance usurpée, si l'attentat de son fils Sextus contre la chaste Lucrèce, n'eût excité la plus vive indignation. Junius, surnommé Brutus, dont Lucrèce violée par le fils de Tarquin. Brutus fait

proscrire la royauté. le père avoit été une des victimes du tyran, qui ne s'en étoit lui-même garanti qu'en contrefaisant le fou, saisit le moment de se venger en brisant les fers de la patrie. Son éloquence ranima le courage des sénateurs. Au nom de la liberté, à la vue du cadavre de Lucrèce qui s'étoit tuée de sa propre main, le peuple sortit de son engourdissement. Tarquin assiégeoit Ardée, capitale des Rutules dans le Latium. On le condamna, lui et sa postérité, à un exil éternel; on dévoua aux dieux infernaux quiconque tenteroit de le rétablir; on substitua le gouvernement républicain au gouvernement monarchique. Cette grande révolution ne fut pas tant l'effet de la tyrannie de Tarquin que du crime de son fils. Lucrèce violée rendit exécrable un pouvoir dont on ne vit que l'abus. Athènes, dans le même temps, secoua le joug des Pisistratides. Il y a un rapport singulier entre les causes et les circonstances de ces deux révolutions.

Rome doit beaucoup à ses rois. Sept rois avoient gouverné Rome pendant l'espace de 244 ans.

Ils avoient jeté les fondemens de sa grandeur, parce que tous étoient de grands princes, sans en excepter le dernier, auquel on doit reprocher des injustices, mais non refuser la gloire du génie et des talens. Montesquieu dit à son sujet : « Malheur à la réputation » de tout prince qui est opprimé » par un parti qui devient le do- » minant. » Il est probable en effet que, si la couronne de Tarquin étoit restée dans sa maison, sa mémoire auroit été moins flétrie, et même célébrée dans les annales de Rome.

Les historiens suspects d'exagération.

Les historiens sont suspects d'avoir chargé le tableau de sa tyrannie. En général, ils enflent tout par leurs pompeuses descriptions. Rome ne connoissoit point encore de monnoie d'argent; elle ne cultivoit ni les sciences ni les arts; elle ne possédoit qu'un territoire d'environ treize lieues de long sur dix de large; elle conservoit ses mœurs rustiques au sein de la pauvreté et de la guerre : cependant ils lui attribuent déjà non-seulement une politique profonde, mais beaucoup de mer-

veilles qui supposent des talens très-cultivés.

Doutes sur l'histoire de ces rois.

On demande comment ses rois électifs, dont quatre sont morts assassinés, dont le dernier a été détrôné, embrassent dans l'histoire un espace de 244 ans, tandis que les royaumes héréditaires ne fournissent pas l'exemple d'une pareille durée de sept règnes. On demande par quel prodige tous ces rois montrent des qualités supérieures; ce qui est aussi sans exemple. On tire de-là une preuve contre leur histoire. La difficulté est forte, sans doute. Je n'y oppose ni probabilités, ni conjectures. Dans ces commencemens, les dates et certaines particularités peuvent être fausses, mais je crois avoir rapporté des choses utiles.

SECONDE ÉPOQUE.

LES CONSULS

AU LIEU DE ROIS.

LE PEUPLE OPPRIMÉ PAR LE SÉNAT.

Depuis l'an de Rome 244, jusqu'en 260.

LES Romains, assemblés par tribus et par curies, avoient porté le décret irrévocable contre la royauté. C'étoit véritablement l'ouvrage de la nation, puisque, dans cette espèce de comices, les richesses n'étant comptées pour rien tous les suffrages étoient égaux. Mais quand il fallut pourvoir au gouvernement de la république, les patriciens, attentifs à leurs intérêts, préférérent les comices par centuries, où la première classe l'emportoit sur toutes les autres. On tira de leur corps deux magistrats annuels, qui, sous le nom modeste de consuls, exercèrent

245. Deux consuls substitués aux rois par le sénat.

l'autorité royale. Ils commandoient les armées, assembloient le sénat et le peuple, administroient la justice et les finances, traitoient avec les étrangers, en un mot avoient presque le même pouvoir dont les rois avoient joui. Brutus, auteur de la conspiration, et Collatin, mari de Lucrèce, furent nommés au consulat. Le nom de roi avoit, sans doute, quelque chose de sacré, puisqu'on ne l'abolit pas entièrement. On créa un nouveau sacerdoce, auquel ce titre fut attaché ; mais le *roi des sacrifices* n'eut aucune autorité dans les affaires civiles.

Le nom de roi attaché à un sacerdoce.

Enthousiasme de la liberté.

Rien n'est plus propre à enflammer les courages, à produire des actions extraordinaires, qu'un passage soudain de la tyrannie à la liberté ; même quand la liberté est moins réelle qu'apparente. Les périls et les travaux ne rebutent point ; on sacrifie tout pour se maintenir dans un état, où l'on se croit maître de tout ; les esprits ardens échauffent les autres ; et la passion du bien public paroît seule animer le peuple entier. Rome en-

fournit plusieurs exemples assez connus.

Tarquin, abandonné de ses troupes, s'étoit réfugié à Tarquinie. Les Etrusques envoyèrent une ambassade, sous prétexte de demander la restitution de ses biens. Quelques jeunes Romains furent séduits par ces dangereux ambassadeurs, et conspirèrent en faveur d'un roi qu'ils croyoient persécuté, ou dont ils ambitionnoient les bonnes graces. Un esclave découvrit le complot. Les deux fils de Brutus se trouvant au nombre des coupables, leur père prononça lui-même contre eux la sentence de mort, et les fit exécuter en sa présence. Exemple affreux, mais qu'il crut nécessaire pour couper jusqu'à la racine du mal. Les biens de Tarquin furent livrés au peuple. On renvoya les ambassadeurs étrusques, dont la perfidie avoit violé le droit des gens. Ce trait de modération fait d'autant plus d'honneur aux Romains, que les ennemis de leur liberté devoient leur paroître plus odieux.

Brutus condamne à mort ses deux fils.

Collatin parut suspect, uniquement pour s'être montré moins ri-

Collatin abdique le consulat,

et Brutus meurt dans une bataille. gide que Brutus envers les conspirateurs : on l'auroit banni, s'il n'avoit abdiqué le consulat, comme l'y exhorta publiquement son collègue. Celui-ci mourut les armes à la main, dans une bataille contre Aruns, fils du roi. Ils se percèrent mutuellement de coups mortels, et la liberté fut cimentée du sang de son principal auteur. On fit l'oraison funèbre de Brutus; les femmes portèrent le deuil une année entière.

Conduite de Publicola en faveur du peuple. L'esprit de liberté est si ombrageux, que Valérius Publicola, nouveau consul, homme populaire, fut soupçonné d'aspirer à la tyrannie, parce qu'il bâtissoit une maison sur un terrain qui dominoit la place publique. Pour regagner la confiance des Romains, il démolit sa maison; il ôta les haches des faisceaux de ses licteurs; il voulut que les faisceaux fussent baissés devant l'assemblée du peuple; il permit de tuer, sans aucune forme de justice, quiconque tenteroit de s'ériger en souverain; il permit d'appeler au peuple des jugemens mêmes des consuls; il confia enfin le trésor public à

deux sénateurs choisis par le peuple. Sa conduite le fit élire consul quatre fois. Elle devoit naturellement déplaire au sénat, trop jaloux de l'autorité; mais on avoit besoin du peuple contre l'ennemi.

Porséna assiége Rome.

Le plus puissant roi de l'Etrurie, Porséna, avoit épousé la querelle de Tarquin, et parut bientôt aux portes de Rome. Le sénat s'étoit précautionné, soit en faisant des provisions de vivres soit en déchargeant de tout impôt les citoyens pauvres, que le mécontentement pouvoit exciter à la révolte. On déclara qu'ils payoient un assez grand tribut, par les enfans qu'ils donnoient à la république.

Traits d'Horatius Coclès et de Mucius Scévola.

Cependant la ville auroit peut-être succombé, sans l'action presque incroyable d'Horatius Coclès, qui défendit seul le pont du Tibre, tandis qu'on travailloit à le rompre, pour empêcher l'ennemi de passer. Le siége se tourna en blocus : la famine étoit à craindre. S'il faut en croire Tite-Live, car le silence de Denys d'Halicarnasse rend le fait extrêmement douteux. Mucius Scévola, jeune homme intrépide, se croyant tout permis

pour délivrer Rome, pénétra dans le camp du roi étrusque, dans sa tente même, résolu de l'assassiner aux dépens de sa propre vie. Il manqua son coup par méprise. Arrêté sur le champ, il dénonça fiérement à Porséna que plusieurs autres citoyens avoient formé le même projet. *C'est le caractère du Romain*, lui dit-il, *d'agir et de souffrir en héros*. Un meurtre étoit-il donc si héroïque ? Et comment les historiens de Rome ont-ils pu célébrer ce trait, condamné par toutes les lois des nations ? Le fanatisme seul consacre ce qui révolte l'humanité.

Porséna fait la paix. Porséna se montra plus généreux en renvoyant l'assassin. Il conclut la paix avec les Romains.

Clélie. Je passe sous silence l'histoire de Clélie et de ses jeunes compagnes, données en ôtages, et qu'on fait repasser le Tibre à la nage, sous une grêle de flèches. Le merveilleux amuse les enfans ; mais il n'apprend aux autres qu'à se défier des anciennes traditions. Horatius Coclès, Mucius Scévola et Clélie, furent, dit-on, comblés d'honneurs et de récompenses.

Ce qu'il y a de certain, c'est que Rome formoit des héros, en honorant le courage. Elle perdit dans Valérius Publicola un vrai modèle de patriotisme. Après quatre consulats, il mourut pauvre. On fit ses funérailles aux frais du public; et le deuil que portèrent un an les dames romaines, comme pour Brutus, fut une expression éclatante des regrets de la patrie.

Mort de Publicola.

Cependant les intrigues de Tarquin continuoient: trente villes du Latium se liguèrent en sa faveur. Pour comble de mal, Rome avoit dans son propre sein un principe de soulèvement. Les patriciens en général, loin d'être comme auparavant les pères du peuple, ne cherchoient qu'à en devenir les maîtres. L'inégalité de fortune croissoit tous les jours, et avec elles les semences de division. On ne voyoit que riches et que pauvres. Quoique les richesses fussent médiocres, dans un petit état sans commerce, elles étoient excessives comparées à l'indigence de ceux qui manquoient de tout. Ces malheureux ne posse-

Le peuple vexé par les patriciens.

Dureté des créanciers.

dant point ou presque point de terres, n'ayant aucune industrie, ne sachant qu'affronter la mort dans les combats, vivoient d'emprunt; et l'usure montoit à douze pour cent. Après avoir accumulé dettes sur dettes, ils se trouvoient exposés aux violences de créanciers impitoyables, qui les mettoient en prison ou les réduisoient en servitude. Accablé de vexations, le peuple déclara qu'il ne s'enrôleroit point pour la guerre, à moins qu'on n'abolît les dettes. Quelques-uns menacèrent même de quitter la ville. « Que » nous importe; disoient-ils, une » patrie où l'on ne nous laisse » rien, que l'obligation de verser » notre sang pour elle? ne vi» vrons-nous pas également ail» leurs? du moins nous n'y trou» verons point de créanciers ».

Murmures des pauvres.

Le sénat inquiet de ces murmures, délibère sur une affaire si sérieuse. Valérius, frère de Publicola, propose l'abolition des dettes, comme un parti qu'exigent l'humanité et la prudence. Les plus doux, les plus pauvres des sénateurs applaudissent à son

On propose l'abolition des dettes; Appius Claudius s'y oppose.

discours. Mais Appius Claudius, riche Sabin, établi nouvellement à Rome, fier, dur et inflexible, représente qu'abolir les dettes seroit ruiner la foi publique, la base de la société; que le peuple en souffriroit lui-même, puisque toutes les bourses lui seroient fermées dans le besoin : qu'on pouvoit avoir de l'indulgence pour les débiteurs, qui n'avoient point mérité leur infortune par une mauvaise conduite; mais que les autres étant la honte de Rome, on ne devoit pas les regretter s'ils l'abandonnoient; que du reste on exciteroit la sédition en mollissant, et qu'il ne falloit qu'un ou deux exemples de sévérité, pour contenir les mutins. Ces raisons spécieuses ne convenoient guère à la situation présente du peuple : le mal étoit trop général. On se perdoit en réduisant au désespoir ceux qui faisoient la force de l'état.

Le peuple refuse de prendre les armes.

Dans une pareille crise, le sénat devoit peu compter sur des tempéramens dont l'effet paroîtroit douteux. Il renvoya la décision après la guerre, se contentant de

suspendre toutes les dettes dans cet intervalle. L'ennemi approchoit. Les mutins s'échauffent davantage. Excepté les plus riches plébéiens, et les cliens qu'un devoir particulier attachoit aux nobles, tous refusent de prendre les armes, jusqu'à ce qu'on ait accordé leur demande. Alors la politique imagina un moyen de tromper le peuple. On proposa, pour mettre fin aux dissentions, de créer un magistrat, nommé dictateur, qui auroit toute l'autorité entre les mains, et qui gouverneroit souverainement la république, dans des conjonctures où les règles ordinaires étoient impuissantes : il ne devoit rester en charge que six mois, de peur que son pouvoir ne dégénérât en tyrannie.

On le trompe en proposant la dictature.

---

255. Création d'un dictateur.

Le peuple facile à tromper sur l'avenir, qu'il ne prévoit point, approuva sans peine cet expédient. C'étoit à l'un des consuls qu'on réservoit la nomination du dictateur : le peuple devoit seulement la confirmer. Loin d'ambitionner cette grande charge, les deux consuls, Clélius et Lartius, se disputèrent généreusement à qui nommeroit

son collègue. Lartius céda et fut dictateur. On doit admirer, comme un des principaux phénomènes de l'histoire, que la dictature, donnant le droit de vie et de mort, et le pouvoir le plus despotique, ait été souvent le salut de Rome; qu'aucun ambitieux n'en ait abusé; qu'on l'ait même abdiquée avant les six mois, dès que son objet étoit rempli. Sylla fut le premier exemple d'usurpation à cet égard. Tant les lois avoient d'empire sur l'ame des Romains.

La dictature fut très-utile.

D'abord Lartius créa un général de la cavalerie (*magister equitum*), dont la charge devoit durer autant que la sienne; ce qui fut toujours observé depuis. Ensuite, avec un cortège de vingt-quatre licteurs, qui portoient des faisceaux armés de haches, il se montra résolu de punir sévérement le crime et la révolte. Ses jugemens étant sans appel, les mutins tremblèrent; ils sentirent la nécessité de l'obéissance. On fit le dénombrement des citoyens; on en trouva plus de cent cinquante mille au-dessus de l'âge

Le dictateur Lartius réprime la sédition.

Dénombrement des citoyens.

de puberté *. Le dictateur leva des troupes comme il voulut. Les Latins, qui menaçoient Rome, désirèrent une suspension d'armes; il conclut la trève, et se démit aussi-tôt de la dictature.

Bataille de Régille, qui assure l'établissement de la république.

Dès que la trève fut expirée, les Latins reprirent les armes. Un second dictateur parut nécessaire. Posthumius revetu de cette dignité marcha contre les ennemis. Leur armée montoit à quarante-trois mille hommes. Il n'en avoit que vingt-cinq mille; mais ses troupes, ayant à combattre les fils de Tarquin, étoient transportées de toute l'ardeur que peut inspirer la haine de la tyrannie. La sanglante bataille de Régille fixa le sort de la république. Titus

* Je ne sais si l'on doit compter sur les dénombremens, tels que les rapportent les historiens. Le huitième, l'an 279 de Rome, n'est que de cent trois mille citoyens; le neuvième, en 288; est de cent quatre vingt mille deux cent quinze. Les guerres, les maladies, pouvoient diminuer beaucoup le nombre dans un petit espace d'années. Mais comment se trouve-t-il si fort augmentée en si peu de tems?

et Sextus,

et Sextus, fils du tyran, y furent tués. A peine échappa-t-il dix mille Latins. Ce peuple demanda la paix, et se soumit. Castor et Pollux, suivant une des traditions de Rome, avoient combattu en cavaliers à la tête de l'armée, et s'étoient montrés dans la ville pour annoncer la victoire. La superstition populaire et l'orgueil national admettoient volontiers de tels miracles, qui sembloient attacher les dieux au service de quelques hommes.

Les Latins sont entièrement soumis.

Tarquin mourut à Cumes dans la Campanie, accablé de vieillesse et d'infortune. La liberté de Rome étoit le fruit de son despotisme, et il éprouva que l'ambition même la plus heureuse peut conduire au précipice. C'est à quoi les ambitieux ne pensent guère, malgré l'expérience de tous les siècles.

Mort de Tarquin.

Les patriciens avoient gardé quelques ménagemens envers le peuple, tant qu'ils craignoient de le voir rappeler Tarquin. Délivrés de cette inquiétude, ils redoublèrent leurs violences. On exécuta plus rigoureusement que jamais la loi odieuse, qui permettoit de

Les patriciens recommencent leurs vexations

charger de fers, et même de vendre les débiteurs insolvables. Toute la ville fut bientôt remplie de vexations et de murmures.

Sédition du peuple.

Un vieillard s'échappe de prison, se montre dans la place, maigre, hideux; il découvre les cicatrices des blessures qu'il a reçues à la guerre, et les traces récentes des coups, dont un impitoyable créancier l'a fait déchirer; il raconte ses malheurs, causés par des accidens et par l'avarice d'autrui. Le peuple entre en fureur; le sénat s'assemble; Appius Claudius opine, comme il avoit fait auparavant, à ne rien accorder et à punir.

Sage conduite du consul Servilius pour calmer le peuple.

Cet avis étoit d'autant plus insoutenable, que les Volsques ayant violé un traité de paix, on venoit de leur déclarer la guerre. Tout-à-coup arrive la nouvelle, qu'ils s'avancent avec une nombreuse armée. Les plébéïens ne dissimulent point leur joie, et déclarent que les patriciens peuvent aller combattre, puisqu'eux seuls profitent des victoires. Mais la douceur du consul Servilius, ses promesses qu'on satisferoit le peu-

ple, la suspension des dettes accordée en attendant, l'amour de la patrie ranimé par l'espérance; calment ces braves citoyens. Les débiteurs à l'envi se font enrôler. Servilius défait les Volsques, et partage tout le butin aux soldats. Appius, son collègue, lui reprochant une complaisance populaire, détermine le sénat à lui refuser l'honneur du triomphe. Indigné de cet affront, Servilius assemble le peuple dans le champ de Mars, se plaint de l'injustice du sénat, se décerne lui-même le triomphe, et marche pompeusement au capitole, suivi de l'armée, aux acclamations de toute la multitude.

Le sénat lui refuse le triomphe; il se le décerne lui-même.

Il est étonnant que le sénat, dont on célèbre tant la sagesse, se soit obstiné dans les partis de vigueur; comme si l'état affreux du grand nombre des plébéïens n'avoit pas demandé un prompt remède; comme s'il avoit été possible de tenir toujours opprimée une populace guerrière, sans laquelle on ne pouvoit se défendre. L'aristocratie est le plus dur des gouvernemens. Les sénateurs vouloient l'établir, et leur conduite

Dureté inflexible du sénat, suivie d'une révolte.

suffisoit pour la faire détester. En vain le peuple sollicita l'exécution des promesses de Servilius. L'inexorable Appius tint ferme contre les plaintes des malheureux. Alors ils s'attroupent, ils assiègent les tribunaux, ils insultent les sénateurs, ils refusent de s'enrôler contre les Sabins, qui, à la faveur de ces troubles, avoient levé l'étendard de la révolte.

Le dictateur Valérius s'efforce en vain de fléchir le sénat.

Appius persiste à soutenir dans le sénat, qu'il faut réprimer la licence par la terreur; que l'appel des jugemens consulaires est la source des séditions; que pour y remédier, il suffit de nommer un dictateur, dont le pouvoir absolu étouffera l'esprit de révolte. Son avis l'emporte. Valérius est élevé à la dictature. Heureusement c'étoit un homme sage et modéré; ses promesses engagent les plébéiens à la défense commune. Ayant défait les Sabins, il demande qu'on abolisse les dettes. Il trouve les jeunes sénateurs opiniâtres dans leurs refus. On l'accuse même insolemment de trahir les intérêts de son corps, en faveur de la populace. Il sort pénétré d'indigna-

tion ; il convoque le peuple, et après lui avoir rendu compte de la mauvaise volonté du sénat, il dépose la dignité de dictateur.

Les soldats retenus malgré eux par le serment.

Plus on lui témoigna de reconnoissance et de respect, plus on se livra au ressentiment contre les patriciens. La sédition étoit sur le point d'éclater. Les consuls, qui avoient chacun leur armée encore sur pied, ordonnèrent aux soldats de les suivre, sous prétexte d'une nouvelle guerre. Ils comptoient sur la force du serment, dont la religion faisoit une loi inviolable pour les Romains. Tous les soldats en s'enrôlant juroient d'obéir aux généraux; et jusqu'à ce qu'ils fussent licenciés, ce serment les obligeoit au service militaire. Il fallut donc sortir de Rome. Les plus furieux pensèrent à tuer les consuls, pour se délier de leur serment; car à quel point les passions n'aveuglent-elles pas la confiance? On leur représenta qu'un engagement sacré ne pouvoit être rompu par un crime.

Ils éludent le serment et se reti-

On imagina néanmoins un autre expédient frivole, qui servit à élu-

rent sur le mont Sacré. der la loi : ce fut d'enlever furtivement les enseignes, et de se retirer avec elles. Les soldats juroient aussi de ne les point abandonner; et ils crurent être fidèles au serment, en trahissant les consuls à la suite de leurs enseignes. Ils se nommèrent des officiers; ils établirent leur camp sur le mont Sacré, au-delà du Tévéron, à trois milles de Rome.

Désertion du peuple. Cette désertion imprévue apprit au sénat combien il s'étoit fait tort à lui-même, par sa dureté et son injustice. Le peuple sortoit en foule et couroit au mont Sacré. Les gardes qu'on mit aux portes ne purent faire de résistance. Les députés qu'on envoya aux séditieux rapportèrent pour réponse, qu'après tant de promesses violées, il n'étoit plus possible de se fier au sénat; que les patriciens voulant dominer en maîtres de Rome, pouvoient y rester les maîtres; mais que les pauvres citoyens vouloient être libres, et que leur patrie seroit le lieu où ils jouiroient de leur liberté. Ce qui étonne davan-

Sa modération étonnante tage, c'est l'ordre et la discipline

qu'on voit régner dans leur camp. Point de tumulte, ni de violences. Ils descendent de la montagne pour chercher des vivres, se contentent du pur nécessaire, et retournent tranquillement à leur poste. Jamais armée n'avoit paru plus digne de ce nom sous les consuls. On ne trouveroit point ailleurs d'exemple d'un peuple mutiné, armé, dans le desespoir, et qui se signale par la modération.

Mais cette modération même étoit inquiétante pour le sénat. Elle annonçoit une entreprise bien concertée, et des forces redoutables prêtes à fondre sur la ville. La consternation fut générale. Personne n'osa briguer le consulat; il fallut même obliger deux sénateurs à le recevoir. On remit en délibération l'affaire des dettes : on nomma dix députés pour traiter avec le peuple; on leur donna plein pouvoir de conclure, aux conditions qu'ils jugeroient avantageuses à la république. Appius et les jeunes sénateurs s'opposèrent en vain à ce parti. Leurs conseils violens avoient eu des- Députation du sénat au peuple.

suites trop funestes, pour étouffer encore les sentimens d'humanité. Les choses en étoient au point que, sans accorder beaucoup au peuple, il étoit impossible de rétablir l'ordre et la paix. C'est ainsi que l'abus de l'autorité amène les révolutions.

TROISIÈME ÉPOQUE.

TRIBUNS DU PEUPLE.

LE PEUPLE ACQUIERT DE L'AUTORITÉ.

Depuis l'an de Rome 260 jusqu'en 302.

CHAPITRE PREMIER.

Depuis la création des Tribuns du peuple, jusqu'à l'exil de Coriolan.

260. Les députés du sénat sont bien reçut par le peuple.

A la tête de la députation du sénat, étoient trois hommes dignes de la confiance du peuple, Lartius et Valérius, qui avoient exercé la dictature, et Ménénius Agrippa, illustre consulaire, auteur du conseil qu'on venoit de suivre. Le peuple, malgré son mécontentement, aimoit la patrie. Il les reçut avec joie; il eût été fort traitable, sans deux chefs séditieux dont la fougue entretenoit la

discorde. Ménénius employa, dit-on, avec succès, l'apologue de l'estomac et des membres. Les membres révoltés contre l'estomac, qu'ils accusoient de profiter de leur travail et de ne rien faire pour eux, furent détrompés par une triste expérience : lui ayant refusé leurs services, ils tombèrent dans une langueur mortelle. C'étoit l'image du peuple, trop prévenu contre le sénat. Des esprits tranquilles pouvoient sentir la justesse de cet apologue; mais la multitude avoit besoin d'autre motif. Ménénius fit sûrement plus d'impression, en déclarant que le sénat aboliroit les dettes.

Apologue des membres et de l'estomac.

Le peuple ne désiroit pas autre chose. Un de ses chefs, nommé Junius, qui affectoit de prendre le nom de Brutus, comme étant le restaurateur de la liberté, saisit l'occasion d'invectiver contre la mauvaise foi que le sénat avoit montré jusqu'alors. Il représenta qu'on devoit prendre des précautions pour l'avenir; il demanda qu'il y eût des magistrats plébéïens, chargés uniquement de veiller aux intérêts du peuple :

Junius Brutus engage le peuple à demander des magistrats plébéiens.

demande juste au fond, puisque le passé donnoit lieu de craindre les plus cruelles injustices. Cette proposition embarrassa les députés. Ils crurent devoir la rapporter au sénat; ils partirent en faisant espérer son consentement.

On s'étoit mis dans la malheureuse nécessité, ou d'essuyer la guerre civile, ou d'accorder au peuple sa demande. Appius eut beau déclamer avec chaleur, prendre les dieux et les hommes à témoin des maux qu'il présageoit. De sages tempéramens auroient pu les prévenir : sa dureté et sa hauteur ayant fermé toute autre voie de conciliation, le sénat consentit à l'élection des tribuns du peuple. C'est le nom de ses nouveaux magistrats, tirés du corps des plébéïens pour les protéger. On déclara par une loi que leur personne seroit sacrée; que si quelqu'un les frappoit, il seroit maudit, et ses biens voués au service de Cérès; que le meurtrier pourroit être tué sans forme de justice. Création des tribuns du peuple. Leur personne sacrée.

Les tribuns n'eurent aucune marque de dignité. Assis à la porte Leur pouvoir sans marques de dignité.

du sénat, ils ne pouvoient y entrer que par ordre des consuls; leur pouvoir étoit renfermé presque dans l'enceinte de Rome; il leur étoit défendu de s'absenter de la ville. Mais qu'un seul formât opposition contre un décret du sénat, c'en étoit assez pour l'annuller : son *veto* arrêtoit tout. Nous verrons l'autorité des tribuns s'accroître de jour en jour, et devenir redoutable comme celle des éphores de Sparte. S'ils en abusèrent souvent, (on pouvoit le prévoir,) du moins ils garantirent le peuple de l'oppression. Ils furent d'abord cinq, et ensuite dix.

Edyles. Leur charge étoit annuelle. Dès le commencement, ils firent créer deux Edyles, magistrats plébéïens qui étoient leurs officiers, chargés de la police des bâtimens.

Prise de Corioles, capitale des Volsques. L'établissement du tribunat; et la suppression des dettes ayant ramené le peuple au devoir, le consul Posthumus Cominius battit les Volsques, et prit Corioles leur capitale. Il dut principalement ses succès à la valeur de Marcius, jeune patricien, qui avoit toutes les qualités d'un héros, mais non

la modération d'un sage. Le consul après l'avoir couronné de sa main, voulut l'enrichir. Il lui destinoit la dixième partie du butin; Marcius la refusa. Le surnom de Coriolan étoit une récompense plus digne de lui, et il la reçut des soldats, dont il faisoit l'admiration.

Le peuple fait la dépense des funérailles de Ménénius Agrippa.

Malgré les exemples d'avarice donnés par un nombre de patriciens, le mépris des richesses distinguera encore long-tems les héros de la république. Cette vertu qui, dans le même tems, mettoit Aristide au-dessus de tous les grands hommes d'Athènes, étoit si chère à Ménénius Agrippa, qu'il mourut sans laisser de quoi faire ses funérailles. Le peuple se taxa pour lui en faire de magnifiques, et ne voulut point reprendre l'argent qu'il y destinoit, quoique le sénat eût chargé les questeurs de la dépense : il le donna aux enfans du mort.

Emeute populaire, au sujet de la famine.

A cette dispute de générosité entre les deux ordres, succéda une nouvelle émeute, occasionnée par la famine. C'étoit une suite de la retraite du peuple au mont Sa-

cré. On n'avoit point ensemencé les terres ; et tout manque faute d'agriculture. Quelques soins que prît le sénat pour remédier à la disette, on souffrit et on murmura. Le peuple souffrant est, pour l'ordinaire, injuste ; parce que, sans réfléchir sur les causes de sa misère, le sentiment des maux l'aigrit contre ceux dont il attend en vain des secours. On supposa que les sénateurs gardoient tout le blé pour leurs familles. Les tribuns, choqués de ce qu'ils avoient envoyé deux colonies malgré leur opposition, accréditèrent ce bruit, et échauffèrent les têtes. Appius invective dans le sénat contre les tribuns ; il inspire la résolution de les réprimer et de les punir. Les consuls assemblent le peuple pour cet effet. Interrompus par les tribuns, ils prétendent leur fermer la bouche, et leur disputent le droit de parler dans les assemblées. Cette querelle fournit aux magistrats du peuple l'occasion d'étendre leur autorité.

Les tribuns échauffent le peuple.

Junius Brutus, un des Edyles, le même factieux dont nous avons vu l'audace, ayant obtenu des

Les tribuns irrités de ce que les

consuls la permission de prendre la parole, comme pour terminer la dispute, leur demanda pourquoi ils empêchoient les tribuns de parler au peuple. « C'est, répon» dit un consul, parce qu'ayant » convoqué nous-mêmes l'assem» blée, la parole nous appartient. » Si les tribuns l'avoient convo» quée, loin de les interrompre, » je ne viendrois pas les enten» dre. » Ce mot imprudent eut de grandes suites. « Vous avez » vaincu, plébéïens, s'écria Ju» nius. Tribuns, laissez haran» guer les consuls. Demain je vous » ferai connoître la dignité et la » puissance de vos charges. » En effet, par son conseil, les tribuns, le lendemain dès la pointe du jour, se rendent à la place publique, suivis de presque tout le peuple. L'un deux, nommé Icilius, représente qu'il est essentiel, pour l'exercice de leurs fonctions, de convoquer des assemblées, et de pouvoir haranguer le peuple sur ses intérêts, sans crainte d'être interrompus. On applaudit. On approuve une loi qu'il avoit dressée la nuit avec ses collègues.

Consuls les empêchent de haranguer le peuple.

Plébiscite qui permet aux tribuns d'assembler le peuple, et qui défend de les contredire.

Cette loi porte : « Que dans les » assemblées tenues par les tri- » buns, personne ne les interrom- » pe et ne les contredise ; que si » quelqu'un ose le faire, il donne » caution pour l'amende à laquelle » il sera condamné ; et qu'il soit » puni de mort, s'il refuse la cau- » tion. » Par-là les tribuns augmentoient considérablement leur pouvoir ; mais sans ce privilège, il n'auroient pu protéger le peuple que foiblement. Les abus de l'aristocratie entraînoient des variations qui devoient produire d'autres abus. La nouvelle loi étoit un coup terrible porté au sénat. Il refusa d'abord de la confirmer, soutenant qu'elle étoit l'ouvrage d'une assemblée illégitime. On lui déclara que s'il rejetoit les *plébiscites*, (les ordonnances du peuple,) on rejetteroit les *sénatus-consultes*, (les décrets du sénat ;) et il céda enfin ou par nécessité ou par complaisance.

Les tribuns empressés à étendre les droits du peuple.

Plus les tribuns gagnoient de terrain, plus ils donnoient d'étendue aux droits du peuple, qu'ils avoient un intérêt personnel à étendre. S'ils agissoient par ambition,

s'ils travailloient pour eux-mêmes, ils travailloient aussi à restreindre l'autorité du sénat dans les bornes d'un gouvernement mixte, où l'aristocratie tempérée par la démocratie, ne pût opprimer les citoyens. L'occasion se présenta bientôt de faire un nouvel essai de leurs forces, et le succès répondit encore à leurs désirs.

Mauvais conseil de Coriolan contre le peuple.

Le petit peuple souffroit toujours, mais sans commettre aucune violence, et se contentant du peu que la terre lui donnoit pour vivre. La dureté hautaine de Coriolan le mit en fureur. On avoit reçu du blé de Sicile. Quand il fut question dans le sénat de l'usage qu'on en feroit, les uns proposèrent de le distribuer gratuitement aux pauvres, et l'humanité dictoit ce conseil; les autres, de le vendre fort cher, afin de punir et de dompter l'audace du peuple. Coriolan soutint qu'il falloit profiter des circonstances, abolir le tribunat et casser les conventions du mont Sacré. Ce héros, dont on vante la probité et le désintéressement, ne connoissoit pas les vertus douces qui gagnent les

cœurs. Il croyoit que tout devoit plier sous l'autorité du sénat : son imprudence ne servit qu'à affoiblir l'autorité du sénat, et à le perdre lui-même. Etoit-il donc si difficile de prévoir que des partis violens seroient un motif de violence ?

Coriolan brave le peuple et les tribuns. Les tribuns, sachant ce qui se passoit, invoquent les dieux vengeurs du parjure. Le peuple s'échauffe et veut tuer Coriolan. Ils arrêtent le peuple ; mais ils somment Coriolan de comparoître devant eux. Le fier patricien méprise leur citation. Ils entreprennent de le saisir, et sont repoussés par de jeunes sénateurs. Enfin ils convoquent une assemblée, où Coriolan, bien loin de faire son apologie et de ménager le ressentiment populaire, répète d'un ton impérieux tout ce qu'il a dit au sénat ; protestant qu'il ne reconnoît pour juges que les consuls, et qu'il ne paroît dans cette assemblée de séditieux, que pour leur reprocher leur insolence. Il jure aux tribuns une haine irréconciliable, en les appelant *le poison de la tranquillité publique*.

Sicinius, un des tribuns, le condamne à mort sur le champ, de sa propre autorité; et ordonne qu'on le précipite de la roche Tarpéïenne. Comme les patriciens se disposoient à le défendre; comme la populace ne remuoit point, par respect pour les consuls; il le cite au jugement du peuple dans vingt-sept jours. (C'étoit la coutume de ne terminer les affaires publiques qu'après trois marchés, afin que les habitans de la campagne pussent en prendre connoissance; et le marché se tenoit tous les neufs jours.) Sicinius ajoute à la citation, que si le sénat ne règle pas la distribution du blé, les tribuns y pourvoiront eux-mêmes.

Un tribun le cite au jugement du peuple.

Jamais le sénat ne s'étoit vu exposé à une attaque si dangereuse. Il s'efforça en vain de parer le coup. Il mit le blé au même prix où il étoit avant les troubles; mais il ne put rien gagner sur l'esprit de Sicinius, ni le faire désister de son accusation, ni l'engager à remettre aux sénateurs le premier examen de l'affaire, comme les rois l'avoient pratiqué. Les autres

Le sénat consent que Coriolan soit jugé.

tribuns, moins violens ou plus habiles, craignant de se rendre odieux par une inflexible roideur, consentirent à laisser juger au sénat si l'affaire devoit être portée au peuple. Le sénat délibère; on dispute vivement. Appius, selon sa coutume, crie que tout est perdu, à moins qu'on ne réprime les factieux. Valerius lui oppose les dangers, les malheurs d'une guerre civile, et soutient qu'en donnant au peuple une marque de condescendance, on le rendra favorable à l'accusé. Le plus grand nombre se range du dernier avis. Alors Coriolan demande aux tribuns de quel crime ils l'accusoient? Ils répondent, *d'avoir affecté la tyrannie.* — *S'il ne s'agit que de réfuter une telle accusation*, dit hardiment ce héros, *je paroîtrai devant le peuple.*

Les tribuns obtiennent les comices par tribus.

Les tribuns, résolus de se venger, dressèrent leurs batteries avec toute l'adresse imaginable. Ils prévoyoient que si les comices s'assembloient par centuries, conformément au système établi par Servius, le sénat disposeroit des suffrages. Ils exigèrent qu'on les

assemblât par tribus, prétendant que tout citoyen devoit également donner sa voix, dans une affaire qui intéressoit les droits du peuple. On se relâcha encore sur ce point essentiel; et dès-lors la forme du gouvernement fut changée à l'avantage des plébéïens. Telle est l'instabilité d'une constitution imparfaite et orageuse.

Au jour marqué pour le jugement, les tribus étant assemblées, le consul Minucius harangue en faveur de l'illustre citoyen, qui se présente au tribunal du peuple; il insiste sur sa naissance, ses exploits, ses services; il demande au nom de tout le sénat, qu'on ne le traite pas en criminel. Le tribun Sicinius n'en poursuit pas moins l'accusation. Les efforts qu'avoit faits Coriolan pour abolir le tribunat, pour empêcher que le blé ne baissât de prix, étoient, selon lui, des preuves certaines qu'il aspiroit à la tyrannie. Coriolan détruit cette imputation, en montrant les cicatrices de ses blessures, et en nommant les citoyens qu'il a sauvés dans les batailles. Mais Décius, autre tribun, lui

262. Coriolan est banni.

reproche d'avoir distribué à ses soldats un butin dont les lois, dit-il, ne lui permettoient pas de disposer, (quoiqu'il y en eût beaucoup d'exemples.) L'accusé réfute foiblement ce grief imprévu. On le condamne à un bannissement perpétuel. De vingt neuf tribus, il n'y en eut que neuf qui lui furent favorables.

CHAPITRE II.

Depuis l'exil de Coriolan jusqu'à l'établissement du decemvirat.

Coriolan se venge de l'injustice, en combattant pour les Volsques.

APRÈS la condamnation de Coriolan, le peuple triompha comme d'une victoire décisive remportée sur les patriciens. Il auroit dû plutôt se reprocher son ingratitude, envers un citoyen respectable dont il avoit reçu les services les plus signalés, et dont le crime, à s'en tenir aux termes de l'accusation, étoit imaginaire et sans preuves. On éprouva bientôt combien il importe de ménager des hommes, aussi capables par leur caractère de nuire que de servir.

Coriolan n'écouta plus que la vengeance. S'étant retiré à Antium chez les Volsques, il leur fit prendre les armes contre sa patrie. Il devint leur général, entra sur le territoire de Rome, et repandit par-tout la terreur.

On vit alors le peuple et le sénat changer de conduite à son égard. Le peuple, gouverné par les événemens, demandoit son rappel : le sénat s'y opposoit, ne voyant plus dans ce héros qu'un ennemi de la république. Mais le danger adoucit les sénateurs. Ils lui envoyèrent une députation, qu'il reçut avec dédain. Les prêtres vinrent à leur tour, et furent congédiés de même. Véturie sa mère, à la tête des dames romaines, alla enfin désarmer un fils rebelle. Les sentimens de la nature domptèrent cette ame orgueilleuse. *Rome est sauvée*, s'écria-t-il, *mais votre fils est perdu.* Coriolan fit la paix *. Il mourut, selon quel-

On lui envoie des députés.

Il est désarmé par sa mère.

Sa mort.

* En mémoire du service qu'avoit rendu Véturie, le sénat bâtit un temple à la *Fortune des femmes*, où les dames eurent seules le droit d'entrer.

ques auteurs, assassiné par les Volsques; selon d'autres, languissant dans une triste vieillesse, et regrettant sa patrie.

Combien les Grecs étoient alors supérieurs aux Romains.

Thémistocle, son contemporain, éprouva une semblable fortune, après avoir sauvé Athènes par sa politique et son courage. En comparant ces deux hommes célèbres, il est facile d'observer la supériorité de la Grèce, alors victorieuse de l'Asie, sur une république naissante, dont les seuls ennemis étoient de petits peuples d'Italie placés autour d'elle. Mais Rome, toujours armée contre ses voisins, apprenoit, par de petites guerres, à subjuguer un jour les plus puissantes nations.

267. Loi agraire du consul Cassius

Cependant les disputes se réveillèrent à l'occasion d'une loi agraire proposée par le consul Cassius. L'ambition seule lui inspira, dit-on, cette loi, comme un moyen de parvenir à la souveraine puissance. Il vouloit que l'on partageât, non-seulement aux Romains, mais aux alliés, une partie des terres conquises, et celles que les patriciens avoient usurpées depuis long-tems. L'article

ticle des alliés déplut au peuple, qui se réservoit tout le profit du partage. Le sénat convint que les étrangers n'y auroient de part, qu'autant qu'ils auroient aidé à la conquête ; et il statua, par un décret, qu'on chargeroit dix sénateurs de l'exécution de la loi. On ne cherchoit qu'à gagner du tems, pour faire tomber le projet de Cassius. Dès que ce consul sortit de charge, deux questeurs l'accusèrent devant le peuple d'avoir aspiré à la tyrannie. Il fut convaincu, selon Denys d'Halicarnasse, et puni de mort. Son propre père, ajoutent quelques écrivains, fut son accusateur dans le sénat, et le fit exécuter dans sa maison. Ce qu'il y a de certain, c'est que le sénat eut souvent recours à l'accusation de tyrannie, contre ceux qu'il avoit intérêt de perdre.

Il est puni de mort, comme ayant aspiré à la tyrannie.

Comme son décret n'étoit qu'un artifice pour tromper le peuple, l'exécution en fut inutilement demandée. Tout annonçoit une prochaine rupture. C'est alors que les consuls mirent principalement leur politique à exciter sans cesse de

Le peuple mécontent

Le sénat l'occupe par la guerre.

nouvelles guerres, qui pussent occuper au-dehors l'ardeur inquiète des plébéïens. Ceux-ci refusoient de s'enrôler; mais on les y obligeoit, en les menaçant d'un dictateur. Les Eques, les Volsques, les Véïens, les Etrusques, furent battus en diverses rencontres. On dit que dans une de ces guerres, la seule famille des Fabius, au nombre des trois cens six, effraya long-tems les ennemis; qu'elle fut enfin surprise et accablée par le nombre, sans qu'il échappât un seul homme de la troupe. Mais leur race ne périt point.

Famille des Fabius.

Les pertes des Romains, toujours réparées par des succès, étoient peu de chose en comparaison des maux que produisoit la discorde. A peine avoit-on quitté les armes, que les dissentions renaissoient dans la ville, sur-tout au sujet de la loi agraire. Il y eut aussi de grandes disputes pour l'élection des magistrats. Les plébéïens vouloient un consul de leur parti, et le nommoient; les patriciens élisoient l'autre. La mort subite d'un tribun ayant consterné ses collégues, comme si les dieux

Les dissentions continuent.

Sévérité du sénat.

se fussent déclarés contre leurs projets, le sénat devint plus hardi et plus dur. Les consuls firent battre de verges ceux qui refusoient de s'enrôler. Voléron, vieux officier plébéïen, appela au peuple d'une pareille sentence; le peuple s'empressa de le secourir, chassa les licteurs, brisa leurs faisceaux, et choisit quelque tems après Voléron pour un de ses tribuns.

Voléron appèle au peuple.

Ce magistrat, sans moutrer de ressentiment personnel, porta un coup fatal à l'autorité des patriciens. Ils avoient beaucoup d'influence dans l'élection des tribuns, qui se faisoit par curies. Les comices des curies, comme ceux des centuries, ne pouvoient s'assembler que par un décret du sénat; on y prenoit toujours les auspices; et les patriciens seuls étant augures, ils avoient en main le pouvoir de diriger et de rompre ces assemblées, soumises à une superstition politique. Au contraire, les comices des tribus se tenoient sans auspices et sans consentement du sénat. Tous les habitans de la campagne, moins liés avec les patriciens que ceux

282. Le tribun Voléron veut faire passer l'élection des tribuns aux comices par tribus.

de la ville, y avoient droit de suffrage, et ne l'avoient point dans les comices des curies. Enfin, le peuple y décidoit par le nombre. C'est à ces comices que Voléron entreprit de faire passer l'élection des tribuns, celle des Edyles, et en général toutes les affaires qui pourroient intéresser le peuple.

Grande querelle au sujet de sa loi, qui passe enfin

Sa loi trouva la plus vive opposition de la part du consul Appius Claudius, fils de celui que nous avons vu si ardent pour les prérogatives du sénat. Moins capable encore que son père de se plier aux conjonctures, il invectiva dans une assemblée avec tant de fiel et de hauteur, qu'il révolta tous les plébéïens, quoique la douceur de son collégue Quintius les eût gagnés. On en vint aux coups. Si l'on avoit porté des armes dans la ville, la querelle eût été sanglante. La modération du sénat en prévint les suites. Non-seulement il déclare que les deux partis étant animés par le zèle, il falloit oublier les excès commis de part et d'autre ; mais encore il donna son consentement à la loi de Voleron.

L'ancienne tyrannie des sénateurs avoit amené tous ces changemens ; une conduite équitable et modérée les auroit, sans doute, empêché de naître. Appius, trop fougueux pour prendre leçon de l'expérience, déchargea son humeur farouche sur l'armée, qu'il commanda contre les Volsques ; et tyran de ses soldats, il s'en fit autant d'ennemis. Les Romains trahirent leur devoir ; ils se laissèrent vaincre pour se venger de leur général. De terribles exécutions signalèrent son courroux. Les centurions furent battus de verges et décapités, toutes les troupes furent décimées. Au contraire, le consul Quintius, adoré de ses soldats, jouissoit ailleurs de la victoire. Quelle différence doit produire la bonne ou la mauvaise volonté des troupes !

L'armée d'Appius se laisse vaincre par haine pour ce consul.

Après ce consulat, les tribuns revinrent à la loi agraire, source intarissable de disputes. Les consuls étoient d'avis de les contenter ; mais la vehémence d'Appius l'emporta sur leurs raisons. Outrés d'un nouveau refus, les tribuns accusent devant le peuple celui qui

Appius accusé par les tribuns

Sa fermeté en est la cause. Appius comparoît, plutôt en juge qu'en accusé; il en impose tellement, que l'on n'ose rien prononcer contre lui. Il se donne ensuite la mort, prévoyant qu'une seconde assemblée le condamneroit. Son fils, malgré les tribuns, fit son oraison funèbre, à laquelle le peuple même applaudit; tant la fermeté courageuse du père avoit excité d'admiration. De tels hommes, en se modérant, auroient fait le bonheur et la gloire de leur patrie : ils y entretinrent le feu de la discorde, parce qu'un violent et superbe esprit de corps rendit souvent leurs vertus même dangereuses.

Continuation des troubles. Les patriciens et les riches plébéïens, possesseurs des terres, ne voulant pas s'en dépouiller, et la loi agraire étant toujours soutenue par les tribuns, cette opposition d'intérêts ne pouvoit manquer de perpétuer les troubles civils. On en vint au point, que le peuple s'absenta des comices par centuries; et que les consuls furent élus une fois par les suffrages des seuls patriciens et de leurs cliens. Cependant, au milieu des dissentions,

Amour de la patrie.

Rome conservoit des charmes invincibles pour ses citoyens ; ils ne vouloient point s'établir en colonies : *Ils aimoient mieux*, dit Tite-Live, *demander à Rome des terres, que d'en recevoir ailleurs.* Cet amour de la patrie préparoit de loin les entreprises, qui lui procureront l'empire du monde.

Rome manquoit de lois.

Mais loin de pouvoir former alors de vastes projets, on n'avoit pas même de lois civiles, propres à régler la conduite et à maintenir la fortune des citoyens. Les consuls jugeoient tous les différents, ou par les principes de l'équité naturelle, ou par les anciennes coutumes, ou par quelques lois de Romulus et de ses successeurs, dont il restoit à peine des vestiges dans les livres sacrés inconnus au peuple. Cette jurisprudence arbitraire étoit un secret mystérieux entre les patriciens ; ils en tiroient une partie de leur autorité ; et le peuple avoit le malheur d'ignorer ce qui devoit lui servir de règle et décider de son sort.

291. Loi Terent-

Le tribun Térentius entreprit de remédier au désordre. La peste

tia pour faire publier un code, et pour diminuer le pouvoir des consuls.

venoit de faire périr un nombre de patriciens ; les deux consuls étoient absens pour des expéditions : ce moment lui parut très-favorable à son dessein. Il proposa de publier un corps de lois, qu'on seroit obligé de suivre dans l'administration de la justice. Il ne s'en tint pas là. Après avoir déclamé contre le pouvoir des consuls, qu'il peignoit comme deux monarques absolus, il demanda l'élection de cinq commissaires, pour fixer des bornes à leur puissance. Tel fut l'objet de la fameuse loi *Terentia*, aussi capable que la loi agraire d'inquiéter les sénateurs. On l'attaqua, on la défendit, avec la chaleur ordinaire en pareilles circonstances. Le détail uniforme de ces vives contestations n'entre point dans notre plan d'histoire. De part et d'autre l'intérêt particulier prévaloit souvent sur l'intérêt général ; et les tribuns n'étoient pas les moins passionnés.

Disputes violentes à ce sujet.

Céson accusé par les tribuns.

Quintius Céson, comparable à Coriolan, et fils du grand Cincinnatus, dont nous parlerons bientôt, fut la victime de leur colère, parce qu'il s'opposoit à leur entre-

prise. Faussement accusé, il sortit de Rome sans attendre le jugement. Dix citoyens s'étoient fait sa caution pour une somme. Son père la paya, et fut obligé de vivre dans une petite métairie, qui étoit l'unique bien qui lui restoit.

Herdonius, riche Sabin, surprend le capitole à la faveur de ces troubles. Les consuls ordonnent au peuple de s'armer contre l'ennemi. Les tribuns l'en détournent, assurant que c'étoit un artifice du sénat. Enfin, les instances, les promesses du consul Valérius déterminent le peuple à l'obéissance. On monte au capitole; on le délivre. Le capitole pris par un Sabin et délivré.

Valérius ayant été tué à l'assaut, Quintus Cincinnatus est tiré de la charrue, pour le remplacer. En mêlant la fermeté à la douceur, il rétablit l'ordre; il remet la justice en vigueur; il fait oublier en quelque sorte les tribuns. Après son consulat, Minucius, un de ses successeurs, se laisse envelopper par les Eques à qui il faisoit la guerre. Dès que la nouvelle en arrive à Rome, le peril de l'ar- Cincinnatus est tiré de la charrue pour être consul et ensuite dictateur.

mée romaine engage à créer un dictateur. Le choix tombe sur Cincinnatus. Cet illustre laboureur quitte de nouveau son champ, se met à la tête des citoyens, délivre Minucius, fait passer les Eques sous le joug, revient en triomphe, voit son fils Céson justifié et rappelé, abdique la dictature le seizième jour, et va reprendre sa charrue, dont il fait plus de cas que des honneurs.

Amour de la pauvreté, et discipline militaire.

Ceux qui rabaissent ces exemples admirables, en disant que les Romains ignoroient alors la séduction des richesses, ont-ils assez réfléchi aux traits d'avarice, si communs parmi les patriciens depuis le commencement de la république? L'amour de la pauvreté n'appartenoit qu'aux grands hommes. Si cette vertu étoit rare, la pauvreté du moins écartoit les vices corrupteurs; et la discipline militaire, jointe à la force du corps et au courage, devoit rendre les Romains invincibles. Quand Cincinnatus eut sauvé Minucius, il lui fit abdiquer le consulat, parce qu'il s'étoit laissé surprendre par l'ennemi. *Vous apprendrez la*

guerre comme lieutenant, lui dit-il, *avant de commander les légions comme consul.* L'armée de Minucius n'eut point de part au butin, parce qu'elle avoit été sur le point d'être vaincue. Avec une discipline si exacte et des sentimens si élevés, les Romains, étant presque toujours en guerre, devoient nécessairement périr, ou subjuguer les autres peuples.

Mais ils ne pouvoient s'accorder entre eux. Les tribuns, persistant toujours dans leurs projets, empêchèrent le peuple de s'enrôler, jusqu'à ce qu'on leur eût donné satisfaction. Le sénat eut recours à Cincinnatus. Il quitta son champ pour venir l'aider de ses conseils. Comme les terres de la république étoient ravagées, sans que personne prît les armes, il fut d'avis que les patriciens seuls, avec leurs cliens, marchassent contre l'ennemi. Le peuple, honteux de cet exemple, parut plus docile. Les tribuns consentirent aux levées, pourvu qu'on augmentât leur nombre de cinq.

Les tribuns empêchent le peuple de s'enrôler.

Cincinnatus, en politique éclai-

Cincinna-

tus fait augmenter leur nombre pour les diviser.

ré, jugea qu'ils seroient moins unis, à mesure qu'ils deviendroient plus nombreux; et le sénat se rendit à ses raisons. Voilà donc maintenant dix tribuns du peuple. En gagner un étoit le moyen d'arrêter les entreprises des autres. Les nouveaux tribuns jurèrent entre eux de soutenir ce que la pluralité auroit décidé dans leur conseil; mais cette harmonie ne pouvoit durer long-tems. Quelque opiniâtre que soit l'esprit de corps, il est difficile que l'intérêt personnel ou le sentiment particulier ne prévale quelquefois, surtout quand les membres ne tiennent au corps que par des liens peu durables, tels qu'une magistrature passagère. Le sénat avoit toujours des avantages infinis: ses membres ne changéoient point; et leur principal intérêt étoit celui de leur corps.

Le sénat consent à la loi Térentia.

Enfin, après de nouvelles disputes, où l'on voit l'animosité et la violence tenir lieu de zèle et de justice, le sénat, qui craignoit la ruine entière de la république, donna son consentement à la loi Térentia. Il fut résolu que dix

commissaires seroient chargés de rédiger un corps de lois; qu'ils seroient revêtus pour un an de la puissance souveraine; que toutes les magistratures cesseroient dans cet espace de tems, même le tribunat, dont l'autorité s'étoit maintenue sous les dictateurs; que les jugemens des décemvirs seroient sans appel, et qu'à eux seuls appartiendroit le pouvoir de faire la guerre ou la paix. Les tribuns ne purent obtenir qu'il y eût quelques plébéïens au nombre de ces nouveaux magistrats.

On nomma d'abord Appius Claudius, alors consul, et fils du second Appius, qui s'étoit tué lui-même. Son collégue lui fut associé, avec d'autres consulaires, et avec trois sénateurs que l'on avoit députés à Athènes, pour y recueillir les lois de la Grèce.

Création des décemvirs.

QUATRIÈME ÉPOQUE.

LES DÉCEMVIRS

ET LES DOUZE TABLES.

VARIATIONS PERPÉTUELLES DANS LA RÉPUBLIQUE.

Depuis l'an de Rome 302, jusqu'en 363.

CHAPITRE PREMIER.

Depuis la création des Décemvirs, jusqu'à l'établissement de la censure.

302. Les décemvirs commencent avec sagesse.

SOIT que les décemvirs fussent animés de sentimens patriotiques, dignes de leur importante commission, soit qu'ils ne voulussent qu'affermir leur autorité par un début respectable, ils gouvernèrent d'abord en vrais pères de la patrie. Un seul avoit les faisceaux et les marques de la puissance consulaire; les autres n'étoient dis-

tingués de la foule que par un officier qui les précédoit. Ils présidoient alternativement, un jour chacun. Dès le grand matin, rendus à leur tribunal, ils terminoient les différens avec autant de bonté que de justice. Appius lui-même devint les délices du peuple, dont il étoit auparavant détesté; et Rome, après des orages si violens, jouissoit d'un calme heureux, inconnu depuis ses rois.

Lois des douze tables, approuvées par le peuple.

La législation étant le principal objet du nouveau gouvernement, les décemvirs travaillèrent à leur code avec ardeur. Un Grec, exilé d'Ephèse, leur interpréta les lois qu'on avoit apportées d'Athènes. A la compilation qu'ils en firent, ils ajoutèrent une partie des anciennes ordonnances royales. Cet ouvrage fini, ils l'exposèrent en public, sur dix tables de chêne, invitant les citoyens à l'examiner, à choisir, en un mot à être leurs propres législateurs. Le sénat avoit approuvé les lois par un décret. Le peuple examine peu ce qu'il désire. Extasié de la feinte modération des décemvirs, il confirma

les dix tables dans les comices par centuries. Deux autres tables, proposées l'année suivante, furent acceptées de même, malgré un article odieux, qui défendoit aux patriciens de s'allier avec les familles plébéïennes.

Eloge qu'en fait Cicéron.

Ces diverses lois servirent toujours de fondement au droit public et au droit civil des Romains. Cicéron en fait un éloge magnifique. Il ne craint pas d'avancer que tous les principes de la société se trouvent dans les douze tables; qu'elles sont au-dessus de toutes les bibliothèques des philosophes, et par le poids de l'autorité, et par les avantages qui en résultent. « Car, dit-il, nous apprenons de la science du droit civil, que l'honnêteté et la vertu doivent être préférées à tout; elle nous montre, d'une part, le vrai mérite honoré par les récompenses, les dignités et la gloire; de l'autre, les vices et les injustices punis par les amendes, l'ignominie, la prison, les verges, l'exil, la mort, et ces leçons, elle nous les donne, non par de longues et vaines

» disputes, mais d'un ton d'auto-
» rité qui nous fait dompter nos
» passions, mettre un frein à nos
» désirs, conserver nos biens sans
» porter des yeux ni des mains
» avides sur le bien d'autrui. * »
Telle devroit être la législation.
Ce tableau, du reste, paroît plus
frappant que vrai à certains égards.

Quelques-unes de ces lois étoient cruelles.

Les lois des douze tables, dont il ne reste qu'un petit nombre de fragmens, étoient claires et précises, supérieures en ce point aux lois de Solon, quoique beaucoup moins conformes à l'humanité. Elles respiroient, dans plusieurs articles, l'esprit de tyrannie, que les décemvirs ne dissimulèrent pas long-tems. Les pères conservoient sur leurs enfans un pouvoir absolu, et les maîtres sur leurs esclaves. Les débiteurs étoient livrés aux violences des créanciers : après le troisième jour de marché, les créanciers pouvoient mettre en pièces le corps d'un débiteur insolvable, et le partager entre eux. (C'est l'opinion commune; mais

* *L. I. De Orat.* 193.

peut-on croire qu'une loi si atroce ait été reçue ?) Des peines capitales contre les auteurs des libelles et les poëtes; plusieurs autres dispotions cruelles, qu'il fallut bientôt adoucir, font connoître l'esprit des législateurs.

Lois concernant les voleurs

On pouvoit tuer, non seulement le voleur de nuit, mais le voleur de jour, lorsqu'étant poursuivi il se mettoit en défense. La loi obligeoit néanmoins de crier alors et d'appeler les citoyens. « C'est une chose, dit Montes» quieu, que les lois qui permet» tent de se faire justice soi-mê» me doivent toujours exiger, » c'est le cri de l'innocence qui, » dans le moment de l'action, » appelle des témoins, appelle des » juges. » Le voleur surpris avec la chose volée, devoit être battu de verges, et réduit en servitude s'il avoit l'âge de puberté; celui qui avoit déjà caché son vol, étoit condamné seulement à payer le double de la valeur. Pourquoi cette différence ?

Sur les successions et les testamens

Les parens du côté maternel ne succédoient point, afin que les biens ne pussent passer d'une famille dans l'autre; mais chacun

pouvoit faire son testament, et choisir pour héritier tel citoyen qu'il vouloit, au préjudice même de ses enfans : le père, ayant le droit de vendre ses enfans, pouvoit, à plus forte raison, les déshériter. Cela seul ne prouve-t-il pas que les lois romaines, si vantées, étoient sujettes à de grands abus ? Rome gagnoit cependant beaucoup à recevoir des lois, qui fussent une règle fixe pour les citoyens ; et vraisemblablement le peuple considéra plus cet avantage, que les inconvéniens de quelques dispositions tyranniques.

Les procès jugés d'abord.

Deux de ces lois devoient produire un bien infini, en abrégeant les procédures. Elles ordonnent que, si les plaideurs ne s'accordent point, le juge connoisse de leur cause depuis le lever du soleil jusqu'à midi, et que le jugement soit rendu avant le coucher du soleil. Dans la suite, on fut obligé d'accorder un peu plus de tems, parce que les affaires devenoient plus nombreuses et plus difficiles ; mais les Romains ne connurent point les détours et les délais de la chicane moderne, qui souvent

font triompher l'injustice, ruinent également les deux partis, et rendent les procès un des plus grands fléaux de la société.

Les décemvirs deviennent des tyrans.

Si le décemvirat n'avoit produit que les douze tables, il eût été une époque glorieuse pour la république. Mais il dégénéra en tyrannie. Appius vint à bout, par son hypocrisie et ses souplesses, de se faire nommer une seconde fois à cette magistrature, établie seulement pour une année. On lui donna les collègues qu'il voulut. Bientôt il leva le masque avec ses collègues. Ce furent dix tyrans, liés par des engagemens mutuels, escortés chacun de douze licteurs, foulant aux pieds les lois et les citoyens, exerçant un despotisme terrible qui mit en fuite les principaux de l'état. L'année révolue, ils gardèrent leur charge sans l'agrément du peuple ni du sénat. On eût dit que les douze tables avoient établi le droit du plus fort.

Dentatus assassiné par ordre des décemvirs.

Un peuple, tel que les Romains, jaloux de la liberté et accoutumé à braver la mort, ne pouvoit longtems souffrir une

violente oppression. Deux crimes atroces des décemvirs précipitèrent leur ruine. Ils avoient levé des troupes contre les Eques et les Sabins, qui, profitant de la foiblesse de Rome, venoient ravager son territoire. Ces légions mécontentes se laissèrent vaincre. Un de leurs plus braves officiers, Sicinius Dentatus, (Tite-Live le nomme L. Siccius,) plébéïen zélé, aussi libre dans ses discours qu'intrépide dans les combats, fut assassiné en trahison par ordre des tyrans. L'attentat d'Appius contre Virginie les rendit encore plus exécrables.

Attentat d'Appius contre Virginie.

Appius étoit resté à Rome, tandis que ses collègues faisoient la guerre. Il devint amoureux de la jeune Virginie, fille de Virginius vaillant plébéïen, et promise en mariage à Icilius, ancien tribun du peuple. Après de vaines tentatives pour satisfaire sa passion, il voulut faire enlever par force, en qualité de juge, celle qu'il étoit résolu de déshonorer; la supposant née d'une esclave d'un de ses cliens qui la réclamoit, et à qui elle devoit appartenir. Icilius dé-

fend Virginie avec l'ardeur d'un amant. Le peuple s'émeut. Appius est chassé de son tribunal. Virginius, averti du danger de sa fille, s'étoit hâté de partir du camp où il étoit, pour voler à son secours. Il arrive; il plaide sa cause; il voit le redoutable décemvir prêt à se rendre maître, par une sentence, de la personne de Virginie. Pour sauver l'honneur de sa fille, il lui enfonce un couteau dans le sein; et montrant ensuite ce couteau ensanglanté à Appius : *C'est par ce sang*, lui dit-il, *que je dévoue ta tête aux dieux infernaux*. Appius ordonne en vain de l'arrêter. Il se fait jour à travers le peuple, dont il excite la haine contre les tyrans; et il va répandre parmi les soldats le désir de la liberté et de la vengeance.

Virginius tue sa fille pour sauver son honneur.

---

304. Abolition du décemvirat.

Des scènes si tragiques ne manquent pas leur effet, quand les hommes souffrent impatiemment le joug. Excepté un petit nombre d'ames serviles, tous abandonnèrent les décemvirs, et se livrèrent aux sentimens républicains. Les deux armées se réunirent sur le mont Sacré, où le peuple les sui-

vit en foule. Le sénat ne savoit quel parti prendre. Enfin la clameur générale ayant forcé les décemvirs à se démettre, on députa au peuple Horatius et Valérius, leurs ennemis, avec plein pouvoir de conclure la pacification. On rétablit le tribunat et le droit d'appel au peuple, regardés comme le fondement de la liberté; on abolit le décemvirat, mais sans permettre de violences contre les décemvirs. Valérius et Horatius furent faits consuls. Des lois populaires qu'ils établirent, augmentèrent l'attachement pour eux. Ils défendirent de créer aucune magistrature, dont il ne fût pas permis d'appeler. Ils ordonnèrent que les plébiscites, émanés des comices par tribus, obligeroient tous les citoyens, comme les lois émanées des comices par centuries. Cette loi, extrêmement favorable aux tribuns, ne pouvoit que chagriner beaucoup le sénat: les circonstances l'engagèrent à y consentir.

Nouvelles lois à l'avantage du peuple.

Virginius étoit tribun, et désiroit encore plus que ses collègues de punir les décemvirs. Il se porte

Les décemvirs punis.

pour accusateur d'Appius ; il le fait arrêter ; malgré un appel au peuple, disant qu'un monstre n'étoit point dans le cas de réclamer la protection des lois, et qu'il méritoit d'être jeté dans cette prison qu'il avoit insolemment nommée *la demeure des plébéïens*. Appius y meurt avant le jour du jugement, soit par une mort volontaire, comme l'assure Tite-Live, soit par l'ordre des tribuns, comme Denys d'Halicarnasse le conjecture. Oppius, autre décemvir, est accusé et meurt de même. Les huit autres s'exilent volontairement pour se mettre en sûreté. On confisque leurs biens ; on publie ensuite une amnistie générale, qui dissipe les alarmes causées par trop de rigueur.

Les tribuns veulent se maintenir en charge.

C'est le malheur de la société, que les hommes se tiennent rarement dans les bornes de la justice ; et que les plus ardens à punir l'abus de l'autorité dans les autres, abusent volontiers de la leur, quand ils en ont le pouvoir. Les tribuns vouloient conserver leurs charges : ils seroient peut-être devenus aussi méchans que les décemvirs,

cemvirs, s'ils n'avoient pas eu pour collègue Duilius; homme sage et bon citoyen, qui fit échouer leur projet.

Injustice du sénat envers des consuls populaires.

D'un autre côté, le sénat se montroit peu équitable. Les consuls Valérius et Horatius ayant défait les ennemis, il leur refusa l'honneur du triomphe, par mécontentement de ce qu'ils étoient populaires. On se nuit presque toujours à soi même, en ne rendant pas justice aux autres. Les consuls, piqués contre le sénat, s'adressèrent au peuple, et en obtinrent le triomphe.

Injustice du peuple, qui s'adjuge un territoire pour lequel il étoit arbitre.

Mais le peuple, moins éclairé et plus porté aux excès, se déshonora bientôt par une plus basse injustice. Les Ariciens et les Ardéates se disputoient un territoire, et le choisirent pour arbitre de leur différend. Un vieux plébéïen déclara que ce territoire appartenoit à Rome, étant une dépendance de Coriolan, il conseilla d'en prendre possession. En vain les consuls représentèrent combien un tel procédé seroit odieux; qu'il enleveroit aux Romains l'estime et la confiance des nations; qu'en ma-

tière d'honneur et de probité, les pertes étoient inestimables. Leurs remontrances furent inutiles, et les tribus s'adjugèrent le territoire, sans penser qu'elles rougiroient un jour de cette infâmie. Peu de tems après, le sénat fit ce qu'il put pour l'effacer, en rendant les terres.

308. Nouvelles dissentions.

Les discordes intestines, fléau attaché en quelque sorte aux républiques dont la constitution est encore flottante, régnoient à Rome plus que jamais. Chaque tribun vouloit se signaler par des victoires sur le sénat; car on devient toujours plus entreprenant, lorsqu'on a du succès dans ses entreprises. Une loi des douze tables défendoit les mariages entre les patriciens et les plébéïens; ce qui élevoit entre les deux ordres une barrière odieuse. Les premiers, en possession du consulat, se croyoient réellement nés pour l'empire: les autres, avec le secours du tribunat, tendoient sans cesse à rétablir l'égalité.

Liberté des mariages entre les patriciens et les plébéïens.

Canuléïus, tribun hardi, secondé par ses collègues, protesta solemnellement qu'il s'opposeroit à

toute levée de troupes, jusqu'à ce qu'on eût rendu la liberté des mariages, et même jusqu'à ce qu'on eût réglé que les plébéïens, comme les autres, pourroient être nommés consuls. A la veille d'une guerre, il falloit de la condescendance. L'article des mariages fut accordé.

Trois tribuns militaires, au lieu de consuls.

Mais dans la crainte d'avilir le consulat, les sénateurs proposèrent la création de trois tribuns militaires, qui tiendroient lieu de consuls, et qui seroient choisis indifféremment parmi les patriciens et les plébéïens. Le peuple, ayant approuvé ce projet, donna une preuve singulière de modération : il nomma trois patriciens à la nouvelle dignité.

Le consulat rétabli.

Ceux-ci abdiquèrent quelques mois après, parce que les auspices, disoit-on, n'avoient pas été favorables. Ce fut sans doute un artifice du sénat, pour remettre les choses sur l'ancien pied. On rétablit effectivement le consulat. Les tribuns n'avoient aucun intérêt à s'y opposer. dès que le peuple étoit résolu de donner ses suffrages aux patriciens, dont les ta-

lens et l'habileté méritoient la préférence.

Instabilité dans l'état

Ainsi tout varioit sans cesse dans l'état. Un principe éternel de discorde y entretenoit les dissentions et les haines. Un goût d'autorité tyrannique y luttoit contre la liberté, qui n'avoit pas elle-même de base bien fixe, ni de règle sûre. Rome ainsi constituée pouvoit-elle jouir du bonheur ? Il est difficile de le croire. Heureusement des ennemis trop foibles exerçoient son courage et sa discipline, sans ébranler sa fortune; et chaque victoire qu'elle remportoit sur eux la disposoit à vaincre des ennemis plus redoutables.

CHAPITRE II.

Depuis l'établissement de la censure, jusqu'à l'exil de Camille.

310. Etablissement des censeurs.

DEPUIS dix-sept ans, on n'avoit point fait le cens ou le dénombrement des citoyens, et l'interruption de cette sage coutume troubloit l'ordre de la république.

Les consuls Quintius Capitolinus et M. Géganius pensèrent à la rétablir. Trop accablés d'affaires pour remplir eux-mêmes une pareille fonction, comme le faisoient les anciens consuls, ils introduisirent une nouvelle magistrature que l'on chargea de ce soin. Telle fut l'origine des censeurs. Leur dignité parut d'abord si peu importante, que les tribuns ne daignèrent pas la disputer aux patriciens; mais elle s'éleva en peu d'années presque au niveau du consulat.

Combien leur autorité augmenta.

La censure acquit l'inspection des mœurs, le droit de punir et de dégrader quelque citoyen que ce fût. Le soin des finances, l'entretien des édifices publics lui furent confiés. C'est à elle qu'on doit attribuer en partie la gloire et la prospérité de Rome; car, selon l'excellente remarque de Montesquieu, *il y a de mauvais exemples qui sont pires que des crimes; et plus d'états ont péri parce qu'on a violé les mœurs, que parce qu'on a violé les lois.* En réprimant le vice, les censeurs éloignoient une contagion fatale,

qui altère, dissout et fait périr tôt ou tard le corps politique.

Durée de la censure.

La durée de cette charge fixée à cinq ans, d'un lustre à l'autre, fut réduite peu de tems après à dix-huit mois; de manière que pendant le reste du lustre, il n'y avoit point de censeurs. Le dictateur Mamercus Emilius fit ce changement en 319. Quand le peuple l'eût approuvé, il abdiqua la dictature, *afin de montrer*, dit-il, *que les charges de longue durée n'etoient pas de son goût.*

Injustice des censeurs à l'égard d'Emilius.

Les deux censeurs d'alors, indignes certainement de leur place, se vengèrent en faisant éffacer le nom d'Emilius du registre de sa centurie, ce qui étoit le priver du droit de suffrage; et en le soumettant à une taxe huit fois plus forte que celle qu'il avoit coutume de payer. Ce grand homme arrêta l'indignation du peuple, prête à éclater contre eux. Il méprisa une ignominie dont la cause étoit honorable.

Variations et troubles dans le gouvernement.

Toujours agitée par des factions, et toujours en guerre avec ses voisins, Rome varia encore plusieurs fois dans ses systêmes de gouvernement. Elle eut de nouveaux tri-

buns militaires, dont les consuls reprirent la place. Elle vit renaître les plaintes des tribuns du peuple, au sujet des charges qu'on laissoit aux patriciens, au sujet des terres dont on demandoit le partage. L'histoire devient fatigante par la répétition de ces détails uniformes. J'en omets plusieurs qui apprendroient peu de chose.

329. Victoire de Mamercus.

Une victoire que Mamercus Emilius, dictateur pour la troisième fois, remporta sur les Véïens et les Fidénates, prouve la supériorité des Romains dans la science militaire. Ce général avoit pris la précaution de faire occuper des hauteurs, où les soldats pouvoient se cacher ; il avoit ordonné à la cavalerie de ne point agir au commencement du combat, et d'attendre un ordre exprès. Déjà il pressoit l'ennemi, lorsque des portes de Fidènes, voisines du champ de bataille, sortit une troupe de furieux armés de feux et de torches, qui fondent sur les Romains, les étonnent et les intimident. Le dictateur envoie ordre aux troupes postées sur les hauteurs, et à la cavalerie, de se mettre en mouve-

ment. Ayant rassuré ses soldats contre un vain péril, il dissipe d'abord les Fidénates dont les armes étoient si peu redoutables. Bientôt les ennemis sont attaqués vivement de tous côtés, rompus, mis en fuite; on les poursuit jusques dans Fidènes, et l'on s'empare de la ville: Mamercus Emilius reçut les honneurs du triomphe; mais il abdiqua la dictature, qu'il n'avoit exercée que seize jours.

Général tué par ses soldats.

Postumius, tribun militaire quelques années après, fut assommé à coups de pierres par ses soldats, auxquels une excessive sévérité l'avoit rendu odieux. C'est le premier exemple, depuis la fondation de Rome, d'un général tué par les troupes. Quand la discipline sera détruite avec les mœurs, nous verrons que le sang même des Césars ne sera point épargné.

347. On donne une paye aux troupes d'infanterie.

On trouve dans le même tems un décret du sénat, pour accorder une paye aux soldats qui serviroient dans l'infanterie *. Le

* Du tems de Polybe, le simple fantassin avoit deux oboles par jour, le centu-

peuple en fut transporté de joie. Le service militaire, qu'il faisoit à ses dépens, étoit la cause des emprunts, de la misère, des troubles. Il témoigna la plus vive reconnoissance aux sénateurs, protestant que tout citoyen prodigueroit désormais son sang pour la défense de la patrie.

Les tribuns du peuple, disposés à prendre en mauvaise part tout ce que faisoit le sénat, se récrièrent contre ce décret avec un zèle affecté. Ils dirent que les anciens soldats, après avoir servi à leurs dépens, ne souffriroient point que les nouveaux fussent payés à leurs dépens; et qu'une pareille innovation deviendroit funeste à la république, en procurant quelques avantages aux particuliers. Leurs déclamations commençoient à entraîner les esprits. Mais les patri- Les tribuns s'y opposent en vain.

rion quatre, le cavalier six. Selon Polybe, le boisseau de froment ne valoit pour l'ordinaire que quatre oboles, et suffisoit à un soldat pour huit jours. La paye étoit donc très-forte, à ne considérer que la nourriture; mais on ne fournissoit pas le reste aux soldats comme aujourd'hui.

ciens s'étant taxés généreusement, et les riches plébéïens ayant suivi leur exemple. les murmures tombèrent; les pauvres mêmes voulurent contribuer, et le sénat conçut de plus grands desseins.

Avantages de cette institution.

Jusqu'alors la guerre n'avoit consisté qu'en courses sur le pays ennemi, et en combats très-rarement décisifs. Une campagne de vingt ou trente jours épuisoit les ressources du soldat : il falloit hâter le retour, et l'on ne fournissoit rien. Des armées entretenues aux frais de la république, et toujours prêtes à marcher, pouvoient seules au loin étendre sa puissance. C'est donc ici un changement remarquable. L'établissement des troupes soudoyées sera de même époque dans les monarchies modernes.

---

348. Fameux siége de Véïes.

Aussi-tôt le siége de Véïes fut résolu. Cette ville d'Etrurie, voisine de Rome, étoit riche, forte, ennemie mortelle des Romains. Ils l'attaquèrent avec une méthode, dont leur histoire ne fournit encore aucun exemple. Ils firent des lignes de circonvallation et de contrevallation, les

unes pour se précautionner contre les sorties, les autres contre les attaques de ceux qui viendroient au secours des assiégés. Les tribuns militaires (il n'y avoit point alors de consuls) voulant passer l'hiver dans les lignes, ordonnèrent aux troupes d'y construire des baraques. Ils furent d'autant mieux obéis, que les soldats préféroient le camp à la ville, où leur paye auroit cessé. Mais un projet si avantageux devint, pour les tribuns du peuple, un sujet de plaintes et d'invectives : ils crièrent que les généraux avoient conjuré la perte des soldats, et attenté sur la liberté publique ; tant l'esprit de parti envenime les meilleures choses. Heureusement on ne les crut pas. Les Véïens ayant surpris les assiégeans ; et brûlé toutes leurs machines, cet échec, loin d'exciter des murmures, redoubla le zèle des citoyens. Riches et pauvres demandèrent à servir au siége, promettant de ne revenir qu'après la prise de Véïes.

Plaintes injustes des tribuns contre les généraux.

La mésintelligence des généraux, les emportements des tribuns du peuple, la peste, la supers-

Camille prend Véïes après un siége de dix ans.

tition, les efforts des ennemis, firent traîner la guerre en longueur. Camille, créé dictateur, étoit digne de la terminer. Il s'ouvrit un chemin sous terre pour pénétrer dans la place, qu'il désespéroit de prendre d'assaut. L'ouvrage fini, se croyant assuré du succès, il écrivit au sénat pour savoir l'emploi que l'on vouloit faire du butin. Après quelques dispositions, on déclara, que le butin se partageroit entre l'armée et quiconque iroit la joindre. C'étoit le moyen de grossir tout-à-coup l'armée. Tandis qu'une partie des Romains attaquoit les remparts, le reste entra par le souterrain dans la ville : elle fut prise après un siége de dix ans. Un tribun vouloit que la moitié des citoyens s'y établit. Camille et le sénat rejetèrent prudemment cette proposition, de peur que Rome et Véïes ne devinssent les capitales de deux états : on distribua seulement des terres à ceux qui voulurent former une colonie dans le pays des Véïens.

Proposition d'y établir la moitié des citoyens.

Prise de Falériss par le mê-

Faléries, ville des Falisques, fut assiégée quelque tems après.

Il paroît difficile de croire qu'un maître d'école, sortant tous les jours de la place avec ses écoliers, ait gagné le camp de Camille et lui ait livré cette jeunesse. Mais on ne peut s'empêcher d'applaudir à l'action vraie ou fausse du général. Les paroles que Tite-Live met dans sa bouche sont la loi de l'humanité : *Sans être unis par des conventions avec les Falisques, nous le sommes et le serons toujours par la nature. La guerre a ses lois comme la paix, et nous savons la faire avec autant de justice que de valeur.* Selon l'historien, Camille renvoya le traître les mains liées derrière le dos, battu de verges par ses disciples; et les assiégés, pleins d'admiration pour la vertu des Romains, demandèrent aussi-tôt la paix. me général.

Camille accusé par un tribun. Cependant un tribun accuse Camille de s'être approprié une partie du butin de Véïes. Il est vrai qu'après la distribution des dépouilles, il en avoit redemandé la dixième partie, pour l'accomplissement d'un vœu en l'honneur d'Apollon. Les pontifes avoient été consultés sur ce vœu; **Vœu qu'il avoit fait.**

on l'avoit accompli avec ardeur; et les femmes y avoient concouru en sacrifiant leurs bijoux. « Les » Romains savoient, dit Rollin, » que le vœu est un engagement » qu'on prend avec la divinité, » et une promesse solemnelle » qu'on lui fait, dont il n'est » plus permis de rien retran- » cher; et que si c'est un crime » de manquer de parole aux » hommes, c'est une impiété et » un sacrilège d'en manquer à » l'égard de Dieu ». Ce pieux écrivain n'auroit-il pas dû ajouter, que des vœux inspirés par la superstition peuvent être un grand abus; qu'en ce cas, on ne devroit point y attacher tant de valeur; et que les Romains mériteroient plus d'éloges, si leur pitié avoit été plus solide. Leur fausse religion les obligea souvent d'accomplir des vœux, qu'une raison éclairée les auroit empêché de faire.

Réflexion de Rollin sur ce vœu.

Quoiqu'il en soit du vœu de Camille, le peuple étoit irrité contre sa personne, non-seulement par la perte de cette portion du butin qu'on lui avoit en-

Il s'exile volontairement.

levée, mais parce que le général avoit triomphé d'une manière trop fastueuse. Camille s'exila volontairement, pour prévenir une sentence injuste, demandant aux dieux, selon quelques écrivains, de réduire son ingrate patrie à le regretter. Aristide avoit demandé tout le contraire en partant pour son exil. Si le Grec l'emporte sur le Romain par sa vertu, Rome n'en est pas moins l'émule d'Athènes par l'injustice.

Les grands hommes persécutés, dans les anciennes républiques.

Un mérite supérieur comme l'observe Cicéron *, fut toujours en butte à la persécution, dans les anciennes républiques. *Que personne n'ait de supériorité parmi nous*, dirent les Ephésiens en exilant Hermodore ; *s'il se trouve un homme éminent, qu'il s'en aille chez un autre peuple.* Ce mot absurde peint un sentiment alors très-commun. Mais le besoin fait regretter les grands hommes. Les Romains sentirent bientôt qu'on ne remplaçoit pas un Camille.

---

* *Tuscul.* 5.

CINQUIÈME ÉPOQUE.

ROME PRISE PAR LES GAULOIS.

Progrés des Romains en Italie.

Depuis l'an de Rome 363 , *jusqu'en* 471.

CHAPITRE PREMIER.

Irruption des Gaulois en Italie. — Prise de Rome. — Lois de Licinius , etc.

Irruption des Gaulois en Italie.

Les Gaulois , habitans de la Gaule celtique , entre la Seine et la Garonne jusqu'aux Alpes , avoient fait une irruption en Italie dès le règne du premier Tarquin ; ils y étoient venus plusieurs fois depuis chercher des établissemens. On leur attribue la fondation de Milan , de Côme , de Brescia , de Crémone et de quelques autres villes. Aruns , de Clusium en

Etrurie, à qui ses concitoyens avoient refusé justice, attira de nouveaux ces étrangers. Les vins d'Italie furent, dit-on, le motif par lequel il les engagea dans sa querelle. Clusium assiégé implora le secours de Rome. Quoique le sénat n'eût aucune raison particulière de s'intéresser au sort des Etrusques, il envoya trois jeunes patriciens, avec ordre de négocier la paix. L'imprudence des ambassadeurs fit tomber l'orage sur Rome même.

Clusium implore le secours des Romains.

Ils demandèrent à Brennus, le chef des Gaulois, quel droit il pouvoit avoir sur l'Etrurie. Brennus répondit que les Clusiens, ayant des terres inutiles, refusoient injustement de les céder aux Gaulois; que ceux-ci pouvoient y prétendre, comme les Romains qui jouissoient des terres dont ils s'étoient emparés; que tout appartenoit aux gens courageux, et que l'épée faisoit leur droit. Ces raisons, si communes alors, peignent la férocité qui précède la culture des mœurs et toute institution raisonnable. Les ambassadeurs, dissimulant leur courroux,

Les ambassadeurs de Rome violent le droit des gens.

demandèrent à entrer dans la place, sous prétexte de conférer avec les assiégés. Mais au lieu d'inspirer la paix, ils se mirent à la tête des Clusiens, et combattirent les Gaulois.

Brennus demande en vain satisfaction

Aussi-tôt Brennus marche vers Rome, envoie demander satisfaction, et veut qu'on livre les coupables à sa vengeance. Le sénat embarrassé laisse au peuple le jugement de cette affaire. Loin de condamner les ambassadeurs, on les récompensa. C'étoit provoquer le Gaulois. Il précipita sa marche, assurant qu'il n'en vouloit qu'aux Romains.

363. Bataille d'Allia, suivie de la prise de Rome.

Ceux-ci, gouvernés par six tribuns militaires, sans consuls, allèrent audevant de l'ennemi, avec des forces très-inégales, que le relâchement de la discipline affoiblissoit encore. Le nombre de leurs généraux étoit seul un grand inconvénient. Ils furent défaits à la journée d'Allia; sans presque combattre. On n'avoit pas consulté les augures, que la superstition politique du sénat rendoit si respectables au peuple : sans doute ce fut un motif de découragement

pour les soldats. Rome se remplit de consternation et de terreur. Les vieillards, les femmes et les enfans, se réfugient dans les villes voisines. La jeunesse s'enferme dans le capitole, pour le défendre jusqu'à la dernière extrémité. Quatre-vingt sénateurs se dévouent par vœu à la mort, dévouement patriotique auquel on attachoit la vertu d'épouvanter les ennemis. Les Gaulois arrivent, massacrent ces hommes vénérables, immobiles sur leurs chaises curules. Ils attaquent le capitole; et ayant été repoussés, ils mettent le feu à la ville. C'est alors que les anciens monumens historiques furent brûlés.

Dévouement des vieux sénateurs.

Si Camille avoit préféré le triste plaisir de la vengeance aux devoirs de citoyen, Rome étoit perdue sans ressource. Mais toujours sensible à l'amour de la patrie, et peut-être à l'ambition de commander les Romains, il engagea les Ardéates, chez qui il vivoit en exil, à prendre les armes contre les Gaulois. Il tailla en pièces un de leurs détachemens. Les Romains reprirent courage,

Camille rappelé et nommé dictateur.

le conjurèrent de se mettre à leur tête. Persuadé que la suprême puissance résidoit dans ceux qui défendoient le capitole, il voulut avoir leur agrément comme nécessaire. Un jeune plébéïen se chargea de ce message périlleux, et revint annoncer à Camille qu'on l'avoit nommé dictateur.

Le capitole sauvé par Manlius. Fable des oies.

Manlius, ancien consul, sauva le capitole attaqué de nuit par les Gaulois. On peut douter que les oies, plus vigilantes que les chiens, aient donné l'alarme et éveillé Manlius. Mais il est avéré que les oies furent depuis en honneur à Rome, et que les chiens y furent détestés et même punis; car on ne manquoit pas d'en empâler un tous les ans. Ces petitesses entretenoient un peuple superstitieux dans l'idée que le ciel faisoit des miracles pour la république. Comme les oies étoient consacrées à Junon, Junon, sans doute, avoit employé leurs cris au salut de Rome.

Circonstances peu vraisemblables de la délivrance de Rome.

Les circonstances qui suivent n'ont guère plus de vraisemblance. Selon Tite-Live et la foule des historiens, après sept mois de

blocus, les assiégeans et les assiégés, également abattus par la disette et les maladies, entament une conférence : Brennus exige mille livres pesant d'or ; on convient d'acheter à ce prix une paix honteuse ; Sulpitius apporte la somme ; il se plaint que les Gaulois se servent de fausse balance ; Brennus, pour toute réponse, ajoute son épée au poids, en s'écriant : *Malheur aux vaincus.* Camille survient à ce moment ; il rompt le marché, comme dictateur, *C'est le fer*, s'écrie-t-il, *et non l'or, qui doit racheter les Romains.* On se bat ; les ennemis sont massacrés : il n'en reste pas un seul pour porter la nouvelle du désastre.

Indépendamment du merveilleux, qui rend cette narration fort suspecte, le récit de Polybe ne permet point d'y ajouter foi. Il nous apprend que les Gaulois s'accommodèrent avec les Romains, leur rendirent la ville, et coururent défendre leur propre territoire attaqué par les Vénètes. Comment les auteurs Anglais de l'histoire universelle ont-ils négligé

Récit contradictoire de Polybe.

une observation si utile et si importante, que Rollin a faite malgré son peu de critique ?

La ville de Rome rebâtie sans art.

Rome fut rebâtie en un an, telle qu'un village, sans aucun alignement : les égoûts se trouvèrent même sous des maisons de particuliers. Du côté des arts, les Romains, loin de faire du progrès, semblent avoir décliné depuis l'établissement de la république. Plus tranquilles sous les rois, ils avoient pu, sans doute, exécuter de plus beaux ouvrages. Tout se sentoit d'ailleurs de la confusion qu'occasionnoient les conjonctures.

Manlius accusé d'aspirer à la tytannie

Manlius, le sauveur du capitole, patricien distingué par ses services, qui avoit mérité et obtenu trente-sept récompenses militaires, couronnes civiques, couronnes murales, et autres, (car un des grands objets de la politique romaine étoit d'exciter la valeur en l'honorant ;) Manlius aspiroit, dit-on, à l'autorité suprême. Il soutenoit, il animoit les plébéïens contre les nobles ; il payoit les dettes des pauvres, et les déroboit à la poursuite de leurs créanciers ; il employoit le talent dan-

gereux de flatter et de gagner le peuple, dans la vue de l'assujettir. Mais il fut, comme tant d'autres, la victime de cette ambition. Cossus, nommé dictateur par le sénat, le fit arrêter sans que personne osât y mettre obstacle. Tel étoit l'empire de la dictature.

370. Il est puni de mort.

Dès que Cossus eut abdiqué sa dignité, Manlius élargi renoua toutes ses intrigues. On l'accusa devant le peuple. Les historiens disent que pour le faire condamner, il fallut tenir l'assemblée hors du champ de Mars, dans un lieu d'où le capitole ne pût s'appercevoir; tant cet objet faisoit d'impression en sa faveur. Manlius fut précipité du capitole même. Le peuple se repentit, le regretta, et crut que Jupiter en colère le vengeoit par une peste, qui suivit de près son supplice.

Trait semblable de Mélius, arrivé auparavant.

Plusieurs années auparavant (l'an de Rome 314), Mélius, chevalier romain, s'étoit de même rendu suspect d'aspirer à la tyrannie, en distribuant du blé au peuple dans une famine. Cincinnatus, alors très-vieux, fut revêtu de la dictature; et Servilius, ge-

néral de la cavalerie, tua lui-même Mélius, que le peuple avoit arraché des mains du licteur. Le dictateur félicita Servilius d'avoir délivré la patrie d'un tyran. Ces sortes de traits, fréquens dans l'histoire, ne prouvent peut-être pas moins la jalousie inquiète du sénat, que la haine pour la royauté. L'ami du peuple donnoit toujours de l'ombrage aux patriciens; et je doute qu'ils aient été scrupuleux sur les preuves de tyrannie, qui firent tuer tant de citoyens illustres. L'exemple des Gracques confirmera dans la suite cette conjecture. Reprenons le fil des événemens.

On peut soupçonner le sénat d'injustices dans ces accusations.

La vanité d'une femme occasionne de grandes affaires.

Les petites guerres recommencent avec les voisins de Rome; mais le seul objet digne de nous arrêter, ce sont les troubles domestiques, et les changemens qu'ils occasionnent. La vanité d'une femme va procurer au peuple un avantage qu'on lui avoit toujours disputé. Deux filles de Fabius Ambustus, patricien, étoient mariées, l'une à un tribun militaire, l'autre à un riche plébéïen. La dernière, se trouvant un jour chez

chez sa sœur, et voyant les honneurs qu'on lui rendoit, comme à la femme d'un des premiers magistrats, fut saisie d'un violent chagrin d'être confondue dans la foule. Elle portoit par-tout sa mélancolie. Son père en voulut savoir la cause, et lui arrache enfin son secret. *Vous m'avez mariée*, lui dit-elle, *dans une famille exclue des honneurs de la république ! Quelle différence entre ma sœur et moi !* Fabius l'aimoit tendrement : il lui promit que les choses tourneroient au gré de ses vœux.

Jamais l'expérience ne prouva mieux que de grands effets peuvent naître de petites choses. Ce père ne pensa plus qu'aux moyens de satisfaire sa fille. Licinius qui l'avoit épousée, et Sextius, jeune plébéïen d'un mérite supérieur, entrèrent dans les vues de Fabius. Ayant été faits tribuns du peuple, ils proposèrent différentes lois directement contraires aux intérêts du sénat. Ils vouloient sur-tout qu'on abolît le tribunat militaire, qu'on rétablit le consulat, et qu'un des consuls fût désormais plébéïen.

377. Lois de Licinius contre les intérêts du sénat.

Pour faire passer cette loi, ils y en ajoutèrent deux autres plus effrayantes pour les patriciens : la première, qu'on retrancheroit du principal des dettes tout ce qui auroit été payé en intérêts, et qu'on acquitteroit le reste en trois payemens égaux, d'une année à l'autre ; la seconde, qu'aucun citoyen ne possèderoit plus de cinq cents arpens de terre, et que l'excédent se distribueroit aux pauvres qui ne possédoient point de fonds.

Les tribuns opposés entre eux.

Il est difficile d'imaginer combien ces lois inquiétèrent le sénat, combien elles échauffèrent le peuple. La discorde se réveille, les cabales se multiplient, tout devient faction et tumulte. Les patriciens ont recours à la politique : ils gagnèrent les autres tribuns, qui, d'un mot, arrêtent les délibérations. et empêchent de recueillir les suffrages. Licinius et Sextius, tournant les mêmes armes contre leurs collègues, s'opposent à l'élection des magistrats ; et toujours continués dans leurs charge,

Anarchie de cinq ans.

ils renouvellent les mêmes oppositions cinq ans de suite. Ainsi

l'on tomba dans une véritable anarchie. Une guerre contre Vélitres fit sentir la nécessité d'avoir des chefs. Six tribuns militaires furent mis alors, comme auparavant, à la tête de la république. Vélitres est assiégée; mais les troubles renaissent à Rome.

Licinius et Sextius échauffent le peuple contre le sénat.

Tribuns du peuple pour la huitième fois, Licinius et Sextius étoient d'autant plus redoutables au parti contraire, qu'ils faisoient parfaitement jouer tous les ressorts du cœur humain. Ils pressoient les nobles par des interrogations, auxquelles on ne pouvoit répondre sans blesser le peuple. « Est-il » juste que vous possédiez plus » de cinq cents arpens de terre, » tandis que la plupart des plé» beïens, réduits à deux arpens, » ont à peine assez d'espace pour » se construire une chaumière et » un tombeau ? Faut-il que le » peuple accablé de dettes lan» guisse éternellement dans les » fers, et que chaque maison de » patricien soit une prison ? Les » Romains peuvent-ils se croire » délivrés du joug des rois, tant » qu'ils gémiront sous la tyrannie

» des nobles ? et y a-t-il d'autre » remède à ces maux, que de » nommer consul un plébéïen » avec un patricien » ? Le peuple saisissoit évidemment ces raisons. Les tribuns étoient partagés. Licinius et Sextius se montroient résolus de forcer tous les obstacles. Dans une position si critique, le sénat sentit le besoin qu'on avoit d'un dictateur ; on nomma Camille, qui, depuis la délivrance de Rome, s'étoit signalé par plusieurs autres victoires.

Camille dictateur pour la cinquième fois.

Ce grand homme ne pouvant réduire les tribuns à l'obéissance, abdiqua brusquement la dictature. Mais on l'y éleva de nouveau pour la cinquième fois, quoiqu'âgé de quatre-vingts ans, parce que les Gaulois revenoient attaquer Rome. Leurs épées tranchantes, maniées avec autant d'adresse que de force, avoient été une des principales causes de leur victoire d'Allia.

Il défait les Gaulois.

Pour les priver de cet avantage, le dictateur donna aux Romains des casques d'acier, fit garnir leurs boucliers de lames de fer, et les arma de longues javelines propres à prévenir les coups d'épée. Il

défit les Gaulois, reçut les soumissions de Vélitres, triompha, et fut aux prises avec les tribuns.

386. Le dictateur insulté à Rome, parce qu'on avoit rendu la dictature trop commune.

Quelque respect que l'on eût pour sa personne, la dictature n'inprimoit plus la même crainte ni la même vénération qu'autrefois. On l'avoit rendue trop commune. Les hommes se familiarisent avec les objets qu'ils sont accoutumés de voir; et c'est une faute énorme de prodiguer ce qui doit être rare pour être utile. Comme la place publique étoit presque devenue un champ de bataille, Sextius et Licinius poussèrent l'audace jusqu'à faire violence au dictateur. Un de leurs officiers osa mettre la main sur lui. Les patriciens repoussèrent l'insolent : Camille marcha au capitole; il fit vœu de bâtir un temple à la Concorde, quand le calme seroit rétabli.

On accorde le consulat aux plébéiens; et l'on fixe les possessions à cinq cents arpens.

Enfin le sénat se vit obligé de céder au peuple, en lui permettant d'élire un consul plébéien; les démarches des tribuns se rapportoient toutes à ce but : le reste n'étoit qu'un moyen d'y parvenir.

Cependant la loi qui fixoit les possessions à cinq cents arpens, fut aussi acceptée. Cette loi, qu'il étoit presque impossible de mettre en exécution, occasionna dans la suite de plus grands troubles. Des zélateurs du bien public peuvent devenir des perturbateurs de l'état, lorsqu'ils passent les bornes de la sagesse, et que par des plans chimériques de réforme, ils mettent la confusion et la discorde parmi les membres de la société. Rome en fournira plus d'une preuve.

CHAPITRE II.

Les plébéïens admis au consulat. — Etablissement de la préture et de l'édilité curule. — Affaires des Campaniens et des Latins, etc.

Consul plébéïen.

ON vit enfin un homme nouveau, le tribun Sextius, revêtu de la dignité consulaire. Malgré les prétentions des nobles, c'étoit un bien pour l'état, que le mérite

pût élever les plébéïens aux premiers honneurs. Camille obtint du peuple, comme en échange, la création d'une nouvelle charge réservée aux seuls patriciens, qu'on appela *préture*. Les consuls, souvent occupés à la guerre, ne pouvoient plus rendre la justice. Le préteur (il n'y en eut qu'un alors) fut chargé de cette partie essentielle du gouvernement. On créa aussi deux édiles patriciens ou *curules*, pour avoir soin des temples, des théâtres, des jeux, des places publiques, des murs de la ville, etc.

Création de la préture et de l'édilité curule.

Les magistratures curules, (ainsi nommées, parce qu'elles donnoient droit de se faire porter dans une chaise d'ivoire,) étoient le consulat, la censure, la dictature, la préture, et cette nouvelle édilité. Elles transmettoient le titre de nobles aux descendans de ceux qui les avoient obtenues. Ainsi il y eut quelque différence entre *nòble* et *patricien*. La vanité, toujours féconde en distinctions, distingua aussi les nobles patriciens des nobles plébéïens.

Noblesse attachée aux magistratures curules.

Jeux scéniques, *lectisternium*, établis par la superstition.

Une peste, qui enleva Camille, *homme unique dans la bonne et dans la mauvaise fortune*, dit Tite-Live, troubla entièrement la joie commune. Selon la pente naturelle du genre humain, les esprits consternés se livrèrent à la superstition; mais la superstition n'eut rien alors de farouche. On prétend qu'elle fit instituer les jeux scéniques, ou les représentations théâtrales, comme un moyen de calmer les dieux. Elle fit renouveler la cérémonie du *lectisternium*, pratiquée déjà deux fois, qui consistoit à dresser des lits dans les temples, à y placer les statues des dieux et des déesses, auxquels on servoit un festin dont les hommes profitoient.

Dictature pour enfoncer le clou sacré.

Tout cela ne délivrant pas de la peste, quelques vieillards proposèrent comme le meilleur remède, une ancienne pratique interrompue depuis long-tems : c'étoit d'enfoncer solemnellement un clou dans la muraille du temple de Jupiter Capitolin. Il falloit pour cette opération un dictateur. On choisit Manlius Impériosus, qui enfonça le clou sacré. Les clous servoient

autrefois en Etrurie et à Rome pour marquer le nombre des années, faute de chiffres. Le consul les enfonçoit, et de-là vint sans doute l'idée bizarre d'attacher une si grande importance à si peu de chose. En fait de superstition, rien n'est incroyable, sur-tout de la part des Romains.

Trait du jeune Manlius, pour sauver son père accusé.

Manlius, altier et sévère, auroit abusé de la dictature, si les tribuns du peuple ne l'avoient pas obligé de l'abdiquer peu de tems après la cérémonie. Un d'eux l'accusa ensuite de violence envers les citoyens, et même à l'égard d'un de ses fils, qu'il faisoit travailler à la campagne comme un esclave, parce qu'il avoit un défaut de langue. Ce fils, apprenant l'accusation, oublia les mauvais traitemens de son père, se rendit à Rome, courut chez le tribun, lui mit le poignard sur la gorge, et lui arracha un serment de ne point poursuivre l'affaire. Le peuple approuva une action où respiroit la tendresse filiale, quoique répréhensible d'ailleurs.

Traits merveilleux qui

Je ne m'arrêterai point à décrire le combat du jeune Manlius Tor-

ne méritent pas d'être racontés.

quatus contre un géant gaulois, dont il enleva le collier d'or, après l'avoir tué à la vue des deux armées ; ni un combat pareil de Valérius Corvus, qu'on suppose avoir été secondé par un corbeau perché sur son casque, ni le miracle du gouffre où l'on dit que se précipita Curtius, les augurs ayant déclaré qu'il se fermeroit quand on y auroit jeté ce que Rome avoit de plus précieux ; ni d'autres faits de cette espèce, inventés ou embellis par l'orgueil national. Je me hâte d'arriver au tems de la guerre punique ; et dans l'intervalle, je recueillerai seulement ici ce qui peut fournir une matière de réflexions.

Consul plébéïen vaincu par les ennemis.

Des guerres continuelles exercent la valeur romaine. Génucius, consul plébéïen, se laisse surprendre par les Herniques ; ses troupes l'abandonnent ; il est tué. Les patriciens alors se récrient contre la nouvelle loi, comme si un général tiré du peuple ne pouvoit manquer d'être battu. Cependant Licinius fut élevé pour la seconde fois au consulat, et ne fut point battu.

Ses lois l'avoient rendu odieux à la noblesse. En les violant lui-même, il s'attira une juste accusation. Au lieu de cinq cents arpens, il en possédoit plus de mille; mais pour éluder la loi, il avoit fait une cession simulée de la moitié à son fils, après l'avoir émancipé. Quand il fut hors de charge; on le convainquit de cette fraude, et on le condamna à une amende.

Licinius viole sa propre loi des cinq cents arpens.

L'avarice est toujours ingénieuse à se débarrasser des chaînes que lui donne le gouvernement. Si la communauté des biens n'est pas solidement établie comme à Sparte, il paroît impossible de resserrer la propriété dans une étroite circonférence. Les Romains acquérant toujours des terres, pouvant disposer de leurs biens par testament, la loi Licinia devoit tomber d'elle-même.

Cette loi devoitêtre éludée par l'avarice.

Une politique peu éclairée fait des ordonnances, d'où résulte un mal plus grand que celui qu'elle prétend guérir. On fixa l'intérêt de l'argent à un pour cent par an; mais ce ne fut qu'un moyen d'exciter les artifices de l'usure. Dix ans

Réduction de l'intérêt.

après, on diminua encore l'intérêt de la moitié.

On s'efforce d'enlever le consulat aux plébéïens; ils obtiennent encore la censure.

Rutilus, dictateur plébéïen, ayant défait les Etrusques, les patriciens jaloux n'en furent que plus ardens à recouvrer leurs anciennes prérogatives. Ils réussirent à garder le consulat dans leur corps pendant quelques années. Le peuple se plaignit, les divisions se ranimèrent, et il fallut satisfaire les plébéïens, qui de plus s'ouvrirent l'entrée de la censure. Le pouvoir de créer les sénateurs, transféré des consuls aux censeurs, augmenta considérablement l'autorité de cette charge.

410.
Les Campaniens se donnent aux Romains, pour obtenir leur secours contre les Samnites.

Une guerre violente s'allume entre les romains et les Samnites. Ceux-ci attaquoient et étoient sur le point de subjuguer les Campaniens, peuple mou, dont la capitale, cette fameuse Capoue, trembloit aux approches de l'ennemi. Les Campaniens implorent le secours de Rome. On leur répond que la république étant liée avec les Samnites par un traité solemnel, ne peut le rompre en leur faveur. Ils lèvent cette difficulté en se donnant aux Romains. On les

reçoit à bras ouverts. On envoie des ambassadeurs prier les Samnites de ne rien entreprendre sur ce pays, qui est devenu dépendant de Rome : en cas que les prières fussent mal reçues, les ambassadeurs devoient prendre le ton de menaces. Les Samnites font éclater leur indignation en ravageant la Campanie, et les Romains leur déclarent aussi-tôt la guerre.

Elle fut avantageuse au parti le plus accoutumé à vaincre. Mais une triste expérience apprit déjà que l'austérité de mœurs, si nécessaire à la république, n'étoit point à l'épreuve des plaisirs. Corrompus par les délices de Capoue, les soldats romains firent un complot pour en chasser les Campaniens et s'emparer de leur pays. Le consul Rutilus ayant prévenu les effets de ce complot, plusieurs mutins marchèrent en armes contre Rome. C'étoit un attentat inoui. On nomma dictateur Valérius Corvus : il engagea les séditieux à se soumettre, sans effusion de sang. Quant aux Samnites, leurs défaites les réduisirent à demander

Les troupes se corrompent à Capoue.

la paix et à renouveler leur alliance.

Révolte des Campaniens et des Latins

Cependant les Latins vouloient secouer le joug, ou partager les premières dignités de Rome. Ils se révoltent avec les Campaniens et quelques autres. On reprend les armes. Les deux consuls, Manlius Torquatus et Décius Mus, se signalent dans cette guerre. Décius, voyant plier les Romains, se dévoua aux dieux infernaux, se jèta au milieu des Latins, et mourut comme une victime qui devoit sauver la patrie.

Dévouement de Décius.

Sévérité de Manlius envers son fils.

Manlius avoit condamné à mort son propre fils, pour avoir combattu sans son ordre. Il remporta une victoire complette, que l'on peut attribuer à l'enthousiasme dont ces exemples animèrent les soldats. Plusieurs années après, le fils de Décius se dévoua comme son père dans la guerre de Pyrrhus, avec le même succès pour l'armée.

Le droit de cité accordé aux Latins.

Les Latins ayant été enfin subjugués, le consul Camille, petit-fils du célèbre dictateur, conseilla de leur accorder le droit de cité, pour les attacher à l'état, et

augmenter le nombre des citoyens. *L'unique moyen*, dit-il, *d'établir solidement une domination, est de faire en sorte que les peuples soumis obéissent avec joie.* Cette sage politique avoit contribué plus que tout le reste à la puissance romaine. Le sénat suivit les anciennes maximes ; mais en mettant une différence entre les vaincus, selon qu'ils parurent plus ou moins coupables. Plusieurs villes latines obtinrent le droit de cité ; quelques-unes perdirent une partie de leurs terres, Vélitre fut rasée, parce qu'elle avoit été souvent rebelle. On dépouilla les Campaniens. On envoya des colonies en divers endroits. Rome tira un grand avantage de ses dernières victoires, qui présageoient la conquête entière de l'Italie.

On punit les plus coupables.

Priverne, ville des Volsques, se révolta quelque temps après, et succomba bientôt. Il étoit question de savoir comment on traiteroit les prisonniers. Plusieurs sénateurs les jugeoient dignes de mort. La noble fierté d'un de ces Privernates les sauva tous. On lui demanda quelle peine lui parois-

Parole hardie d'un Privernate.

soient mériter ses concitoyens ? *celles que méritent des hommes qui se croient dignes de la liberté*, répondit-il. Mais si l'on vous pardonne, ajoute le consul Plautius, de quelle manière vous conduirez-vous ? *Notre conduite*, réplique le prisonnier, *dépendra de la vôtre. Si vous nous accordez des conditions équitables, nous demeurerons constamment fidelles ; si vous nous en imposez de dures et d'injurieuses, notre fidélité sera courte.* Les Romains avoient un fond de grandeur d'ame. Ils regardèrent comme dignes de leur république ces hommes jaloux de la liberté ; et ils en firent des Romains.

Les Romains l'admirent et pardonnent aux rebelles.

Tandis que leur gloire croissoit ainsi avec leur puissance, cent soixante et dix femmes, (quelques auteurs en portent le nombre jusqu'à trois cents soixante et dix), furent convaincues, disent les historiens, d'avoir préparé du poison à leurs maris dans un tems de maladie épidémique, et prévinrent le supplice en s'empoisonnant elles-mêmes. Il n'y avoit pas encore de loi contre les empoison-

Prétendue conspiration de femmes contre leurs maris.

neurs; tant ce crime étoit peu connu. On attribua le complot à une espèce de démence : on crut que c'étoit un fléau de la colère céleste; on créa un dictateur pour attacher le clou au temple du capitole. Tite-Live n'ose certifier un fait si peu vraisemblable. A peine la ville du monde la plus corrompue seroit-elle capable d'une pareille frénésie; et Rome avoit des mœurs.

Loi qui défend d'emprisonner les débiteurs.

Cependant le peuple gémissoit toujours de la cruauté des créanciers. Une loi des douze tables leur donnoit le droit de saisir les débiteurs insolvables, et de les tenir comme en esclavage jusqu'à ce qu'ils eussent acquitté leurs dettes par leurs services. Publilius, jeune plébéïen, s'étoit voué à cet esclavage pour en délivrer son père. Le créancier l'ayant traité indignement, il s'échappa et porta ses plaintes au peuple. Alors le sénat fit un décret, par lequel il étoit défendu de mettre aux fers les débiteurs, dont les biens, et non la personne, devoient répondre de la dette. Les comices confirmèrent ce réglement précieux

à la liberté; mais l'avarice ne le respecta pas toujours.

CHAPITRE III.

Guerre des Samnites. — Censure d'Appius. — Plébéïens admis au sacerdoce.

Papirius veut punir Fabius pour avoir vaincu contre ses ordres.

Les Samnites avoient repris les armes, et Rome se trouva engagée dans une nouvelle guerre, dont il suffit de rapporter quelques événemens mémorables. Fabius, général de la cavalerie, les défait, en l'absence et contre les ordres du dictateur Papirius. Celui-ci arrive pour le punir, ordonne aux licteurs de le dépouiller, de préparer les verges et les haches. L'armée s'y oppose. Fabius se réfugie à Rome, et son père appelle au peuple de la sentence du dictateur. Papirius harangue contre eux; il insiste sur les lois militaires, sur l'autorité inviolable du commandement; il cite les exemples de Brutus et de Manlius. Le peuple n'osant prononcer implore sa clémence; les deux Fabius

se jettent à ses pieds et demandent grace. C'étoit le cas où la sévérité des lois pouvoit être tempérée, sans que sa discipline en souffrît. Le sage dictateur usa de son pouvoir absolu pour pardonner.

Tant de victoires dont les Romains se glorifioient, leur rendirent insupportable l'infâmie qu'ils subirent aux Fourches-Caudines. On appela ainsi un défilé près de Caudium, où Pontius, général des Samnites, les attira par une ruse de guerre. Ils s'y trouvèrent enfermés, comme dans une prison. Le père de Pontius lui conseilloit, ou de les traiter généreusement, ou de les massacrer tous. On prit un mauvais parti, en les faisant passer sous le joug, cérémonie flétrissante, et les renvoyant sur la parole donnée par les consuls de finir la guerre. On leur laissa donc des forces pour se venger.

432. Les Romains déshonorés aux Fourches Caudines par les Samnites.

Une rage muette dévoroit le cœur des soldats; leur ignominie répandoit dans toute la ville plus de colère que de consternation. Le sénat déclare que le traité ne

Artifice du consul Postumius pour renouveler la guerre.

lie pas le peuple romain, ayant été fait sans son ordre. Le consul Postumius, qui l'avoit conclu, demande à être livré aux Samnites avec les autres officiers, afin de décharger la république de tout engagement. Ce n'est point ici que brille cette bonne foi, qu'on attribue aux Romains. Une féciale ayant livré Posthumius, celui-ci frappe à dessein le féciale. et s'écrie : *Je suis maintenant Samnite, et vous êtes embassadeur de Rome, je viens de violer le droit des gens : Rome peut nous faire la guerre.* Pontius, justement indigné d'un tel artifice, refuse de rendre les prisonniers qui sont entre ses mains. De part et d'autre, on se prépare à la guerre la plus sanglante.

Les Romains se vengent.

Dans l'espace de plusieurs années qu'elle dura, les Samnites continuellement battus firent des pertes irréparables. Leur général, Pontius, fut mené en triomphe à Rome, les mains liées derrière le dos. Loin d'honorer sa valeur, on eut la barbarie de lui faire trancher la tête. Vingt-quatre triomphes remportés sur les ennemis

avoient coûté bien du sang. Le sénat reçut enfin des propositions de paix. Curius Dentatus, consul, moins respectable par son rang que par ses vertus, devoit régler les articles. Ce grand homme, volontairement pauvre, prenoit son repas dans une assiète de bois; lorsque les ambassadeurs samnites vinrent le prier de les entendre, et lui offrir une grosse somme pour le mettre dans leurs intérêts: *Ma pauvreté*, leur dit-il, *vous a, sans doute fait espérer de me corrompre; mais j'aime mieux commander à ceux qui ont de l'or que d'en avoir.* Si ces paroles montrent de l'orgueil, c'est l'orgueil d'une ame noble. On conclut un traité d'alliance, dont les conditions sont ignorées. La guerre avoit duré quarante neuf ans.

Curius Dentatus incorruptible.

463. Traité d'alliance avec les Samnites.

Plusieurs autres peuples d'Italie, et en particulier les Gaulois Sénonois, établis sur les côtes de la mer Adriatique, succombèrent vers le même tems sous les forces des Romains. Les Eques perdirent, en cinquante-cinq jours, quarante et une villes, qui n'étoient, sans doute, la plupart que

Autres peuples d'Italie vaincus.

de gros villages. On comptoit alors deux cents soixante et treize mille citoyens en état de porter les armes. Ainsi Rome pouvoit exécuter de fort grandes entreprises.

Censure d'Appius.

Sous cette époque, il se fit quelques changemens remarquables. Appius Claudius, censeur en 441, voulut l'être pendant le lustre entier, quoique son collégue se fût retiré après dix-huit mois, comme l'ordonnoit la loi Emilia. La construction d'un aqueduc de sept milles de longueur, et la voie appienne poussée jusques à Capoue, l'ont rendu célèbre aussi-bien que sa censure. Il se montra l'ennemi du sénat, pour lequel ses ancêtres avoient eu un zèle violent. Il y admit des fils d'affranchis; abus qui ne pouvoit subsister. Il distribua dans toutes les tribus le petit peuple de la ville : c'étoit le rendre maître des décisions, puisque dès lors il formoit la pluralité des suffrages. Fabius, illustre général, étant parvenu à la censure, remédia bientôt au désordre. Il mit toute la populace dans les quatre tribus de la ville, dont les voix ne pouvoient faire pencher la balance.

Fils d'affranchis dans le sénat.

Petit peuple dans toutes les tribus.

Fabius réduit la populace aux quatre tribus de la ville.

Cette utile réforme lui valut le surnom de Maximus, qu'il transmit à ses descendans. Ses victoires, ses triomphes, ne lui auroient pas procuré tant d'honneur : on doit avouer aussi qu'une bonne loi produit souvent des avantages bien supérieurs à des victoires.

Les plébéiens admis au sacerdoce.

Les patriciens avoient toujours été en possession du sacerdoce; prérogative importante chez un peuple qu'on menoit par les auspices et par les cérémonies de religion. Deux tribuns, du même nom d'Ogulnius, les attaquèrent sur ce point : ils firent créer quatre pontifes et cinq augúres plébéïens.

Les fastes et les formules publiées par Flavius en haine des nobles.

Peu d'années auparavant, Flavius, fils d'affranchi, devenu édile curule, méprisé des nobles à cause de sa naissance, s'étoit vengé en publiant les fastes et les formules de droit. Les pontifes en faisoient un grand mystère, pour maintenir leur autorité; car on ne pouvoit savoir que par eux, et les jours où il étoit permis de plaider, et les formules en usage dans les affaires. Ils cherchoient donc à perpétuer l'ignorance du public, afin de perpétuer sa dépendance. C'est ce que

nous avons déjà observé en Asie, en Egypte, etc. Cet esprit de corps eût été moins vif à Rome, où les prêtres étoient réellement plus citoyens, si la noblesse n'y avoit pas regardé le sacerdoce comme une partie de ses droits, et comme un moyen de les soutenir ou de les étendre.

Nous n'avons recueilli, sous cette époque, qu'un nombre de faits détachés qui fournissent à l'instruction. Une méthode différente auroit multiplié les volumes sans utilité. La matière va devenir beaucoup plus intéressante; mais la briéveté nous paroîtra toujours aussi nécessaire, que l'attention à ne rien omettre d'utile.

SIXIEME

SIXIÈME ÉPOQUE.

GUERRE AVEC PYRRHUS,

suivie de la guerre Punique.

LES ROMAINS DEVIENNENT REDOUTABLES HORS DE L'ITALIE.

Depuis l'an de Rome 471, jusqu'en 552.

CHAPITRE PREMIER.

GUERRE des Tarentins avec les Romains. — Pyrrhus vaincu en Italie. — Traits particuliers.

ROME, en combattant et subjuguant ses voisins, s'étoit frayé une route à de plus vastes conquêtes. Le tems approchoit où son ambition devoit se répandre au-dehors. Il ne falloit, en quelque sorte, qu'une étincelle pour allumer ce long incendie, qui embrâsa successivement toutes les parties du

monde connu. Nous en allons voir la naissance et les progrès.

Parmi les villes de la grande Grèce, qui comprenoit les côtes méridionales de l'Italie, Tarente, colonie de Sparte, se distinguoit par son opulence, son luxe, ses plaisirs et son orgueil. Elle méprisoit les Romains comme des barbares ; elle les haïssoit comme de terribles conquérans. Les Tarentins ayant insulté quelques navires de Rome, qui se présentoient devant leur port, mirent le comble à cet outrage en insultant des ambassadeurs de la république, chargés de leur demander satisfaction. Un d'eux salit même de son urine la robe de Postumius, chef de l'ambassade. Le peuple applaudit avec de grands éclats de rire. *Riez maintenant*, s'écria Postumius, *vous pleurerez bientôt. C'est dans votre sang que seront lavées les taches de mon habit.* Les Tarentins étoient dans l'ivresse, quand ils commirent cet excès. Ils craignirent bientôt la vengeance : ils demandèrent du secours à Pyrrhus, roi d'Epire, un des plus grands guerriers de la Grèce,

471. Les Tarentins insultent les Romains et appellent Pyrrhus.

formé à l'école des capitaines d'Alexandre.

Ce prince aussi ambitieux, aussi brave qu'Alexandre, réduit à un petit royaume obscur, ne cherchoit qu'à se signaler par des entreprises, dont il se promettoit de grands avantages. Le fameux Cynéas, son ministre, disciple de Démosthène pour l'éloquence, profond politique et habile général, lui représenta en vain qu'il couroit après une chimère de bonheur, et qu'il seroit plus heureux en jouissant de sa fortune avec sagesse, qu'en se tourmentant pour des conquêtes incertaines et inutiles. Pyrrhus n'écoutoit que sa passion dominante. Il s'imaginoit déjà être souverain de l'Italie, d'où sa domination s'étendroit rapidement de tous côtés. Pour mieux cacher ses desseins, il affecta de la répugnance à se rendre aux vœux des Tarentins; il exigea d'eux qu'on le retiendroit en Italie le moins de tems qu'il seroit possible.

Ambition de ce roi d'Epire.

Conseils inutiles de Cynéas.

Bientôt Cynéas arrive à Tarente avec trois mille hommes, et se fait remettre la citadelle, en attendant l'arrivée du roi. Pyrrhus embarque

Pyrrhus soumet les Tarentins à la discipline.

trois mille chevaux, vingt éléphans, vingt mille fantassins pesamment armés, et suit de près son ministre. Il trouve les Tarentins plongés dans l'indolence et la mollesse, ne pensant qu'à continuer leurs plaisirs tandis que l'on se battroit pour eux. Mais en l'appelant, ils s'étoient donnés un maître. Tout change par ses ordres : les théâtres sont fermés ; les festins cessent. Ce peuple voluptueux est contraint de subir la discipline militaire, et se voit incorporé dans les troupes épirotes. Plusieurs s'enfuirent ; ils ne pouvoient soutenir ; même pour la défense de leur patrie, ni gène, ni travaux. C'étoit un peuple de femmes ; tant les hommes dégénèrent au sein du luxe et de l'oisiveté.

Il pardonne à des insolens.

Un trait d'esprit sauva de jeunes libertins, qui, dans la débauche, avoient lâché des injures contre le roi. Il les manda le lendemain pour punir leur insolence. Ayant essuyé ses reproches : *Vraiment*, dit l'un des coupables, *si le vin ne nous eût manqué, nous aurions fait pis ; nous vous aurions assassiné.*

Pyrrhus méprisa des propos d'ivrognes, ou se fit gloire d'en accorder le pardon.

Cependant le consul Lévinus s'avançoit dans le pays. Les deux armées combattirent avec courage à Héraclée. Le prince grec, trop reconnoissable par l'éclat de son armure, fut exposé aux plus grands périls. Il se déguisa sous d'autres armes, sans montrer moins de valeur. Ses éléphans lui procurent la victoire. Les Romains n'en avoient jamais vu ; ils furent effrayés de ces monstrueux animaux, qu'ils voyoient chargés de combattans ; les chevaux effarouchés entraînèrent les cavaliers ; le désordre se mit partout, la fuite devint générale. On avoit cependant fait un tel carnage des ennemis, que Pyrrhus dit, au sujet de sa victoire : *Je suis perdu, si j'en rapporte encore une pareille.* Il ne laissa pas de marcher vers Rome, et s'en approcha de sept lieues ; mais il se retira promptement, à l'approche de deux armées consulaires.

475. Bataille d'Héraclée, où les Romains sont vaincus.

On lui envoie des ambassadeurs, pour traiter du rachat ou

Fabricius envoyé au roi d'Épire

se fait admirer des Grecs. de l'échange des prisonniers. Le vertueux Fabricius, pauvre dans les honneurs, étoit de l'ambassade. Les offres d'argent que lui fit le roi, ne servirent qu'à manifester son mepris pour les richesses. Cynéas lui expliquant un jour les principes de la secte épicurienne, qu'il professoit : *O dieux*, s'écria le Romain, *puissent nos ennemis suivre une telle doctrine, tant qu'ils nous feront la guerre* ! On ajoute que Pyrrhus, l'invitant à se fixer dans sa cour, où il promettoit de le placer au premier rang : *Je ne vous le conseillerois pas*, répondit-il ; *car vos sujets une fois qu'ils m'auroient bien connu, m'aimeroient mieux pour leur roi que vous.*

Cynéas négocie la paix à Rome. Ce prince désiroit la paix avec un peuple si difficile à vaincre. Il chargea Cynéas de suivre les ambassadeurs de Rome, et de négocier l'accommodement. L'habile ministre admira bientôt les Romains. Aucun, ni hommes ni femmes, ne voulut accepter les présens qu'il envoya au nom de son maître. Le sénat, après une longue délibération, excité par le

vieux Appius, fit cette réponse mémorable, où l'on reconnoît le caractère ferme de la république: « Que Pyrrhus sorte de l'Italie; » qu'il envoie ensuite demander » la paix : mais tant qu'il restera » dans le pays, Rome lui fera la » guerre. » Cynéas reçut ordre de partir le même jour. En rendant compte au prince de son ambassade, il dit que *Rome lui avoit paru être un temple; et le sénat, une assemblée de rois.*

Les Romains exigent que Pyrrhus sorte d'Italie.

Quelque temps après, le médecin de Pyrrhus offrit aux Romains, dit-on, de l'empoisonner pour de l'argent. (Chose difficile à croire; car pouvoit-il espérer à Rome une fortune meilleure que dans une cour?) Le consul Fabricius en donna généreusement avis au roi, et mérita, selon Eutrope, cet éloge de sa part : *Il seroit plus facile de détourner le soleil de sa route, que Fabricius du sentier de la probité et de la justice.* Je rapporte volontiers ces traits, comme des leçons intéressantes de vertu, de cette vertu mâle qui méprise ce que les ames corrompues adorent. La critique peut soupçonner de la

Fabricius avertit Pyrrhus de la trahison de son médecin.

fiction dans quelques-uns ; mais ils s'accordent avec le caractère des plus illustres Romains, dont la grandeur d'ame avoit certainement de quoi atterrer des ennemis voluptueux, accoutumés aux richesses et au luxe.

478. Pyrrhus vaincu à Bénévent.

Las d'une guerre infructueuse, saisissant un prétexte de s'éloigner de l'Italie, Pyrrhus passe en Sicile, où les Syracusains l'appeloient à leur secours contre les Carthaginois. Il y réussit d'abord ; il y perd ensuite toute espérance. Il revient en Italie. Curius Dentatus, qu'il attaque près de Bénévent, remporte la victoire et le met en fuite. Les éléphans n'étonnoient plus les Romains. En leur lançant des espèces de dards enflammés, en les perçant à grands coups de piques, ils les rendirent furieux ; et cette fureur, comme il étoit souvent arrivé, se tourna contre les maîtres des éléphans.

Arts des campemens.

Le camp de Pyrrhus, où la place de tous les corps de troupes étoit marquée dans une seule enceinte, apprit aux vainqueurs l'art des campemens. Toujours attentifs à imiter ce qu'ils trouvoient de bon dans les

pratiques étrangères, ils joignoient les ressources du génie à celles de la discipline et du courage. C'est en imitant qu'on parvient à perfectionner les bonnes choses, pour en créer ensuite de nouvelles.

Pyrrhus abandonna l'Italie six ans après le commencement de la guerre. Il alla enlever la Macédoine à Antigone Gonatas; il porta la guerre jusques dans le Péloponnèse; et fut tué au siége d'Argos. Audacieux, entreprenant, mais inconsidéré et téméraire, il n'étoit qu'un illustre aventurier qui devoit échouer contre l'inébranlable constance de Rome. Les villes de Tarente, Crotone, Locres, toute la grande Grèce, toute l'Italie, proprement dite, se trouvèrent bientôt sous la domination romaine; du moins comme peuples alliés, trop foibles pour s'opposer aux desseins de la république. La sévérité de la discipline étoit la principale cause de ses progrès. On en vit un nouvel exemple très-mémorable.

Il abandonne l'Italie, et les Romains y dominent.

Rhégio, colonie grecque, située à l'extrémité méridionale de l'Italie, s'étoit mise sous la protection

Excès de la garnison de Rhégio, sévérement punis.

des Romains, et avoit reçu une garnison de quatre mille hommes. Les soldats prirent les mœurs du pays : ils se livrèrent aux délices ; la volupté leur fit oublier tous les devoirs. Par un complot détestable, ils massacrèrent les habitans, ils s'emparèrent de tout. La guerre de Pyrrhus avoit suspendu la punition de ce crime. Un consul fut enfin chargé de la vengeance publique. Il assiégea les rebelles dans Rhégio, et les força de se rendre, après une furieuse résistance. La plupart se firent tuer. On n'en prit que trois cents, que le sénat condamna tous au dernier supplice, et qui furent exécutés, malgré l'opposition d'un tribun. Sans ces exemples de discipline, les Romains seroient devenus des brigands.

Sévérité de la censure.

La rigidité de la censure ne contribua pas moins au maintien des mœurs, sur lesquelles la gloire de Rome étoit essentiellement fondée.

Cornélius Rufinus exclu du sénat, à cause de sa vaisselle d'argent.

Les censeurs exclurent du sénat Cornélius Rufinus, parce qu'il possédoit un peu plus de quinze marcs en vaisselle d'argent. Il avoit été dictateur et deux fois consul.

Quoiqu'il eût la réputation d'un homme avide et injuste, Fabricius lui-meme l'avoit fait parvenir au consulat. *J'aime mieux*, disoit ce grand homme, *être pillé par un consul, qu'emmené prisonnier par l'ennemi.* Il n'y avoit donc pas cette année parmi les candidats un bon général qui fut honnête homme!

Pauvreté de Curius.

Croiroit-on que l'incorruptible Curius fut accusé, vers le même tems, d'avoir détourné à son profit des sommes sur le butin de la guerre? Pour se justifier, il produisit un vase de bois dont il se servoit dans les sacrifices, et jura que c'étoit-là tout le butin qu'il eût fait entrer dans sa maison. Après la défaite de Pyrrhus, le sénat lui ayant offert cinquante arpens des terres conquises, il répondit qu'il vivoit bien avec sept arpens, et qu'il ne se résoudroit jamais à donner un mauvais exemple.

Désintéressement des ambassadeurs envoyés en Egypte.

Un si noble désintéressement excitoit l'émulation dans la république. Des ambassadeurs envoyés en Egypte, pour faire alliance avec Ptolémée Philadelphe, qui

avoit le premier envoyé une ambassade, rapportèrent de riches présens de ce prince, qu'ils avoient reçus malgré eux, et les déposèrent dans le trésor. Le sénat les remercia d'avoir, par leur conduite, rendu les mœurs romaines respectables aux nations étrangères.

Première monnoie d'argent.

Les richesses, à la vérité, étoient peu connues, puisque la première monnoie d'argent ne fut frappée à Rome qu'après la fuite de Pyrrhus; mais on a vu que l'or et l'argent ne sont pas les seuls alimens de l'avarice.

CHAPITRE II.

Introduction aux guerres Puniques. — République de Carthage. — Révolutions de Sicile.

Introduction aux guerres Puniques.

Nous allons voir un plus grand théâtre s'ouvrir aux armes et à la politique romaines. Avant de tracer le tableau des guerres puniques, il faut connoître Carthage, cette fameuse rivale de Rome, si puissante par son commerce et ses

richesses, mais déjà parvenue au point fatal où un excès d'ambition ruiné les puissances.

Carthage, fondée par les Tyriens environ soixante et dix ans avant la fondation de Rome, avoit un gouvernement mixte, digne d'éloges, sans doute, puisqu'elle jouit plus de cinq siècles de la paix intérieure et de la liberté civile. Deux magistrats annuels, qu'on nommoit *suffetes*, y ressembloient aux rois de Sparte ou aux consuls romains. Les affaires importantes se décidoient dans le sénat, si les suffrages étoient unanimes; sinon elles passoient au peuple. Il y avoit un tribunal de cent quatre sénateurs, auquel les généraux rendoient compte de leur conduite : tribunal trop sevère; car on punissoit même de mort les mauvais succès, comme si le meilleur général commandoit à la fortune. Cinq de ces juges formoient un conseil supérieur, tel que celui des éphores, ils nommoient aux places vacantes du grand tribunal.

Gouvernement de Carthage.

Magistrats annuels nommés *suffetes*.

Sénat.

Tribunal des cinq.

Aristote observe deux défauts considérables dans la distribution

Deux défauts qu'Aristote cri-

tique dans ce gouvernement. des emplois ; l'un, qu'on réunissoit plusieurs charges sur la même tête, ce qui rarement peut s'accorder avec le bien commun ; l'autre, que la pauvreté excluoit des premières places, ce qui donne trop de considération aux richesses, et laisse trop peu d'émulation au mérite.

Réflexions sur cet objet. Il faut avouer cependant que, si les pauvres ne sont pas des Aristides ou des Fabricius, les magistratures pourroient devenir plus dangereuses entre leurs mains, qu'entre celles de personnes moins exposées à la tentation de s'enrichir. D'ailleurs, dans une république commerçante, peu de citoyens bien élevés sont sans fortune. Le malheur de Carthage, c'est que les richesses y ayant introduit la corruption et irrité l'avarice, tout se vendit, quoique rien ne fut proprement vénal ; et alors, selon la remarque du même philosophe, les magistrats ne se firent point scrupule de se dédommager de leurs avances, aux dépens des particuliers et de l'état.

Vices des Carthaginois. Tout occupés de leur commerce, dédaignant les arts et les sciences qui ne conduisoient pas à la for-

tune, les Carthaginois étoient fourbes, vicieux, cruels. La superstition surtout rendit leurs mœurs atroces. Ils immoloient à Saturne des victimes humaines, quelquefois leurs propres enfans; et les mères, étouffant le cri de la nature, voyoient d'un œil sec ces horribles sacrifices. C'est en considérant de telles horreurs, que Plutarque jugeoit la superstition plus injurieuse à la divinité que l'athéïsme. Du tems de Xerxès, Gélon, roi de Syracuse, ayant défait les Carthaginois, leur imposa, pour condition de paix, d'abolir les sacrifices humains; mais une loi si salutaire ne fut observée qu'autant qu'on ne put la violer sans risque. On consultoit les devins dans toutes les affaires importantes, et la crédulité consacroit toutes les erreurs.

Sacrifices humains.

Il paroît que la tempérance étoit une vertu des Carthaginois, ou du moins qu'ils l'exigeoient de ceux dont l'intempérance est ordinairement plus funeste. Les magistrats s'abstenoient de vin, tant qu'ils etoient en charge; les soldats ne pouvoient en boire tant qu'ils

Tempérance prescrite aux magistrats et aux troupes.

Récompense militaire.

étoient en campagne. Quoique la nation ne fût pas guerrière, et qu'elle employât des troupes mercenaires, afin d'épargner le sang et d'entretenir le commerce des citoyens, elle avoit une coutume propre à exciter l'ardeur du service. Les gens de guerre portoient autant de bagues qu'ils avoient fait de campagnes. Ces bagues étoient une distinction glorieuse. L'honneur est l'aiguillon des guerriers.

Puissance et commerce de Carthage.

Carthage, toujours unie à Tyr, d'où elle tiroit son origine, s'étoit insensiblement élevée, par ses colonies et par son commerce, au-dessus même de cette ville fameuse. La Sardaigne, une grande partie de la Sicile et de l'Espagne, lui étoient soumises. Maîtresse de la mer, elle recueilloit par-tout, sans beaucoup de frais, le superflu des différens pays, pour le vendre fort cher ailleurs. Ne trouvant pas de concurrence, elle imposoit facilement cette espèce de tribut aux nations.

Voyage du navigateur Hannon.

Hannon, un de ses navigateurs, avoit eu ordre de faire le tour de l'Afrique par le détroit de Gibraltar. Les vivres lui manquèrent dans

la route ; sans quoi il auroit exécuté, comme les Phéniciens sous Néchos, une des plus grandes entreprises qu'aient pu imaginer les anciens. Mais en étendant son empire, Carthage tendoit à sa ruine ; parce que l'esprit de conquête, dangereux à tous les peuples, est presque incompatible avec le régime et l'intérêt des peuples marchands.

Anciens traités des Carthaginois avec les Romains.

Elle avoit fait plusieurs traités avec la république Romaine ; le premier sous le consulat de Brutus, par lequel on fixoit certaines bornes à la navigation des Romains, et les Carthaginois s'engageoient à ne faire aucun dommage dans le Latium. Ce traité que Polybe nous a transmis en entier, prouve que dès-lors une defiance mutuelle s'élevoit entre les deux peuples. Par un second traité, conclu l'an 405 de Rome, 348 avant Jesus-Christ, on étoit convenu, entre autres articles, « que » les Romains ne pourroient négocier en Sardaigne ni en Afrique, excepté à Carthage, où il » leur étoit libre de vendre les » marchandises non prohibées,

» comme les Carthaginois le fe-» roient à Rome ». Conventions renouvellées depuis avec quelques changemens. Elles supposent du côté des Carthaginois une supériorité de puissance, et du côté des Romains assez de force pour se faire craindre. L'un et l'autre peuple voulut subjuguer la Sicile; l'ambition alluma bientôt la guerre.

Révolutions de Sicile.

Avant que d'en faire le récit, disons un mot des révolutions de la Sicile.

Denys le Tyran.

Denys le Tyran, devenu maître de Syracuse, soixante ans après qu'elle eut secoué le joug de la famille de Gélon, et onze ans après qu'elle eut mis en fuite les Athéniens, (405 avant notre ère), y avoit établi sa domination par ses talens, ses victoires, et ses cruautés. Il fut le vainqueur des Carthaginois; il les chassa presque entièrement de la Sicile.

Ses qualités bonnes ou mauvaises.

Sa vanité ridicule de poëte, sa passion pour les couronnes olympiques, ses rigueurs contre les amis de la vérité, sa tyrannie ombrageuse et souvent impitoyable, son irréligion scandaleuse, étoient jointes à une force de génie et de

courage, qui le maintint sur le trône trente-huit ans, au milieu d'une foule d'ennemis domestiques. On voit même dans son histoire des preuves de bonté, de modération et de justice. Il sembloit né pour être un grand roi : l'ambition le rendit usurpateur ; mais ayant mis sous le joug les Syracusains, il les auroit peut-être gouvernés avec sagesse, s'ils avoient pu supporter patiemment le joug. Les circonstances augmentèrent beaucoup ses vices : d'autres circonstances auroient développé ses vertus.

Traits remarquables de sa vie.

Parmi plusieurs traits qu'on rapporte de sa vie, ceux-ci me paroissent remarquables. Il avoit envoyé aux carrières (c'étoit le nom de la prison) le philosophe Philoxène qui avoit osé ne pas admirer des vers dont il se glorifioit. L'ayant rappelé le lendemain, il lut une nouvelle pièce, et lui en demanda son sentiment. Philoxène se tournant vers les gardes : *Qu'on me ramène aux carrières*, dit-il. Le tyran entendit raillerie pour cette fois. Ayant besoin d'argent, il pilla un temple de Jupiter, et enleva un manteau d'or massif dont

le dieu étoit orné. *Ce manteau*, dit-il, *est trop lourd en été et trop froid en hiver.* Il en fit mettre un de laine, qui conviendroit à toutes les saisons. Malheureux dans sa fortune, il ne vouloit pour barbiers que ses filles; et craignant même entre leurs mains les ciseaux et le rasoir, il leur apprit à lui brûler le poil avec des coquilles de noix.

Denys le Jeune. Denys le Jeune, son fils, lui succéda sans obstacle. Ce prince mou, voluptueux, se livra d'abord aux séductions de la grandeur, et parut ne régner que pour s'enivrer de plaisirs. Mais Dion son beau frère, le plus sage des Syracusains, lui ayant persuadé d'attirer le fameux Platon à la cour; l'étude, la philosophie, les mœurs y entrèrent avec ce philosophe. Syracuse auroit eu un bon prince, si les courtisans avoient pu goûter la réforme.

Platon à la cour.

Dion persécuté. Ils forgèrent des impostures contre Dion, et le firent exiler. Platon le suivit de près. *Vous allez bien me dénigrer avec vos philosophes*, lui dit le prince en le congédiant. *Dieu nous préserve*, répondit-il, *de manquer tellement de matière*

à l'académie, que nous soyons dans le cas de penser à vous! Bientôt les injustices les plus criantes mirent le comble à la disgrace de Dion. Ses biens furent vendus, et sa femme donnée à un autre.

La Sicile, opprimée comme lui, réclama son secours contre le tyran. Il résolut, malgré les conseils de Platon qui désapprouvoit cette entreprise, de venger sa patrie et lui-même par une révolution éclatante. Il délivra en effet Syracuse, et la gouverna quelque tems avec sagesse; mais le peuple ingrat, que blessoit la sévérité de ses mœurs, oublia tout-à-coup ses services, un perfide ami l'assassina, et Denys remonta sur le trône, dix ans après en être tombé.

Nouvelles révolutions.

Comme Syracuse étoit originairement une colonie de Corinthe, elle implora le secours des Corinthiens. On lui envoya Timoléon avec des troupes. Ce fameux général avoit fait tuer autrefois son propre frère, devenu le tyran de sa patrie. Le chagrin ou le remords l'avoit ensuite dé-

Timoléon vient secourir Syracuse.

cidé à la retraite, et il y vivoit depuis vingt ans. Il se rend aux vœux publics. Il triomphe en Sicile de tous les ennemis de Syracuse. Il y établit de bonnes lois sur la base de la liberté. Des envieux osèrent néanmoins se porter pour ses accusateurs. Sa réponse à leurs calomnies fut, *qu'il remercioit les dieux de ce qu'enfin on jouissoit à Syracuse de la liberté de tout dire, liberté inconnue sous les tyrans, mais qui devoit être contenue dans de justes bornes.* Après avoir consommé son grand ouvrage, il se dépouilla volontairement de l'autorité, pour finir ses jours en sage au milieu du peuple dont il étoit le libérateur, et dont il emporta au tombeau l'admiration ou les regrets.

Fin de Denys.

Denys, relégué à Corinthe, y vécut dans la misère, et exerça, dit-on, le métier de maître d'école. Les Spartiates crurent épouvanter Philippe par son exemple, en répondant ces deux mots à une lettre menaçante qu'il venoit de leur écrire : *Denys à Corinthe.*

Agathocle, autre tyran de Syracuse.

La Sicile ne jouit pas long-tems de la liberté et de la paix, que

Timoléon lui avoit rendues. Agathocle, contemporain d'Alexandre, se rendit maître de Syracuse, par le moyen des Carthaginois, et se brouilla ensuite avec eux. Assiégé dans Syracuse, il osa porter la guerre en Afrique; il battit les troupes de Carthage, essuya ensuite un revers, abandonna lâchement son armée, et mourut de poison. Sa mort.

Syracuse, assiégée de nouveau par les Carthaginois, eut recours à Pyrrhus, qui faisoit la guerre en Italie. Ce prince alla combattre pour elle : après de grands succès, il fut obligé de revenir sur ses pas. Il s'écria en quittant la Sicile : *Le beau champ de bataille que nous laissons aux Carthaginois et aux Romains !* Les Syracusains choisirent pour roi Hiéron. C'est alors que commencèrent les guerres Puniques, auxquelles la politique ambitieuse de Rome donna naissance, plutôt que la nécessité et la justice.

Les Syracusains appellent Pyrrhus contre les Carthaginois.

Ils choisissent pour roi Hiéron

CHAPITRE III.

Première guerre Punique, et ses suites.

489. Les Romains portent injustement la guerre en Sicile.

LES Mamertins, sortis de la Campanie, s'étoient emparés de Messine par un attentat semblable à celui de la garnison romaine de Rhégio, qu'on avoit punie sévérement, comme nous l'avons raconté. Hiéron les attaqua; Carthage les secourut. Mais craignant les entreprises des Carthaginois, autant que celles du roi de Syracuse, ils se mirent sous la protection des Romains. L'honneur ne permettoit point au sénat de se déclarer pour eux. Le peuple, moins délicat sur les bienséances, vouloit une guerre dont il se promettoit beaucoup d'avantages. On prit les armes. Le consul Appius Claudius passa le détroit avec une petite flotte, battit Hiéron et les Carthaginois qui s'étoient ligués ensemble, laissa garnison à Messine, et revint d'autant plus couvert de gloire, que les Romains jusqu'alors n'avoient point essayé

essayé leurs armes hors du continent.

Hiéron, soit prudence, soit foiblesse, fit un traité avec Rome, afin de sauver ses états. Les Carthaginois étoient maîtres d'une grande partie des côtes et des villes maritimes ; mais avec les secours des Syracusains, on pouvoit les en chasser.

Hiéron s'allie avec eux.

Agrigente, ville fameuse, fut prise après un long siége, et les ennemis furent défaits dans une grande bataille. Ces succès donnant aux Romains de nouvelles espérances, ils étendent leurs vues : ils sentent la nécessité d'une marine ils entreprennent de la créer ; car ils n'avoient jamais eu de flotte digne de ce nom, et leurs bâtimens étoient des barques plutôt que des vaisseaux. Une galère carthaginoise, échouée sur les côtes d'Italie, leur sert de modèle. On travaille avec tant d'ardeur, qu'en deux mois, selon Polybe, on équipe cent galères à cinq rames, et vingt à trois rangs. Les rameurs avoient été exercés au bord de la mer, assis sur des bancs, comme

493.
Ils créent une marine formidable.

s'ils eussent manœuvré à la chiourme. Cependant les galères et la manœuvre des Romains ne pouvoient égaler en naissant celles d'un peuple qui tenoit l'empire de la mer. Pour avoir la supériorité, il falloit trouver le moyen de combattre de pied ferme sur les flots, et de rendre inutile aux Carthaginois leur adresse et leur science maritime. Que ne trouve pas le génie excité par de grands motifs ?

Victoire navale du consul Duilius.

Le consul Duilius fit donc ajouter à chaque galère une machine, appelée *corbeau*, qui tombant sur un vaisseau ennemi, devoit l'accrocher et former une espèce de pont pour l'abordage. Cette invention eut tout le succès possible. Il battit les Carthaginois, leur tua sept mille hommes, fit sept mille prisonniers, coula à fond treize galères, en prit quatre-vingt. Jamais victoire n'avoit été si agréable aux Romains. Duilius jouit toute sa vie d'un honneur extraordinaire : quand il revenoit le soir de souper en ville, il étoit précédé d'un flambeau et d'un joueur d'instrument.

Autres succès.

En peu d'années, les traits hé-

roïques et les victoires se succèdent presque sans interruption. On enlève la Corse et la Sardaigne aux ennemis. Calpurnius, tribun légionnaire, sauva l'armée en Sicile par une action semblable à celle de Léonidas contre les Perses. Ses trois cents compagnons périssent; il échappe seul, couvert de blessures, et une couronne de gazon suffit pour sa récompense. La bataille d'Ecnome, gagnée par les Romains qui prirent plus de soixante galères, les mit en état d'attaquer l'Afrique.

Trait héroïque de Calpurnius.

Régulus, un des consuls victorieux, y porte la guerre, et à la fin de son consulat, reçoit ordre de la continuer en qualité de proconsul. Il se plaint alors; il demande un successeur, alléguant pour raison qu'un voleur a enlevé ses instrumens de labourage, et que s'il ne va pas faire cultiver son petit champ, il risque de mourir de faim avec sa famille. Le sénat ordonne que le champ de Régulus sera cultivé, et sa famille entretenue aux frais du public. Le peuple romain, dit Sénèque, devient son fermier. Ainsi la pauvreté relève encore la

Régulus va en Afrique, après la victoire d'Ecnome.

gloire des généraux. Mais il est difficile de croire que Régulus n'eût pas quelque autre motif secret pour demander son rappel. Une simple exposition du besoin lui auroit procuré, sans doute, le même secours. Peut-être soupiroit-il après le triomphe, dont un revers de fortune pouvoit le frustrer. La suite des faits autorise cette conjecture.

497. Régulus vaincu par Xantippe, et par sa faute.

S'étant avancé jusqu'aux portes de Carthage, et voulant finir la guerre, Régulus offre à l'ennemi des conditions de paix si révoltantes, qu'on les rejette malgré la terreur générale. *Il faut savoir vaincre ou se soumettre au vainqueur*, avoit-il dit. La honte et le désespoir ranime le courage des vaincus. Des Grecs auxiliaires, à la solde des Carthaginois, arrivent dans une circonstance si critique. Le Lacédémonien Xantippe forme les troupes, leur enseigne l'art militaire, les accoutume à la discipline, les remplit d'ardeur et de confiance. Il attaque Régulus, qui, se croyant invincible, ne prenoit aucune précaution : les Romains sont défaits, et leur général est prisonnier. Exemple très-pro-

pre, selon la réflexion de Polybe, à nous rendre moins confians et plus sages. Apprennons par l'expérience des fautes, des malheurs d'autrui, à éviter et ces fautes et ces malheurs. C'est le fruit précieux de la lecture. Xantippe avoit sauvé les Carthaginois : il craignit leur jalousie ; il se retira secrètement.

Les Romains continuent la guerre avec ardeur.

Rome redouble ses efforts, équipe des galères en grand nombre, et continue avec ardeur une guerre, dont les premiers succès ne pouvoient être effacés. Les tempêtes et les naufrages détruisent la flotte. On renonce à l'empire de la mer. On éprouve ensuite qu'il donne trop de supériorité à l'ennemi, et l'on se hâte d'équiper une nouvelle flotte. Avant qu'elle fût en état, le proconsul Métellus remporta près de Panorme (Palerme) une victoire complette. Six vingts éléphans servirent d'ornement à son triomphe. Ce fut un spectacle nouveau pour les Romains.

Fin héroïque de Régulus, selon la

Enfin la flotte part, et va mettre le siége devant Lilybée, la plus forte place que les Carthaginois

plupart des historiens. eussent en Sicile. C'est alors qu'ils envoyèrent des ambassadeurs proposer l'échange des prisonniers. S'il faut en croire la foule des historiens, malgré le silence de Polybe; Régulus qu'on avoit joint aux ambassadeurs, persuada de ne point faire cet échange, et retourna subir à Carthage le supplice le plus affreux. Les Romains, pour venger sa mort, livrèrent les principaux prisonniers à la fureur de sa femme et de ses enfans, qui ne se montrèrent pas moins barbares que les Carthaginois. Il est certain qu'on méloit de la férocité à la vertu même.

---

405. Bataille de Drépane, où les Romains perdent leur flotte.

Pendant neuf ans, que dura le siége de Lilybée, les deux peuples déployèrent toutes leurs ressources. Claudius Pulcher, consul orgueilleux et imprudent, attaqua la flotte des Carthaginois au port de Drépane, et perdit celle de Rome, qui fut détruite par Adherbal. On raconte qu'avant la bataille, apprenant que les poulets sacrés ne mangeoient point, ce qui étoit un mauvais augure, il les fit jeter dans la mer, et dit d'un ton moqueur : *S'ils ne veulent pas*

manger, qu'ils boivent. C'en étoit assez pour que la superstition abattît le courage des Romains. D'autres malheurs anéantirent la marine. Seulement quelques armateurs équipèrent à leurs dépens des vaisseaux, et inquiétèrent l'ennemi par leurs courses. Enfin le zèle des citoyens suppléa au vide du trésor *. Chacun, selon ses facultés, contribua pour un nouvel armement; la république, dont les promesses ne trompoient point, s'engagea à rembourser un jour les avances. Deux cents galères à cinq rangs de rames furent bientôt prêtes. Le consul Lutatius détruisit la flotte d'Hannon; battit ensuite Amilcar-Barcas, père du grand Annibal, força les Carthaginois à demander la paix, et leur en dicta impérieusement les conditions.

Ils réparent cette perte et remportent des victoires.

* L'argent étoit si rare au commencement du siege de Lilybée, qu'un boisseau de blé ne coûtoit à Rome qu'un as, la dixième partie du denier ou de la drachme. On avoit, pour le même prix, un *conge* de vin contenant plus de trois pintes; douze livres de viande, dix livres d'huile d'olive, etc. (*Plin. l.* 17, *c.* 3.)

511. Traité de paix. On stipula que les Carthaginois évacueroient toute la Sicile ; qu'ils payeroient aux Romains dans l'espace de vingt ans deux mille deux cents talens d'argent, évalués à près de dix millions de notre monnoie ; qu'ils rendroient sans rançon les prisonniers et les transfuges ; enfin qu'ils ne feroient point la guerre à Hiéron ni à ses alliés. Les Romains donnent la loi avec rigueur. Le peuple romain ne ratifia ce traité, qu'en exigeant de plus mille talens pour les frais de la guerre, en reduisant à dix années le terme du payement de l'autre somme, et en obligeant les Carthaginois d'abandonner toutes les îles situées entre la Sicile et l'Italie. La Sicile est déclarée province romaine. La Sicile, excepté le royaume de Syracuse, fut déclarée *province* des Romains. On donna ce nom aux pays conquis hors d'Italie : on y envoyoit chaque année un préteur et un questeur, le premier, pour juger les causes civiles, le second, pour percevoir les tributs.

Combien les Romains avoient de supériorité dans la guerre. Ainsi, après vingt-quatre ans de guerre non interrompue, sans richesses, sans expérience dans la marine, les Romains, qui avoient perdu sept cents galères, firent la

loi à cette opulente Carthage, dont les pertes étoient moins considérables et les ressources infiniment plus étendues. Une fermeté inflexible dans les résolutions, une passion invincible pour la gloire et pour les conquêtes, l'habitude continuelle des combats et l'exacte sévérité de la discipline, fixèrent la fortune du côté de Rome. Un peuple uniquement guerrier devoit l'emporter sur un peuple qui ne faisoit la guerre que pour le commerce.

D'ailleurs, les Carthaginois en crucifiant leurs généraux quand ils avoient été vaincus, inspiroient plus de terreur que d'émulation : les Romains n'inspiroient que du courage, en punissant la désobéissance et la lâcheté, en dégradant quiconque avoit manqué à son devoir, en dédaignant de racheter les prisonniers; sans faire un crime des événemens malheureux dont personne n'est exempt. Quatre cents jeunes chevaliers, commandés pour des travaux pressants et indispensables, avoient refusé d'obéir. Ils furent privés de leurs chevaux par le jugement des cen-

La rigueur de la discipline n'inspiroit que du courage

seurs; mais ce n'étoient pas des sujets perdus pour la république: ils pouvoient effacer leur honte; ils pouvoient se relever; une punition salutaire ne servoit qu'à ranimer le sentiment du devoir. En un mot, Rome avec beaucoup d'ambition, avoit d'excellens soldats; elle tendoit sans relâche au but de sa politique, à l'agrandissement, et ses consuls étoient d'autant plus ardens à bien faire, qu'ils avoient moins de tems pour commander. C'est par-là sur-tout qu'elle vainquit les nations. A la fin de la première guerre Punique, on trouva le nombre des citoyens considérablement diminué.

---

514. Révolte en Sardaigne contre les Carthaginois.

Les troupes de Carthage, composées d'Africains mercenaires, loin de la servir avec cette ardeur que donne l'amour de la patrie, étoient disposées à la révolte pour leurs propres intérêts. On voulut les renvoyer et diminuer leur paye. Ce fut le signal d'une terrible sédition. La ville auroit été prise et saccagée, si elle n'avoit pas eu un défenseur tel qu'Amilcar. Les mercenaires s'emparent de la Sardaigne, et l'offrent aux Romains.

Les Romains s'emparent de cette île, malgré la paix.

Ceux-ci, après avoir rejeté leur offre, saisissent un prétexte de prendre cette île, parce qu'ils la trouvent à leur bienséance. Ils ordonnent aux Carthaginois d'y renoncer; les obligent à payer les frais de l'armement, par lequel ils venoient de s'en rendre maîtres. Carthage céda, ne pouvant encore se venger.

Temple de Janus fermé.

Une paix générale fit fermer le temple de Janus, qui avoit toujours été ouvert depuis Numa. On le rouvrit peu de mois après; il ne fut refermé que par Auguste. La guerre étoit l'élément des Romains. Et la plupart des auteurs vantent leur humanité et leur justice !

523.
Courses des Illyriens.

Ils envoyèrent une ambassade en Illyrie, pour demander réparation des torts que les corsaires illyriens avoient faits à quelques marchands. Teuta, reine de ce pays, répondit qu'elle ne feroit point attaquer les Romains par des pirates; mais que la coutume n'étoit pas d'interdire les courses aux particuliers. *Chez nous*, réplique fièrement le plus jeune des ambassadeurs, *le tort fait à un citoyen*

est vengé par la république; nous vous obligerons bien de réformer vos coutumes. Irritée de cette insulte, Teuta fait tuer les ambassadeurs. Les Romains soumettent l'Illyrie, et saisissent l'occasion de se montrer aux yeux de la Grèce. Athènes, Corinthe les admettent à leurs jeux et à leurs mystères, ne prévoyant pas qu'un jour elles deviendroient esclaves de ce peuple auparavant inconnu.

Rome se plaint et l'Illyrie est soumise.

Les Romains honorés en Grèce.

Guerre contre les Gaulois d'Italie.

Cependant les Gaulois faisoient des préparatifs contre Rome, qui les avoit offensés en distribuant les terres des Sénonois. On consulta les pontifes sur les moyens de se garantir de l'orage, et en conséquence de leur réponse, on enterra deux Gaulois tout vivans. La superstition sembloit ordonner partout le meurtre, en l'honneur de la divinité qui le défend et le punit. Cette barbarie rendit les Gaulois plus furieux. Ils battirent en Etrurie une armée considérable; mais combattant à demi-nus, ils furent défaits dans plusieurs batailles. Les Romains, en 530, passent le Pô pour la première fois. Ils prennent Milan, capitale de l'In-

subrie; ils se rendent maîtres de la Ligurie, et font de ces deux pays une province sous le nom de Gaule cisalpine. Une colonie s'établit à Crémone, une autre à Plaisance. L'Istrie, l'Illyrie, sont ensuite subjuguées. Je ne fais qu'indiquer ces événemens : la seconde guerre punique nous en offre de plus considérables.

La Gaule cisalpine réduite en province, etc.

CHAPITRE IV.

Seconde guerre Punique, jusqu'à la bataille de Cannes.

Les Carthaginois s'étoient bientôt dédommagés de leurs pertes, par de nouvelles conquêtes en Espagne. Amilcar y avoit porté la guerre; après avoir fait jurer à son fils Annibal une haine irréconciliable pour les Romains. Dans l'espace de neuf ans, il avoit beaucoup étendu la domination de Carthage en ce pays, d'où elle tiroit d'immenses trésors. Asdrubal son gendre lui succéda au commandement, suivit ses traces, fonda Carthagène, et augmenta une

Progrès des Carthaginois en Espagne, sous Amilcar et Asdrubal.

puissance, dont les progrès ne pouvoient manquer d'inquiéter Rome. Se voyant menacée par les Gaulois, Rome, employa les négociations avec sa dangereuse rivale, qui craignoit aussi le renouvellement de la guerre. On convint que les Carthaginois ne passeroient pas l'Ebre, et que Sagonte, ville considérable alliée des Romains, demeureroit libre et indépendante.

Annibal commandant en Espagne.

Il étoit impossible que la paix subsistât long-tems entre deux nations si ambitieuses, avec des intérêts si contraires. Asdrubal naturellement pacifique observa le traité; mais il avoit demandé et obtenu qu'on lui envoyât le jeune Annibal. Il mourut; Annibal fut son successeur, et ne respirant que la guerre, implacable ennemi de Rome, se livra bientôt aux vastes projets de son génie et de sa passion.

Son caractère.

Agé d'environ vingt-six ans, il joignoit déjà la prudence à l'héroïsme. Les soldats l'adoroient, parce qu'il étoit en même tems leur modèle et leur bienfaiteur. Sobre, vigilant, infatigable, endurci à tous les travaux, ne donnant au sommeil que le tems qu'il pouvoit

respirer après les affaires, dormant quelquefois sur la dure au milieu des sentinelles, il récompensoit libéralement dans les autres les actions et les vertus militaires, dont il sembloit faire lui-même ses délices; et, pour le malheur des Romains, il possédoit les talens d'un politique artificieux, au même degré que ceux d'un général accompli.

534. Il assiège et prend Sagonte, alliée de Rome.

Quoique la faction Barcine, dont son père avoit été le chef, dominât à Carthage et fût déclarée pour la guerre; comme l'autre parti pouvoit l'emporter un jour, Annibal ne voulut rien entreprendre sans l'aveu de la république. En se plaignant des Sagontins par ses émissaires, en rendant les romains suspects et odieux, il se fit donner un plein pouvoir d'agir à l'égard de Sagonte, comme il le jugeroit convenable pour les intérêts de Carthage. Sagonte assiégée implore le secours des romains. Ceux-ci envoient à Carthage des ambassadeurs, dont les remontrances ne produisent aucun effet. Après sept mois de siège, les Sagontins, privés de secours, réduits aux der-

nières extrêmités, brûlent ce qu'ils ont de plus précieux, mettent le feu aux maisons, et y périssent la plupart avec leurs femmes et leurs enfans. Tout le reste est passé au fil de l'épée.

Les Romains déclarent la guerre à Carthage.

Rome se reprocha vivement de n'avoir pas secouru des alliés si fidèles et si utiles. Elle se prépara aussi tôt à la guerre, et envoya une nouvelle ambassade demander raison d'une entreprise contraire aux traités et au droit des gens. Loin de livrer Annibal, comme l'exigeoient les romains, on prétendit justifier par leur propre exemple le siège de Sagonte. Fabius, chef de l'ambassade, sans entrer dans ces discussions superflues, faisant un pli à sa robe : *Je porte ici la paix ou la guerre*, dit-il fièrement; *choisissez.* Le chef du sénat, d'un ton aussi fier, lui déclara qu'il pouvoit choisir lui-même. *Prenez donc la guerre*, répliqua Fabius. La faction barcine la désiroit; on l'accepta volontiers.

Examen des motifs de la seconde guerre Punique.

C'est une grande question de politique, de savoir si cette guerre étoit juste ou non. Le dernier traité portoit expréssement que les Car-

thaginois n'attaqueroient point Sagonte, et ils avoient violé leur convention sur ce point. Mais l'invasion de la Sardaigne et de la Corse par les romains, le nouveau tribut qu'ils avoient imposé à Carthage après la conclusion de la paix, n'étoient pas des entreprises moins odieuses. Comme le traité conclu avec Asdrubal n'avoit eu d'autre acquiescement, de la république carthaginoise, qu'un silence de plusieurs années, on ne manquoit pas de prétexte pour en éluder l'observation. De part et d'autre, nous trouvons de l'injustice, de la violence, de l'aigreur, et une jalousie ambitieuse, qui n'attend que des conjonctures favorables. La voix de l'équité, les règles de la bonne foi, ont peu de force quand les passions gouvernent. Aussi la guerre en apparence la plus juste est-elle presque toujours condamnable dans son principe. Rome semble avoir droit de venger Sagonte; mais Rome vouloit sur-tout abaisser et dépouiller Carthage.

Trop peu de morale en politique.

Plaignons le genre humain, tant que la morale ne dirigera point la

politique universelle. Alors les traités mêmes seront un lien fragile. Alors les états, toujours en garde et en défiance les uns à l'égard des autres, seront ennemis sous les dehors de l'amitié ; et comme la première des lois naturelles oblige de veiller à sa propre conservation, il arrivera quelquefois que les horreurs de la guerre puissent être justifiées, par la nécessité seule de prévenir des attaques certaines, dont il n'y auroit pas d'autre moyen de se défendre.

Rome sollicite en vain les Espagnols et les Gaulois à la secourir.

Des ambassadeurs romains, qui parcoururent l'Espagne et la Gaule pour attirer les peuples dans leur alliance, y trouvèrent de fortes préventions contre la république. On leur dit en Espagne, que la ruine de Sagonte n'inspiroit pas le désir d'avoir de semblables alliés. On trouva fort ridicule dans la Gaule, qu'après avoir tant maltraité les Gaulois, ils vinssent proposer une guerre pour la défense de Rome. La république se trouva donc réduite à ses propres forces. Elles étoient considérables. Outre six légions, qui faisoient en tout vingt-quatre mille fantassins et

dix-huit cents chevaux, il y eut un corps de quarante-huit mille hommes des autres peuples d'Italie, et une flotte de deux cents quarante voiles. Les deux consuls tirèrent au sort leurs départemens; Sempronius eut l'Afrique, et Publius Scipion devoit combattre en Espagne.

Cependant Annibal, ayant en main le commandement des armées, et le pouvoir le faire ce qu'il jugeroit à propos, sans être resserré comme les consuls par les limites du tems, se préparoit à porter la guerre en Italie. Jamais entreprise audacieuse, pour ne pas dire téméraire, ne fut concertée ni avec plus de courage, ni avec plus de prudence. Il prit les meilleures mesures pour la sûreté de l'état; il s'informa exactement des obstacles qu'il rencontreroit en chemin; il se concilia une grande partie des Gaulois par ses bontés et ses largesses; il se rendit maître du cœur des soldats. Nul danger ne l'effrayoit, parce qu'il avoit tout prévu; et quoiqu'il dût en trouver par-tout de terribles, s'étant assuré qu'il pouvoit les vaincre, il

Préparatifs d'Annibal pour la guerre d'Italie.

partit avec la confiance d'un vrai héros.

535. Il passe les Alpes, malgré les plus grandes difficultés.

Le passage de l'Ebre et des Pyrénées, par où il débuta glorieusement, n'est rien en comparaison de celui du Rhône et des Alpes. A la nouvelle de sa marche, Scipion s'étoit rendu en diligence près de Marseille, pour le combattre dans la Gaule. Mais trompé par la promptitude d'Annibal. il ne put le joindre, ni l'empêcher de passer le Rhône. La rapidité de ce fleuve, les Gaulois qui en défendoient l'autre rivage, rien n'arrête Annibal. Il sauve même ses éléphans. Arrivé aux pieds des Alpes dans le mois d'octobre, il les trouve couvertes de glace et de neige, gardées par des montagnards féroces qui peuvent accabler ses troupes à coups de pierres. Il les franchit en quinze jours, avec des peines infinies, et arrive enfin dans le beau pays qu'il proposoit à ses soldats comme la récompense de leurs travaux. Depuis cinq mois et demi, il étoit parti de Carthage, à la tête de cinquante mille hommes d'infanterie et de vingt mille chevaux, dont il ne lui res-

toit que vingt mille fantassins et deux mille cavaliers.

Cette marche d'environ quatre cents lieues, à travers des obstacles sans nombre, doit être célébrée parmi les exploits des plus fameux conquérans. La relation que Polybe nous en a laissée est admirable, quoiqu'on n'y trouve point le merveilleux ni la pompe de Tite-Live. Le vinaigre avec lequel celui-ci fait dissoudre les rochers des Alpes, ressemble trop aux chimères d'Hérodote. Où auroit-on pris tant de vinaigre ?

La marche depuis l'Espagne est une expédition des plus mémorables.

Dès qu'Annibal eut donné quelque repos à ses troupes, il voulut se signaler par des expéditions, qui portassent au loin la terreur de son nom et de ses armes. La prise de Turin en fut le prélude. Scipion étoit venu promptement au secours de l'Italie. Ce consul rencontre les Carthaginois au-delà du Tésin : il combat et reçoit une blessure; sa cavalerie, le croyant mort, prend la fuite; il repasse le Pô, suivi de près d'Annibal. Les Gaulois l'abandonnent et se joignent à l'ennemi.

Premiers exploits d'Annibal en Italie.

Sempronius, rappelé de Sicile,

Bataille

de la Trébie gagnée sur Sempronius.

vain et présomptueux, se flattant de vaincre sans son collègue, qui étoit encore malade de sa blessure, s'obstine à livrer bataille, malgré les remontrances de Scipion; et comme il ne cherchoit pas le tems des affaires, mais le sien, (excellente remarquable de Polybe) il prend de si mauvaises mesures, que les deux armées consulaires sont défaites au bord de la Trébie. Dès le commencement de l'action, attiré par une ruse d'Annibal, il avoit passé cette rivière malgré la neige qui tomboit. Ses soldats, saisis de froid, souffrant de la faim, pouvoient à peine soutenir leurs armes, tandis que les Carthaginois étoient munis contre les rigueurs de la saison et de la fatigue. On pouvoit prédire l'événement, à la vue d'une telle faute.

Marche périlleuse d'Annibal jusqu'en Etrurie.

Le vainqueur tente ensuite le passage de l'Apennin, que les circonstances lui rendent presque aussi dangereux que celui des Alpes. Un orage affreux y accable son armée deux jours entiers, sans qu'on puisse dresser les tentes. Sept éléphans y périssent, avec beaucoup d'hommes et de chevaux. Au

sortir des montagnes, Annibal attaque encore le consul Sempronius. Après un rude combat, et sans victoire décidée, il se hâte de pénétrer dans l'Etrurie par le chemin le plus court. Des marais se présentent devant lui : nouveau danger, insurmontable à tout autre. Pendant quatre jours et quatre nuits, ses troupes ont le pied dans l'eau. Monté sur un seul éléphant qui lui reste, il se tire à peine de la fange, et perd un œil par une fluxion que lui causent le mauvais air et la fatigue. Combien ces prodiges de courage seroient plus dignes d'admiration, s'ils avoient pour but le bonheur de l'humanité !

536. Les Romains défaits à Trasimène.

Un nouveau consul, indigne de commander, le téméraire Flaminius, va mettre le comble à la gloire d'Annibal. D'abord, il alarme la superstition romaine en affectant de mépriser les auspices ; ensuite, impatient de combattre, il s'engage dans un défilé près du lac de Trasimène. Les ennemis l'investissent, le tuent, taillent son armée en pièces. Six mille romains seulement échappent à la boucherie ; on les force le lendemain à se

rendre. Quatre mille hommes qui venoient se joindre à Flaminius, sont encore défaits. Annibal sembloit dominer la fortune.

Sage politique du vainqueur

Toujours politique, au milieu même de tant de succès, il traita fort humainement les alliés de Rome, et renvoya leurs prisonniers sans rançon, afin de les attirer à son parti. Il se donnoit pour libérateur de ces peuples, dépouillés par l'ambition et l'injustice des romains. Mais il ne trouva de secours que dans les Gaulois.

Fabius nommé dictateur.

Tout étoit perdu, si le sénat, contre les règles, n'eût lui-même nommé un dictateur capable de rétablir les affaires. Ce fut le prudent Fabius. Le peuple nomma, de son côté, Minucius général de la cavalerie; mauvais choix qui rehaussa le mérite du dictateur. Fabius commença par des actes de religion, d'autant plus nécessaires que des terreurs superstitieuses frappoient les esprits. Il fit acquitter un ancien vœu négligé, auquel on supposa qu'étoit attaché le succès des armes. S'étant mis à la tête des troupes, il résolut sagement de laisser l'ennemi se consumer

Sa prudence déconcerte Annibal.

consumer faute de vivres. Il campe sur des hauteurs, évite le combat, harcelle Annibal, et le déconcerte par ce nouveau genre de guerre. Minucius, aussi fougueux que Fabius étoit prudent, décria en vain sa conduite, à la vue des ravages que fit le Carthaginois sur les terres des alliés. En vain le reproche cruel et presque unanime de lâcheté flétrissoit le dictateur : il eut la constance de braver le mépris, le ridicule, de sacrifier sa gloire même à la patrie ; et de compter pour rien l'opinion au prix du devoir. *Je serois véritablement lâche*, disoit-il, *si la crainte des railleries me faisoit commettre des fautes.*

Il brave le mépris et les railleries.

Enfin, on accuse Fabius de s'entendre avec Annibal, parce que celui-ci épargne ses terres, dans la vue de le rendre suspect : Fabius ordonne à son fils de les vendre, et emploie la somme à racheter des prisonniers. Cependant on l'oblige de retourner à Rome ; un tribun du peuple invective contre lui : il se contente de répondre : *Fabius ne peut être soupçonné par ses concitoyens,*

Les injustices font éclater sa vertu.

On pousse l'injustice jusqu'à partager l'autorité du commandement entre lui et son général de cavalerie : il donne la moitié des troupes à ce téméraire. Bientôt il le voit enveloppé de toutes parts, et sur le point d'être entièrement défait. Fabius alors fond sur l'ennemi, et le dissipe. Il falloit n'être pas Romain, pour résister à tant de vertu. Minucius rougit de ses excès ; il déposa son autorité entre les mains du dictateur. Cette campagne est une des belles leçons que l'histoire puisse donner, soit aux généraux, soit aux citoyens.

Il sauve le téméraire Minucius.

CHAPITRE V.

Bataille de Cannes et suite de la guerre, jusqu'au commandement de Scipion l'Africain en Espagne.

L'EXPÉRIENCE avoit appris combien le choix du général influoit dans le succès de la guerre. Mais le peuple ne profite guère de l'expérience : le préjugé l'entraîne, la cabale lui ferme les yeux. Térentius

Varron, mauvais consul.

Varron fils de boucher, qui avoit exercé lui même ce métier, qui s'étoit élevé en flattant les goûts populaires; Varron, sans autre merite qu'une présomptueuse arrogance, fut nommé consul en dépit de la noblesse. Emilius, son collègue, avec les vertus d'un bon citoyen et les talens d'un bon général, trouva en lui un adversaire plus à craindre que les Carthaginois. Huit légions, chacune de cinq mille hommes de pied et de trois cents chevaux, jointes aux troupes des alliés, formoient sous les deux consuls une armée très-formidable. Avec Emilius seul, elle eût été invincible; mais la témérité de Varron la fit périr à la fameuse bataille de Cannes en Apulie (la Pouille).

Emilius, son collègue.

Deux généraux, ayant une égale autorité et des principes tout contraires, commandant alternativement d'un jour à l'autre, sont deux têtes qui veulent conduire le même corps en sens opposé. Leur mésintelligence annonce un malheur certain. Varron profita de son jour de commandement pour se jeter dans le précipice. On ne voit rien

593. Bataille de Cannes perdue par la faute de Varron.

de plus imprudent que ses dispositions, ni de mieux entendues que celles d'Annibal. Les Romains furent enveloppés et taillés en pièces. Après trois heures de combat, le carnage fut si affreux, que le général carthaginois crioit d'épargner les vaincus. Emilius perdit la vie, avec environ quarante mille hommes, dont près de trois mille étoient chevaliers. Varron s'enfuit à Vénouse, suivi d'un petit nombre de chevaux.

Conduite admirable du sénat après la défaite.

C'est au milieu de la consternation inexprimable causée par ce désastre, que la magnanimité romaine se montre dans toute sa force. Les conseils de Fabius sont enfin écoutés. On défend aux femmes de sortir de leurs maisons, parce que leurs cris augmentoient le trouble et la terreur; on ferme les portes aux citoyens timides, qui pensoient à se retirer; on reçoit en secret les courriers, de peur qu'ils ne répandent l'alarme, et chaque sénateur parcourt la ville pour calmer l'agitation des esprits. Varron avoit rassemblé dix mille hommes des débris de l'armée. Il revint à Rome; le sénat marche en corps à sa ren-

contre, et le remercie solemnellement *de n'avoir pas désespéré de la république*. Ce trait seul vaut un triomphe. Que ne doit-on pas attendre des sénateurs, devenus presque autant de Fabius ?

Efforts des Romains pour soutenir encore la guerre.

En même tems ils portent leur argent au trésor. Les chevaliers, toutes les tribus, suivent leur exemple. On enrôle la jeunesse depuis l'âge de dix-sept ans; on arme huit mille esclaves *; on refuse de payer la rançon des prisonniers, soit pour ménager les finances, soit pour animer les troupes au devoir, soit pour rabattre les espérances de l'ennemi. On lève dans la ville quatre légions, et les alliés fournissent les troupes qu'on leur demande. Ceux qui reprochent à Annibal de n'avoir pas su profiter de la victoire en assiégeant Rome, ne réfléchissent guère sur les obs-

* Avant que de les enrôler, on leur demanda s'ils vouloient prendre les armes. Ils répondirent, *volo*, (je le veux). Delà le nom de *Volones* qu'on leur donna. Cette question ne se faisoit pas aux citoyens, parce qu'ils étoient obligés de servir.

tacles qu'il auroit trouvés dans le caractère seul des Romains.

Hannon soutient à Carthage qu'il faut faire la paix.

Hannon, adversaire inflexible de la faction Barcine, raisonnoit peut-être mieux à Carthage, en se déclarant pour la paix. Annibal ayant envoyé son frère Magon, annoncer la victoire de Cannes et demander du secours, Hannon persista dans son sentiment : il soutint que, puisque les Romains ne donnoient aucun signe de désespoir, ne faisoient aucune avance pour la paix, n'en témoignoient pas le moindre désir, ils n'étoient pas réduits, comme on le disoit, aux dernières extrémités; que la circonstance pouvoit procurer une paix avantageuse ; mais qu'une seule défaite pouvoit déconcerter tous les projets d'Annibal. Il conclut enfin à n'envoyer aucun secours en Italie. « Annibal n'en a » pas besoin, dit ce sénateur, s'il » a remporté des victoires décisi- » ves; et il n'en mérite point, s'il » nous trompe par de faux rap- » ports. » On se moqua de cet avis ; mais l'événement le justifia. Comme le détail des expéditions

nous meneroit trop loin ; je me bornerai au pur nécessaire.

Capoue ayant trahi Rome et reçu Annibal dans ses murs, les délices de cette ville devinrent pour lui un funeste écueil. Il y passa l'hiver au sein des plaisirs. L'exemple du chef est contagieux. Ses soldats s'amollirent ; au lieu du repos militaire, dont ils avoient sans doute besoin, ils goûtèrent un lâche repos qui leur énerva le corps et l'ame. On les vit emmener de Capoue des femmes débauchées, eux qu'on avoit vus endurcis à tous les travaux de la guerre. De-là vinrent les fréquentes désertions. Ils ne respiroient plus que pour les douceurs de la Campanie. *Devenus riches après tant de victoires*, dit Montesquieu, *n'auroient-ils pas trouvé partout une Capoue ?* non, si la discipline avoit été maintenue avec vigueur. Car il n'est pas absolument impossible de la concilier avec la richesse.

Les Carthaginois se corrompent à Capoue.

Quelque redoutable que fût toujours Annibal, les Romains reprirent bientôt le dessus. Sempronius, avec une troupe d'esclaves, défit une armée carthaginoise. Il avoit

Avantages remportés par les Romains.

promis la liberté à ceux qui apporteroient la tête d'un ennemi. S'étant apperçu dans l'action, qu'ils perdoient le tems à couper des têtes, il fit publier que l'on n'affranchiroit personne, si la bataille n'étoit pas gagnée. Alors ces vaillans esclaves redoublèrent leurs efforts, et achetèrent par la victoire une liberté glorieuse. Que falloit-il de plus pour apprendre combien l'esclavage offense l'humanité? Philippe, roi de Macédoine, qu'Annibal avoit engagé dans son alliance, parut dans la grande Grèce, perdit une bataille contre Lévinus, et se rembarqua aussi-tôt. Annibal lui-même se retira devant le consul Marcellus, qui s'immortalisa ensuite par le siège de Syracuse, l'un des grands événemens de cette guerre.

Leurs esclaves se signalent.

Philippe, roi de Macédoine, allié d'Annibal.

---

539. Marcellus assiège Syracuse, qui s'étoit déclarée contre Rome.

Hiéron, fidèle allié des Romains, étoit mort dans un âge fort avancé. Hiéronyme, son petit-fils et son successeur, avoit suivi d'autres maximes, et s'étoit attaché aux Carthaginois. Ce jeune tyran ayant révolté ses sujets dont Hiéron étoit le père, fut tué par des conspirateurs. Les Syracusains ne laissèrent pas

de prendre parti contre Rome. Marcellus, arrivé depuis peu en Sicile, forma le dessein de les subjuguer.

Syracuse avoit autrefois vaincu les Athéniens. L'illustre Archimède, parent des derniers rois, le plus grand géomètre de son siècle, en rendoit la conquête plus difficile, qu'elle ne l'étoit du tems d'Alcibiade. L'effet prodigieux de ses machines, qui accabloient les Romains, et qui submergeoient leurs galères, obligea Marcellus de changer le siége en blocus, après des efforts extraordinaires, mais inutiles. Déjà même il pensoit à se retirer, quand on lui fit voir que les échelles pouvoient atteindre à la hauteur d'une muraille. Il tenta de nuit l'escalade, et s'empara enfin de la ville. Il honora la mémoire d'Archimède, qu'un soldat avoit tué sans le connoître. Le génie d'un seul homme soutenoit sa patrie depuis trois ans. Syracuse, dont le caractère ressembloit à celui d'Athènes; devint avec le reste de la Sicile une province de Rome.

Archimède la défend pendant trois ans.

Elle est prise par escalade.

542.

En Italie, en Espagne, les Romains se signalent également. Ils assiègent et pressent Capoue. An-

Les Romains reprennent

Capoue, et ensuite Tarente.

nibal, désespérant de la secourir, entreprend le siège de Rome pour faire diversion. Il échoue dans ce hardi projet. Capoue est réduite à l'extrémité. Les principaux auteurs de la révolte se donnent la mort; les citoyens se soumettent. On les disperse de côté et d'autre; et on établit à leur place une colonie, où chaque année un préfet devoit aller rendre la justice. Peu après, Fabius enleva Tarente aux Carthaginois, qui s'en étoient emparés. Il y trouva beaucoup de statues et de tableaux, pour lesquels il ne témoigna que du mépris. *Laissons aux Tarentins leurs dieux irrités*, dit-il quand on lui demanda quel usage il vouloit en faire. (Les dieux de Tarente étoient représentés en guerriers, selon la coutume de Sparte.) Marcellus, homme de goût, avoit, au contraire, orné les temples de Rome des chefs-d'œuvre de Syracuse.

Mort de Marcellus

Ce grand capitaine, vainqueur d'Annibal, donna malheureusement dans une ambuscade, où il fut tué. Le héros carthaginois lui rendit les derniers devoirs. On appelloit Marcellus *l'Épée de Rome*, surnom digne de ses services.

CHAPITRE VI.

Fin de la seconde guerre Punique.

La guerre n'étoit pas moins vive en Espagne. Publius Scipion et son frère Cnéus y avoient eu les plus grands succès ; ils avoient repris Sagonte. Mais s'étant séparés, ils furent accablés l'un et l'autre par des forces supérieures, et perdirent la vie en 541. Marcius, jeune chevalier, eut la gloire de les venger. Il força le camp ennemi par une attaque nocturne, et remporta d'autres avantages. Cependant la perte des deux généraux paroissoit irréparable, lorsque Publius Scipion, fils de l'aîné, s'offrit à continuer la guerre, n'ayant encore que vingt-quatre ans. On le nomma proconsul.

Les deux Scipions tués en Espagne.

Ses succès tiennent du prodige : et il les dut en partie à l'art de tourner au bien public la superstition vulgaire. S'il n'avoit pas feint que Neptune lui étoit apparu, pour lui conseiller le siége de Carthagène ; s'il n'avoit pas annoncé comme un

543. Le jeune Scipion y est envoyé, et prend Carthagène.

prodige le reflux de la mer, qui devoit rendre le port guéable ; les Romains auroient tremblé à la seule proposition de l'entreprise. Carthagène fut emportée d'assaut en un jour. On y trouva dix-huit galères, cent trente vaisseaux marchands chargés de provisions ; les magasins et les arsenaux remplis, et des richesses immenses. C'étoit un coup mortel porté à la puissance de Carthage.

Il soumet l'Espagne; sa vertu contribue beaucoup à ses succès.

Le proconsul augmenta sa gloire par sa vertu. Une jeune captive lui est amenée, et charme ses yeux. Il l'interroge, il apprend qu'elle est fiancée à un prince du pays ; il la rend à son époux. Celui-ci le vante comme un dieu et lui attire des alliés. En peu de tems les Carthaginois perdent l'Espagne, les romains y dominent. L'activité, la valeur, la prudence et la réputation du jeune général, secondé par son ami Lélius, le rendoient partout également terrible et respectable. Masinissa, roi numide, résolut dès-lors de renoncer à l'alliance de Carthage pour s'unir à lui ; et devint un ami zélé de Rome.

548. On le rap-

Toute l'Espagne étant soumise,

le sénat y envoie des successeurs à Scipion. Ce grand homme dépose l'autorité entre leurs mains sans murmure. Il revient. Les centuries, d'une voix unanime, lui décernent le consulat avant l'âge requis. Un mérite si supérieur étoit excepté par l'esprit même de la loi.

pelle ; on le fait consul.

Asdrubal, frère d'Annibal, avoit passé les Alpes en 546 avec une grande armée. Les consuls avoient remporté sur lui une victoire complète ; les ennemis avoient perdu cinquante mille hommes et leur général dans cette journée, dont le succès dissipa les craintes de la république de Rome. Si les deux frères s'étoient joints, il eût été presque impossible de se défendre, le nombre des citoyens étant diminué d'environ une moitié depuis la première campagne d'Annibal. Plus on avoit surmonté de périls, plus la confiance et le courage donnoient de forces.

Asdrubal, frère d'Annibal, avoit été vaincu en Italie.

Tout autre que Scipion n'auroit pas cependant conçu le dessein de porter la guerre en Afrique. Il le proposa ; et ses expéditions d'Espagne le mettoient à couvert du soupçon de témérité. Le vieux Fabius,

Scipion, malgré Fabius, est envoyé en Afrique.

soit jalousie secrète contre un jeune homme qui l'effaçoit, soit plutôt circonspection excessive naturelle aux vieillards; car on doit interpréter favorablement, autant qu'il est possible, les intentions d'un grand homme. Fabius, dis-je, combattit ce projet de toutes ses forces. Il le représentoit comme propre à entraîner la perte de l'Italie qu'Annibal menaçoit toujours. Le sénat, plus touché des raisonnemens du consul, donna la Sicile pour département à Scipion, et lui permit de passer en Afrique, s'il le jugeoit avantageux. L'année se consuma en préparatifs. Scipion, quoique faussement accusé par ses envieux d'avoir perdu le tems en plaisirs, reçut ordre d'exécuter l'entreprise en qualité de proconsul.

549. Masinissa et Syphax.

A peine a-t-il gagné le continent, et remporté un avantage sur les Carthaginois, que Masinissa se déclare pour les Romains. Syphax, autre roi numide, rival de Masinissa, se déclare contre eux, quoique attaché auparavant à Scipion. Celui-ci défait dans plusieurs batailles sanglantes, et Syphax, et le général carthaginois Asdrubal.

Masinissa subjugue la Numidie. Il épouse la fameuse Sophonisbe, qui lui avoit été promise autrefois, et que Syphax avoit épousée. Le sort de cette princesse est singulier : de l'esclavage elle passa sur le trône.

Rappel d'Annibal.

Cependant Carthage tremble : on rappele Annibal, qui avoit essuyé de grandes pertes en Italie. Il quitta ce beau pays, avec le regret d'un conquérant auquel on arrache sa proie. Une joie universelle suivit son départ. Fabius seul y fut insensible. La vieillesse avoit probablement affoibli son ame ou altéré son humeur ; il se montroit extrêmement prévenu contre le grand Scipion. Si c'étoit jalousie, comme on le lui a reproché, quelle est donc la vertu qui ne doive craindre de se dégrader par le vice ? Fabius mourut avant la fin de cette guerre.

Mort de Fabius.

Entrevue de Scipion et d'Annibal.

Les Carthaginois, ayant rompu une trève de la manière le plus indigne, Scipion mettoit tout à feu et à sang aux environs de Carthage. Annibal reçoit ordre de l'attaquer. Il envoie d'abord des espions pour reconnoître l'ennemi. On les arrête ; on les conduit au général romain, qui, après leur avoir tout fait

examiner, les congédie, et leur donne même de l'argent. A cette nouvelle, Annibal saisi d'étonnement, désire la paix. Il demande une entrevue à Scipion. Il lui met devant les yeux les vicissitudes de la fortune, s'efforce de lui inspirer des sentimens pacifiques, et lui offre la cession de l'Espagne et de toutes les îles situées vers l'Italie. Le Romain répond comme Alexandre avoit fait à Darius, avec une fierté qui ne laisse aucune espérance de pacification : On va se préparer au combat.

551. Bataille de Zama gagnée par Scipion.

La bataille de Zama devoit décider le sort des deux républiques. Les auxiliaires de Carthage furent bientôt mis en fuite. Une multitude d'éléphans, blessés, effrayés, contribuèrent à leur déroute. Mais Scipion désespéroit d'enfoncer la phalange carthaginoise, qu'Annibal avoit formée de ses vétérans; lorsque Lélius et Masinissa, revenant de poursuivre les fuyards, la prirent en queue, et fixèrent la victoire. Les ennemis perdirent quarante mille hommes tués ou prisonniers, et les Romains seulement deux mille. Annibal eut peine à se sauver.

Observons, en passant, que la cavalerie, soit numide, soit espagnole, infiniment supérieure à celle de Rome, avoit été une des principales causes des succès du Carthaginois. La désertion d'une troupe de Numides, après le séjour de Capoue, et ensuite l'alliance de Masinissa, réparèrent, à cet égard, le désavantage des Romains.

Avantage que donnoit la cavalerie.

552. Traité de paix qui finit la seconde guerre Punique.

Ce que Rome avoit éprouvé de terreur après la bataille de Cannes, celle de Zama le fit éprouver à Carthage. Annibal lui-même déclarât qu'il ne restoit d'autre ressource que la paix, et le persuada sans peine. Scipion souhaitoit de la conclure, de peur qu'un consul ne lui enlevât l'honneur d'avoir terminé la guerre. Il imposa les conditions suivantes; « Les Carthaginois garderont leurs lois, et ce qu'ils possédoient en Afrique avant la guerre; mais Rome gardera l'Espagne et les îles de la Méditerranée. Ils livreront les prisonniers et les transfuges, ainsi que leurs éléphans, et tous leurs vaisseaux de guerre, excepté dix galères à trois rangs de Rames. Ils ne pourront faire la guerre ni en Afrique,

» ni ailleurs, sans le consentement » du peuple romain. Ils payeront » dix mille talens dans l'espace de » cinquante années. Ils rendront à » Masinissa tout ce qu'ils ont enlevé » à lui ou à ses ancêtres. Ils donne- » ront cent ôtages, au choix de Sci- » pion, pour assurance de leur fi- » délité ». Voilà les articles essentiels.

Le traité est ratifié à Rome.

On ratifia ce traité à Rome, quoique plusieurs sénateurs voulussent la continuation de la guerre, ou par des vues d'ambition, ou pour favoriser les nouveaux consuls. Un d'eux demandant au chef de l'ambassade carthaginoise : *Quel dieu prendrez-vous à témoin de la sincérité de vos sermens?* Il répondit : *les mêmes qui ont si sévérement puni nos parjures.* Réponse humiliante, que n'auroit pas faite un romain. La différence de caractère des deux peuples, n'est pas la moindre cause de la différence de uccès.

Fin du Tome second.

TABLE
DES MATIÈRES
CONTENUES
DANS CE SECOND VOLUME.

SUITE
DE L'HISTOIRE GRECQUE.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

QUATRIÈME ÉPOQUE

Depuis le règne de Philippe, jusqu'à la domination des Romains en Grèce.

CHAPITRE PREMIER.

LA Macédoine, méprisée avant Philippe. Philippe élu roi à la place de son neveu. Il discipline les Macédoniens. Sa phalange. Sa politique profonde et artificieuse. Il achète partout des traîtres et des partisans. Il n'entreprend qu'après avoir pensé à tout. Philippe de Macédoine s'attache les Thessaliens ; il attaque les Olynthiens. Démosthène s'élève contre lui. Les Athéniens n'envoient pas des secours suffisans. Combien Démosthène avoit d'influence. Les Athéniens étoient devenus incapables de grandes choses. Le théâtre absorboit les fonds de la guerre. Politique imprudente de Démosthène. Guerre sacrée contre les Phocéens. Le conseil des Amphyctions les condamne comme sacrilège. Fureur des deux partis. Philippe se déclare, et trompe les Athéniens. Il finit la guerre sacrée. Il est admis au nombre des Amphyctions. Ancienne guerre sacrée.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

Guerres entre les capitaines d'Alexandre. Toute sa famille exterminée par des meurtres. Bataille d'Ipsus. Partage entre Ptolémée, Cassandre, Lysimaque et Séleucus. Conduite des Athéniens à l'égard de Poliorcète. Il usurpe la Macédoine ; il est détrôné. Fameux siége de Rhodes. Le peintre Protogène. Ptolémée fait fleurir l'Egypte. Académie et bibliothèque d'Alexandrie. Tour de Pharos. Ptolémée abdique la couronne en faveur de son fils. Le nouveau roi fait mourir Démétrius de Phalère. Fin tragique de Lysimaque et de Séleucus. Céraunus usurpe leurs couronnes. Antigone Gonatas. Irruption des Gaulois. Brennus veut piller le temple de Delphes. Défaite des Gaulois, chargée de merveilleux. Gaulois établis en Asie.

CHAPITRE VII.

Ancienne ligue des Achéens, rompue sous les rois de Macédoine. Aratus relève la ligue. Caractère d'Aratus. Il veut chasser les Ma-

cédoniens de la citadelle de Corinthe. Sa générosité héroïque. Il réussit dans son entreprise. Argos n'entre point dans la ligue. Le tyran de Mégalopolis se dépose volontairement. Sparte corrompue par l'avarice. Agis entreprend de rétablir les lois de Lycurgue. Impossibilité de cette réforme. On abolit les dettes, mais le partage des terres ne se fait point. Tout change en l'absence d'Agis. Il est condamné à mort et exécuté. Cléomène suit le projet d'Agis. Il fait la guerre aux Achéens. Violence de Cléomène. Partage des terres. Anciens usages rétablis. Cléomène veut dominer sur les Achéens. Aratus appelle les Macédoniens dans le Péloponnèse. Cléomène vaincu à Sélasie. Action hardie de Philopémen. Cléomène se retire en Egypte, se conservant pour la patrie. Il excite les Egyptiens à la révolte. Sa mort. Sparte tombe dans l'oubli. Philippe, roi de Macédoine, fait empoisonner Aratus. Philopémen soutient la ligue. Prise de Corinthe par Mummius. La Grèce, subjuguée par les Romains, exerce sur eux l'empire des lettres. Il faut étudier ce qui intéresse l'esprit humain.

RÉFLEXIONS

Sur les Arts, la Littérature et les Sciences des Grecs.

§. III.

ÉLOQUENCE.

CHAPITRE III.

§. I.

PHILOSOPHIE.

§. II.

GÉOMÉTRIE. ASTRONOMIE. GÉOGRAPHIE.

§. III.

MÉDECINE.

§. IV.

SCIENCE ÉCONOMIQUE.

HISTOIRE ANCIENNE.

TROISIÈME PARTIE.

HISTOIRE ROMAINE.

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

FONDATION DE ROME.

LES ROIS.

SECONDE ÉPOQUE.

LES CONSULS

AU LIEU DE ROIS.

LE PEUPLE OPPRIMÉ PAR LE SÉNAT.

TROISIÈME ÉPOQUE.

TRIBUNS DU PEUPLE.

LE PEUPLE ACQUIERT DE L'AUTORITÉ.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

QUATRIÈME ÉPOQUE.

LES DÉCEMVIRS.

ET LES DOUZE TABLES.

VARIATIONS PERPÉTUELLES DANS LA RÉPUBLIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CINQUIÈME ÉPOQUE.

ROME PRISE PAR LES GAULOIS.

PROGRÈS DES ROMAINS EN ITALIE.

CHAPITRE PREMIER.

IRRUPTION des Gaulois en Italie. Clusium implore le secours des Romains. Les ambassadeurs de Rome violent le droit des gens. Brennus demande en vain satisfaction. Bataille d'Allia, suivie de la prise de Rome. Dévouement des vieux sénateurs. Camille rappelé et nommé dictateur. Le capitole sauvé par Manlius. Fable des oies. Circonstances peu vraisemblables de la délivrance de Rome. Récit contradictoire de Polybe. La ville rebâtie sans art. Manlius accusé d'aspirer à la tyrannie. Il est puni de mort. Trait semblable de Melius, arrivé auparavant. On peut soupçonner le sénat d'injustice dans ces accusations. La vanité d'une femme occasionne de grandes affaires. Lois de Licinius contre es intérêts du sénat. Les tribuns opposés entre eux. Anarchie de cinq ans. Licinius et Sextius échauffent le peuple contre le sénat. Camille dictateur pour la cinquième fois. Il

---

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

SIXIÈME ÉPOQUE.

GUERRE AVEC PYRRHUS,

suivie de la guerre Punique.

LES ROMAINS DEVIENNENT REDOUTABLES HORS DE L'ITALIE.

CHAPITRE PREMIER.

LES Tarentins insultent les Romains, et appellent Pyrrhus. Ambition de ce roi d'Epire. Conseils inutiles de Cynéas. Pyrrhus soumet les Tarentins à la discipline. Il pardonne à des insolens. Bataille d'Héraclée, où les Romains sont vaincus. Fabricius, envoyé au roi d'Epire, se fait admirer des Grecs. Cynéas négocie la paix à Rome. Les Romains exigent que Pyrrhus sorte d'Italie. Fabricius avertit Pyrrhus de la trahison de son médecin. Pyrrhus vaincu à Bénevent. Art des campemens. Il abandonne l'Italie, et les Romains y dominent. Excès de la garnison de Rhégio, sévérement punis. Sévérité de la censure. Cornélius Rufinus exclu du sénat, à cause de sa vaisselle d'argent. Pauvreté de Curius. Désintéressement des ambassadeurs envoyés en Egypte. Première monnoie d'argent.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

Fin de la Table des Matières du second Volume.



